

Le Monde Illustré

Album Universel



T. BERTHIAUME & FILS, Editeurs-Propriétaires, MONTREAL



La grande MAISON de Meubles
RENAUD, KING & PATERSON

Meubles, Couchettes de cuivre,
 Couchettes de fer, Literie, Tapis,
 Carpettes, Prelarts, Etc.

Renaud, King & Paterson

Coin des rues Ste-Catherine et Guy, Montréal



Catalogues et descrip-
 tions des pianos Rivet,
 envoyés sur demande.

L. J. Rivet

On prend des comman-
 des pour transports de
 pianos :: :: :: :: ::

PIANOS ET MUSIQUE

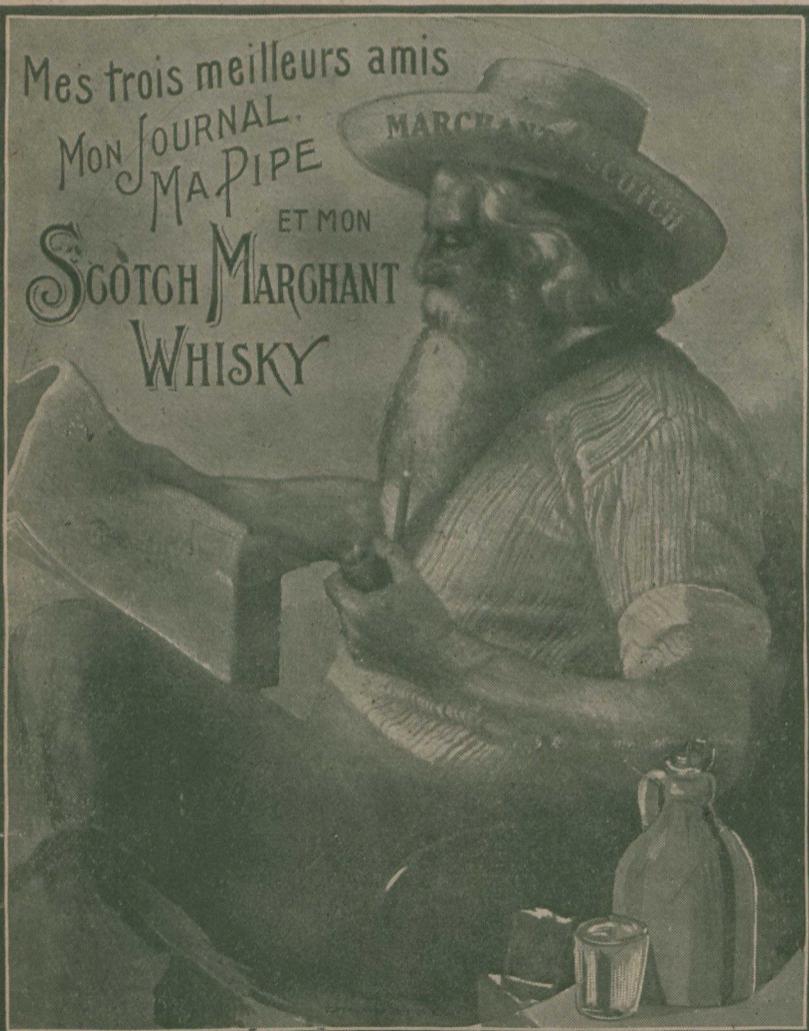
Accords et réparations faits avec soin.

Tél. Main 4097

Magasin : 5 COTE SAINT-LAMBERT,

Coin Notre-Dame

MONTREAL



Mes trois meilleurs amis
 MON JOURNAL.
 MA PIPE
 ET MON
**SCOTCH MARCHANT
 WHISKY**

**LE SCOTCH
 MARCHANT**

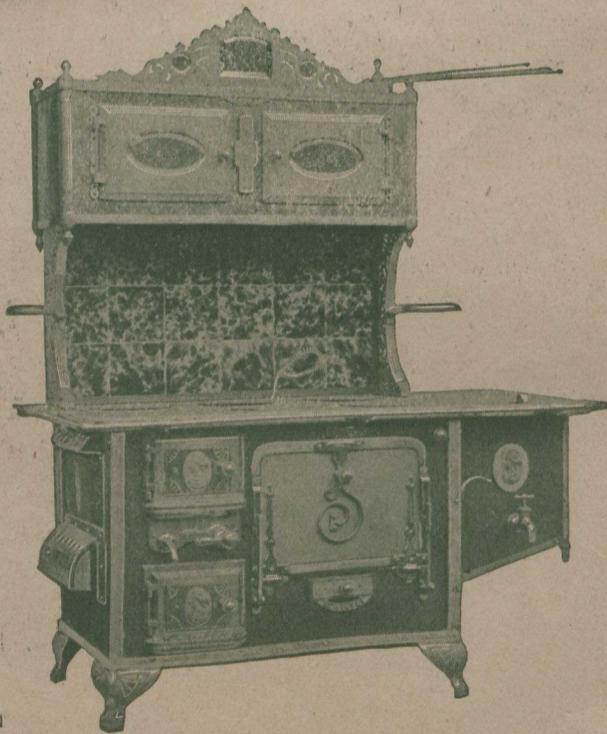
SPECIAL OLD HIGHLAND WHISKY

est absolument pur et très vieux : il
 possède un bouquet savoureux et dé-
 licat qui ne peut pas être égalé. Es-
 sayez-le : il vous donnera satisfaction.

AGENT POUR LE CANADA :
A. O. FISET, 1604, RUE NOTRE-DAME, MONTREAL

LE **Poêle Rhéaume** (Laporte)

EST SANS CONTREDIT LE PLUS CHIC POELE



Son apparence est insurpassable. Il possède les améliorations les
 plus modernes. Il donne une cuisson parfaite. Vous en réglez la
 chaleur à volonté, il est très économique de combustible. C'est le
 NEC PLUS ULTRA des poêles de cuisine.

DEMANDEZ NOTRE CATALOGUE

LA FONDERIE CANADIENNE

J. RHEAUME, Propriétaire

1554, rue Ste-Catherine

Les abonnements partent du 1er ou du 15 de chaque mois. Les remises d'argent doivent être faites en mandats-poste, mandats d'express ou chèques à l'ordre de T. Berthiaume & Fils, Boîte postale 758, Montréal.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Album Universel

Publié toutes les semaines à Montréal

par

T. BERTHIAUME & FILS, Editeurs - Propriétaires

1961, RUE STE-CATHERINE

Telephone, EST 2840

Coin de la rue St-Urbain

Par abonnements: \$3.00 par année, \$1.50 pour 6 mois, \$1.00 pour quatre mois, franc de port pour tout le Canada, les Etats-Unis, l'Alaska, Cuba, le Mexique, les Iles Hawai et les Iles Philippines.

Au numéro: 10 cents.

Pour les autres pays de l'Union Postale: Abonnements: \$4.00 par année, ou 21 francs.

Quelques mots au sujet de notre revue et des sujets qu'elle traite

La Chronique de cette semaine traite en grande partie d'un sujet à l'ordre du jour, celui des accidents de chemin de fer et autres. Paul d'Esmorin, s'inspirant de quelques sages réflexions, expose des vues à ce sujet, qui, croyons-nous, sont pratiques et dignes d'attirer l'attention de qui de droit. La question des accidents est suivie de quelques notes sur la guerre, et, enfin, la chronique se termine par une anecdote humoristique.

Des "Echos de la semaine", nous ne dirons qu'une chose, c'est qu'ils méritent d'être lus par tous ceux qui tiennent à être informés sur les principaux événements survenus partout, dans la dernière huitaine.

A l'aurore du mois du Sacré-Coeur, nous nous faisons un devoir d'offrir aux milliers de lecteurs de l'Album Universel quelques notes sur la dévotion au Sacré-Coeur, sur son origine, son institution, son développement en France, au Canada, et jusque dans les contrées les plus reculées du globe. Nous avons résumé dans cette étude, forcément restreinte, ce qu'il importe le plus de savoir sur le Sacré-Coeur, afin que la dévotion au Coeur du Sauveur reposât sur des connaissances précises et certaines.

Venise fait rebâtir son "Campanile". Venise est toujours l'incomparable reine de l'Adriatique. On en parle, on en parlera toujours, comme d'un rêve, comme d'un admirable mirage; cela suffit pour nous engager à en donner une description dans une page illustrée, où la poésie de cette ville charmante est savamment évoquée par une plume habile.

Une nouvelle canadienne bien locale, et tout à fait dans la note d'antan, est celle que nous publions sous le titre "Le Serpent des Rivières". Ecrite par un de nos tout jeunes collaborateurs, très bien doué, et que le public félicitera sans doute, cette nouvelle possède un coloris charmant et reflète ainsi qu'il convient une des multiples phases de la lutte qui, pendant des siècles, mit aux prises Hurons et Iroquois.

Les tramways électriques de Montréal ont été tellement améliorés depuis quelques années, leur service est si bien fait, que notre ville se flatte de les posséder. Grâce aux efforts d'employés habiles, la puissante Compagnie des "Tramways de Montréal" devient un modèle pour les industries similaires des plus grandes villes du monde. Tout dernièrement encore, un perfectionnement important était innové sur ses voitures urbaines; c'est de cette particularité que traite une de nos pages illustrées, que nous signalons tout spécialement à nos lecteurs.

Tout le monde ne peut faire bâtir, mais, nombreux sont ceux qui peuvent se permettre le luxe de faire réparer et moderniser d'anciennes demeures. C'est pour ces personnes, en particulier, que nous avons écrit et illustré une de nos pages en ce numéro. Comment moderniser une vieille maison, est donc une étude que nous mettons sous les yeux de tous ceux qu'intéresse un tel sujet. Et nous serions heureux, si nos notes pratiques pouvaient avoir pour eux quelque utilité.

Notre page de modes est des plus attrayantes, avec les jolies illustrations qui l'embellissent. Ainsi que l'indique son titre, "Ce qui se portera cet été", c'est de la mode prochaine que nous y entretenons nos lectrices. Le superbe groupe de toilettes représenté sur la page de modes de l'Album Universel est expliqué, commenté dans notre chronique de mode, de façon à ce que la moins habile au maniement de l'aiguille ne soit pas en peine d'exécuter pour elle-même un de ces élégants modèles. Toutes les plus dernières nouveautés de la saison, du reste, sont signalées, comme toujours, dans cette page, à l'attention de nos lectrices, que nous désirons intéresser en leur indiquant les moyens d'être élégantes.

Maintenant que la mode ne permet plus l'adjonction de poches aux vêtements féminins, les réticules, sacoches ou châtelines sont d'un usage absolument courant, leur utilité se faisant sentir à chaque instant. Nous sommes certains d'être agré-

bles à nos lectrices en leur offrant une étude illustrée sur ces commodes et élégants objets de toilette. Les modèles que nous offrons sont des plus nouveaux, très jolis, et ils sont tous en vente à Montréal.

Il y a à peine quelques jours, l'univers entier avait les yeux tournés vers les côtes de notre cher Canada. Que s'y passait-il? Quel était l'événement qui, ainsi, captivait l'attention de tous, et de la haute finance et du négoce en particulier?

L'arrivée à Montréal du paquebot "Victorian", répondons-nous. Or, si ce transatlantique provoquait un tel intérêt, ce n'était pas par son aspect extérieur, qui n'a rien d'anormal, mais bien par une partie toute nouvelle de ses machineries intérieures.

En effet, le "Victorian" était le premier paquebot de fort tonnage ayant traversé l'Atlantique, mû par des turbines. Ce fut tout une entreprise, dont la Cie Allan, propriétaire de ce navire, sortit victorieuse.

L'Album Universel ne se pardonnerait pas de ne pas renseigner le public, sur cet événement considérable. Aussi, donnons-nous aujourd'hui une page illustrée, avec détails, où tous se rendront compte de ce qu'est une turbine de paquebot, et de la façon dont sont disposées celles du "Victorian".

Quelques bons conseils à nos lectrices et à nos lecteurs. Tel est le titre d'une page où l'on trouvera une très pratique cause-rie du docteur, sur l'utilité de porter des sous-vêtements de laine, même en été. Des détails intéressants y sont donnés sur le volume d'eau que peuvent absorber les différents tissus, soie, coton, flanelle. Tout le monde lira avec profit cette causerie qui, pour être brève, n'en renferme pas moins de précieux aperçus. Les recettes illustrées de cuisine qui se trouvent également dans cette page, plairont aux ménagères, car elles sont parfaitement expliquées et ne demandent, pour être réussies, que peu de temps et des ingrédients fort ordinaires et faciles à se procurer. Les réponses aux correspondants, qui terminent cette page, sont toujours, si ne faut pas l'oublier, d'intérêt général; tous nos lecteurs pourront y trouver des conseils dont ils sauront bénéficier.

Sous le titre de: Millionnaires et vieux vêtements, nous avons réuni quelques traits qui nous ont parus ou émouvants ou piquants sur les divers procédés employés par les magnats américains pour se débarrasser des nombreux objets de toilette dont ils sont lassés. Ces anecdotes sont

authentiques, ce qui ne leur ôte rien de leur charme, bien au contraire. Nous croyons que cette lecture agréable sera entièrement du goût de tous nos lecteurs, jeunes et vieux, car qui ne s'intéresse pas

un tant soit peu aux raits et gestes de ce monde à part, qui est celui des princes de la fortune, chez nos voisins.

Notre-Dame des Champs; tel est le titre d'une délicieuse nouvelle, que nous devons à la plume si experte et si délicate de notre ami, monsieur J. Mandement. En la publiant, c'est un véritable régal littéraire que nous offrons à nos lecteurs. Ils voudront bien l'apprécier, nous l'espérons, et reconnaître toute la beauté du radieux mysticisme que l'auteur a mis dans son évocation de Notre-Dame des Champs, de Paris.

Sous le titre Aliments et Boissons, nous publions une étude sur la falsification des aliments. La question de l'eau surtout y est traitée d'une façon très complète. Tous les signes qui peuvent faire reconnaître si l'eau est potable et inoffensive y sont indiqués très clairement. On y trouvera aussi le procédé de construire, facilement et à peu de frais, un filtre à eau qui, dans tous les cas, ne saurait manquer de rendre de grands services aux ménagères.

Causerie musicale. — Pour vous disposer à donner ou plutôt à faire donner des

leçons de musique à votre enfant, en qui vous avez cru trouver de réelles dispositions, peut-être aussi uniquement pour faire comme tout le monde. Avez-vous bien considéré l'âge, le tempérament, le goût, l'état de santé de votre fillette ou de votre garçonnet? vous faites-vous une idée exacte de ce que peut bien être une véritable éducation musicale? des difficultés qu'elle présente, des sacrifices qu'elle comporte?... Lisez les conseils pratiques et tout d'expérience que l'Album vous donne dans ce numéro, et agissez en conséquence.

Un concours d'un nouveau genre est offert à nos lecteurs, cette semaine. Ce concours n'est pas moins intéressant que ceux qui l'ont précédé. Peut-être demande-t-il un peu plus de patience, ou plutôt une plus grande sûreté de coup d'oeil. Aussi, nous conseillons à nos concurrents d'exercer au préalable leur habileté sur un fac-simile du dessin, sans s'occuper des différentes parties du personnage, autrement que comme point de repère. Qu'on ne se décourage pas après un premier insuccès, mais que l'on songe plutôt qu'un travail opiniâtre vient à bout des concours les plus difficiles.

Les explosions de moulins sont et ont été depuis longtemps la cause de nombreux malheurs; aussi, croyons-nous intéresser le public en expliquant la cause dans notre chronique scientifique. A côté de ce sujet, nous en traitons d'autres ayant trait soit à des inventions d'utilité publique, soit à des inventions moins considérables, mais aussi récentes que pratiques.

Dans la page de la Vie aux Champs, notre collaborateur, P. M. St Pierre, continue l'étude des bovidés, dont nous avions déjà publié quelques détails. On trouvera sur ce sujet des illustrations captivantes; ainsi, celles qui montrent l'âge d'un boeuf ne sont pas, croyons-nous, sans valeur; tout comme, du reste, les autres notes qui complètent cette page d'intérêt rural.

La vie en Corée est le titre d'une page où nous esquissons la façon de travailler de quelques ouvriers de ce pays lointain. Nos illustrations, prises sur place, ont une valeur qui n'échappera pas à nos lecteurs. Tout comme, du reste, les notes qui les accompagnent et qu'un des nôtres a bien voulu nous adresser de la capitale du pays du "Matin-Calme".

Dans une étude aussi complète que nous le permet le cadre restreint dans lequel nous évoluons, nous donnons une description très documentée et fort intéressante du détroit, de l'île et de la mer de Behring. De plus, nos lecteurs feront connaissance avec les aléoutiens qui vivent dans l'archipel des îles aléoutiennes, à peu près de la même façon que leurs cousins, les Esquimaux, sur la terre du Groënland. Ils apprendront que si la nature, à l'égard de ces contrées de désolation, s'est montrée avare de fleurs et de verdure, elle les a dotées, en retour, de richesses inouïes, que l'industrie et l'avidité humaine ne tarderont pas à exploiter sur une vaste échelle.

On peut faire de très jolies choses tout en s'amusant agréablement, avec du papier. Nous indiquerons bientôt la manière de vous y prendre pour arriver à produire les effets les plus gracieux, avec une simple feuille de papier. Il va sans dire que l'on peut se servir de papier de couleur, et si l'on a soin de marier les couleurs entre elles, on arrivera sûrement à quelque chose de tout simplement superbe. Avant tout, il faut s'appliquer à plisser très régulièrement sa feuille: c'est une condition absolument nécessaire à la beauté des différentes figures que l'on veut obtenir.

Longueuil étant une de nos paroisses les plus connues des environs de Montréal, nous croyons faire plaisir à nos lecteurs en publiant aujourd'hui une étude sur cette charmante localité. L'origine de Longueuil est presque aussi ancienne que celle de la métropole. C'est donc une des plus vieilles paroisses du Canada. Si Longueuil n'est pas encore parvenu à tout le développement auquel il pourrait atteindre, il le doit à l'isolement dans lequel le relègue forcément le fleuve Saint-Laurent. Qu'on relie Longueuil à Montréal, et après quelques années, cette intéressante localité aura doublé de population.

Certes, nous ne voudrions pas faire du tam-tam, au sujet du succès que remporte notre revue auprès de notre population. Outre que ce serait manquer de modestie, nous n'en verrions guère l'utilité, les qualités de l'Album Universel étant assez évidentes pour que nous nous passions de les signaler. Cependant, nous recevons tant de lettres de félicitations et d'encouragement, de la part de lecteurs amis, que nous ne pouvons résister au désir d'en reproduire quelques passages, dont leurs auteurs, que nous remercions chaleureusement, voudront bien pardonner la publication, peut-être indiscrete.

A l'Album Universel,

Messieurs,

C'est avec une joie sincère que je vous écris ces quelques mots, afin de vous prouver combien l'on apprécie l'Album Universel, depuis sa transformation.

Car, pour ma part, j'ai à remercier votre revue de bien des choses: d'abord, étant jeune fille, je parlerai des modes; celles que vous publiez sont délicieuses; ainsi, suivant les conseils de l'Album, je me suis confectionné un chapeau ravissant (genre Charlotte Corday). J'en suis très fière, et quand on m'en complimente, je ne manque pas de recommander l'Album Universel, dont le texte, la musique, tout enfin, est digne des plus grands éloges.

Merci donc, messieurs, de donner aux Canadiens-français une revue aussi bien faite. Je vais tâcher de vous procurer autant d'abonnés que je pourrai.

Sincères salutations.

J. LEBEAU,

1288 rue St Denis, Montréal.

Messieurs de l'Album Universel,

J'ai déjà reçu deux numéros de votre Album Universel. Merci.

Selon mon engagement avec votre représentant, je me fais un devoir de vous adresser le prix de mon abonnement (\$3.00) pour un an, par mandat sur la poste. J'ai confiance qu'en retour, je recevrai les primes promises: quatre albums de musique, etc. Comme image, je préférerais une Sainte-Famille.

La littérature de votre revue est excellente.

Avec estime et reconnaissance.

L. FLEURY d'ESCHAMBAULT,

Terrebonne, P. Q.

Messieurs les Directeurs de l'Album Universel,

Il faut vivre solitaire, éloigné de tout, pour bien comprendre la valeur d'un bienfait tel que votre Album Universel. Car, non seulement je me plais à le lire, mais j'apprécie et reconnais toutes ses belles qualités — pages de science, de littérature, de musique, ont été lues, relues et conservées comme elles le méritent. Que le ciel répande bénédictions et succès sur ceux qui, n'écouteront que leur générosité, sans connaître leurs lecteurs, veulent bien leur donner de telles joies intellectuelles.....

Votre toute reconnaissante,

MARIE S. A. FOURNIER, organiste,

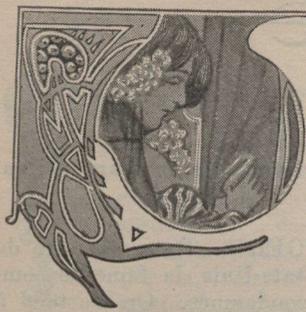
Saint-Charles de Bellechasse, P. Q.

10 mai 1905.



Les modes d'été.

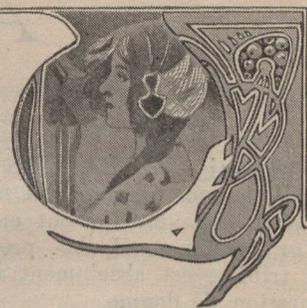
(Pour la description des gravures, voir page 140.)



LE MONDE ILLUSTRÉ

ALBUM UNIVERSEL

Chronique



Il fut un temps où les journalistes, se plaignant de la monotonie de l'existence, ne trouvaient rien à dire à leurs lecteurs. L'aveu en était fait très sincèrement; mais, comme il fallait, coûte que coûte, que de la copie parvienne à la composition, ils se perdaient en considérations aussi filandreuses que soporifiques. Les temps sont changés, et, maintenant, grâce à l'activité humaine, les mercenaires de l'écritoire n'ont plus à redouter le chômage des nouvelles.

Même, j'en connais, qui, s'ils s'écoutaient, pourraient griffonner sur les événements du jour, à en avoir la crampe de leur profession. Cependant, d'aucuns — c'est évident — se creusent encore la tête, lorsqu'il s'agit de trouver un sujet de chronique. Cela semblerait incompréhensible, si l'on ne se souvenait que certaines gens aiment à se targuer de préciosité.

Dans cette page, où je vous entretiens à la bonne franquette, un tel état d'esprit n'a rien à voir; et, je n'ai qu'à ouvrir un quotidien quelconque, pour trouver matière à des réflexions que je vous soumetts aussi simplement et aussi modestement que possible.

Tenez, si nous philosophions un brin sur les accidents publics? Ils sont fréquents de ce temps-ci, et nous intéressent d'autant plus que l'un de ces jours, vous, un autre, votre serviteur, nous pouvons figurer sur la lugubre liste qui s'étale en grosses lettres endeuillées dans les journaux. Et puis, entre-nous, si ce que je pense à ce sujet ne vous disait pas grand'chose, c'est que j'aurais mal défendu ma thèse, ce qui ne vous empêcherait pas, pour votre compte, de la reprendre et d'en retirer quelque pensée profitable, soit pour vous-même, ami lecteur, soit pour les vôtres.

L'autre jour donc, c'était un déraillement sur une voie ferrée américaine, avec l'inévitable écrabouillage de nombreux voyageurs; hier c'était une automobile qui, en notre bonne ville de Montréal, sacrifiait une nouvelle victime au moderne Jaghernath roulant; aujourd'hui, c'est encore une hécatombe survenue sur le chemin de fer élevé de New-York. Bref, la série de ces malheurs publics plus communs chez nos voisins que chez nous, s'allonge lamentablement.

On se dit bien: c'est qu'on voyage davantage; le monde est plus pressé; on prend ou on va prendre des précautions pour éviter ces calamités; rien n'y fait, et les deuils de famille se multiplient.

Parfois, des maisonnées entières disparaissent dans ces catastrophes, lesquelles se produisent assez souvent à l'occasion de voyages de plaisir ou d'affaires, alors qu'assez de personnes prennent place dans un train, pour pouvoir fonder une petite ville.

Or, on ne s'occupera jamais assez, à mon humble avis, de la responsabilité qu'encourt l'homme chargé de mener tant de braves gens à destination, sans qu'il leur arrive la moindre avarie.

Quand on songe aux dangers de la route, à la perversité humaine, aux mille faiblesses de la matière, on en vient à frémir, à l'idée de l'état d'âme que doit avoir un mécanicien, ayant conscience du nombre d'existences dont il dispose de par un tout petit coup de manette.

On parle des souverains, des autocrates, des tyrans, des généraux, de tous ceux enfin dont la destinée est de tenir dans leurs mains la vie de leurs semblables, et on se récrie, quand, par hasard, leurs passions aidant, ils éliminent quelques membres de la société. Mais l'on se garde bien d'envisager le problème plus sanglant et plus fréquent, qui, chaque jour, se pose sur les grandes voies des communications mondiales. Qu'un malheur arrive: un tamponnement formidable, un abordage, un incendie; vite une population s'irrite, clame et réclame; on fait une enquête et, la routine aidant, le train coutumier d'aller se poursuit jusqu'à ce

qu'une nouvelle boucherie provoque de nouveaux cris.

Tout cela est-il bien digne de l'époque éclairée dans laquelle nous vivons? Ne devrait-on pas chercher un remède à ce mal paradoxal, né de trop de vitalité, né d'une pléthore d'activité mal réglée? Ce serait assez facile, peut-être, si on voulait froidement considérer les douloureux événements que le passé a consigné sur ce chapitre.

Pour ma part, chaque fois que je lis le récit d'un voyage ayant été misérablement interrompu, à tort ou à raison, ce n'est pas à une pierre que j'attribue l'achoppement, mais bien à un employé. Car, je sais qu'on se fie trop aux forces, à la bonne volonté, à la morale, à la sobriété d'un seul individu, auquel on confie l'existence de centaines de ses semblables, tout comme s'il les tenait pieds et poings liés au-dessus d'un gouffre.

Là, je crois, est la faute de notre société envers elle-même. Elle ne réfléchit pas à l'énerverment fatal que doit subir l'homme chargé de conduire un train, un paquebot, ou une simple automobile.

L'homme est présomptueux de sa nature, l'esprit du lucre le domine, la folie de la vitesse le captive, et il pense pouvoir atteindre le but, quand, souvent, il devrait être en dehors de l'arène, alité et sous l'influence d'un calmant. De là, je le répète, la cause de maints désastres.

Naguère je lisais que chez nos voisins, dans les écoles, on expérimentait un petit appareil, destiné à mesurer l'énerverment des petits écoliers yankees. au moment où ils vont alimenter leur cerveau: d'arithmétique, de chimie, ou de grammaire; que ne l'emploie-t-on pas cet appareil pour juger de l'état nerveux des mécaniciens de terre et de mer?

On serait peut-être surpris de voir combien folle serait son aiguille indicatrice, à de certains moments! Car, ces citoyens sont faillibles, après tout; leurs muscles ne sont pas d'acier trempé, ils ont une famille, des soucis, parfois, ils sont surmenés; l'alcool, le tabac les tentent à l'occasion; pourquoi donc se fier à eux aveuglément?

La chose la plus simple en ceci, serait, probablement, de contrôler toutes les deux heures l'état des nerfs de ces pilotes d'humanité et... surtout, de ne jamais les laisser seuls à leur besogne, mais bien d'avoir deux employés en même temps, à ces postes périlleux et de haute confiance. Ainsi l'ancien dicton:

"Deux sûretés valent mieux qu'une",

prouverait qu'il a, à juste titre et plus que jamais, sa raison d'être.

* * *

Toujours à l'égard des trains et des paquebots, je continue à parler de leurs victimes.

C'est étonnant, en vérité, combien il m'en coûte de me débarrasser d'un sujet, une fois que je l'entreprends. Que voulez-vous, chacun à son travers; veuillez me passer celui-là!

Donc, les grands steamers transatlantiques à turbines, ou sans turbines, mais certainement à turbin, sont en quantité amarrés aux quais de Montréal. La saison du trafic à outrance bat son plein et, hélas! les accidents du travail vont en faire autant.

Déjà un débardeur a reçu mille et quelques livres sur le dos; c'est plus qu'il n'en faut pour écraser un homme, mieux que par tous les raisonnements. Aussi, le malheureux ne doit-il guère en faire en ce moment; ce qui, du reste, n'empêche pas de signaler ce fait divers.

Tous nous savons que les débardeurs de Montréal ont de bons gages, que la saison de la navigation est courte ici, et que, partant, ces hommes se surmènent de jour et de nuit, pour gagner de quoi faire vivre les leurs toute l'année. Rien n'est plus juste que cet amour d'un gain légitime, mais il ne faudrait pas que l'incurie collective ou individuelle, le tolère au delà des limites du sens commun. Sinon, on verra se produire, comme tous les ans, trop d'accidents mortels sur nos quais ou à fond de cale.

L'autorité compétente ferait donc bien d'avoir des inspecteurs qui, sans crainte de déplaire aux compagnies, feraient des rondes nocturnes, et, en-

verraient se coucher les pauvres débardeurs bien intentionnés, mais surmenés, qui ne peuvent plus se tenir debout à leur poste — j'allais dire: de combat — car, cette lutte pour la vie en est un de combat et des plus rudes encore. Moi qui vous parle, je puis l'affirmer, ayant, à la façon de Gorki, vu bien des choses de près...

* * *

Et la guerre? Entends-je dire. Ma foi, elle va son train, celle-là, farouche et avinée, dit-on.

Rodjestvensky et sa flotte jouent à cache-cache avec Togo et ses vaisseaux. Quant au maréchal Oyama, il est, en Mandchourie, à la veille de tenter un nouvel enveloppement des forces russes sous Liniévitch. C'est encore un horrible drame, auquel prendront part huit cent mille acteurs, qui se prépare là-bas. Passons... et gagnons l'empire Germanique, qui, telle une pieuvre vorace, attend l'affaiblissement de quelqu'un pour se jeter dessus.

N'était-ce pas l'autre jour qu'un journal teuton avait l'audace de déclarer:

"Attaquons l'Angleterre, pour chaque milliard que nous coûterait cette guerre, nous en trouverions le double en France."

Pas mal calculé, savez-vous?

Ce qu'il y a de fâcheux, c'est que la France actuelle a de bien beaux canons, très brillants, tout autour de son coffre-fort. On verra!

Néanmoins, elle a toujours bon coeur cette noble patrie de nos ancêtres, à preuve qu'au prochain mariage du futur empereur d'Allemagne, avec la princesse Cécile de Mecklembourg Schwerin, elle va envoyer un ambassadeur extraordinaire. Mais comme soixante petits princes saxons vont assister à la noce de leur maître, on peut facilement deviner la débauche protocolaire, dont Berlin va être témoin. Ils sont si pointilleux tous ces Rois et Roitelets, bien qu'ils sachent avec l'Ecclesiaste, que:

"Tout n'est que vanité et rongement d'esprit..."

Le protocole et les Japonais étant à l'ordre du jour, laissez-moi terminer cette chronique par une amusante anecdote, que j'emprunte au journal "l'Asie", la voici:

"Lorsqu'en 1871, l'ambassadeur japonais Iwakura à la cour des Pays-Bas débarqua à Amsterdam, une bande de gamins qui jouaient sur le quai et qui, probablement, n'avaient jamais vu de Japonais, l'accueillit en lui faisant force... pieds-de-nez. L'ambassadeur, qui ne connaissait pas ce geste, en demanda l'explication au chevalier von Liebold, qu'il avait ramené avec lui du Japon.

Fort embarrassé, le chancelier hésita d'abord, puis, bravement — c'était le seul parti à prendre — déclara qu'allonger ainsi les deux mains à l'extrémité du nez était la plus haute marque de respect que l'on pût donner, en Hollande, à un personnage de distinction.

L'ambassadeur se montra enchanté, et il ne fut plus question de l'incident. Mais il devait, tout de même, avoir des suites.

Le lendemain, l'ambassadeur était reçu en audience solennelle par le roi Guillaume. Lorsqu'il se trouva en présence du monarque, son premier soin fut d'allonger gravement un énorme pied-de-nez, que toute sa suite s'empressa d'imiter. L'effet sur le Roi fut indescriptible. Le chevalier von Liebold, sachant la cause de cet effroyable accroc à l'étiquette, ne savait plus où se mettre, lorsque soudain, payant d'audace, il déclara au Roi que ce salut bizarre était usité au Japon pour saluer le souverain et les premiers personnages de l'Etat.

La physionomie du Roi se rassérène, et, faisant à son tour de ses deux mains un prolongement à son nez, il rendit à l'ambassadeur japonais son salut, tandis que les dignitaires de la cour et les dames d'honneur en faisaient autant.

A la cour de Berlin, rien d'aussi burlesque ne se produira, du moins, par ignorance; parce que le Kaiser est très renseigné, et que les Nippons ont fait d'énormes progrès depuis 1871.

Ils ne l'ont que trop prouvé depuis quelques années!...

PAUL D'ESMORIN.

A travers le monde

(ECHOS DE LA SEMAINE)

18 Mai — ETRANGER — L'abbé Lemire, un ecclésiastique français qui fait de la politique militante, est actuellement en lutte ouverte contre Mgr de Nancy. L'abbé prétend que la liberté de la tribune est absolument indépendante de toute question de dogme.

—Un parlementaire anglais, M. Blacke, qui s'occupe des questions coloniales, se récrie hautement contre l'idée de faire payer aux colonies un budget militaire qui servirait à assurer leur défense.

—A la suite des démêlés intérieurs qui survinrent dernièrement en Suède et Norvège, le roi Oscar a décidé d'annuler la régence et de reprendre les rênes de son gouvernement.

—De ce temps-ci, il existe une certaine friction entre la Chine et les Etats-Unis au sujet des lois d'immigration concernant les Célestes et promulguées par la législature américaine.

—A cause d'arrestations arbitraires, le gouvernement roumain envoie un ultimatum à la Sublime Porte.

—Le Roi d'Espagne vient d'être nommé général de l'armée anglaise par son cousin Edouard VII.

INTERIEUR — Une délégation des débitants de liqueurs fait des démarches auprès de l'honorable McCorkill afin de faire diminuer le prix des licences. Un amendement a été adopté à cet effet.

—A l'avenir les voyageurs de commerce dont les maisons ne fabriquent pas au Canada et qui placeraient des marchandises autres que des liqueurs devront payer \$300 par an; cela, bien entendu, si les résolutions présentées par M. McCorkill à ce sujet sont acceptées. Dans ces résolutions, il est aussi question de compagnies de navigation, de télégraphe et de fidéi-commis.

—On annonce que Sir Wilfrid Laurier assistera le 1er juillet prochain, à Regina, aux fêtes qui y seront données à l'occasion de l'incorporation des deux nouvelles provinces du Nord-Ouest dans la Confédération canadienne.

—Hier, l'honorable McCorkill a présenté une résolution sur laquelle sera basée une loi portant l'imposition d'une taxe de 5 pour cent sur les opérations de Bourse.

19 Mai — ETRANGER — La loi de séparation entre l'Eglise et l'Etat est en train d'être votée en France. Le Vatican ne semble pas en être trop ému car il ne confond pas la nation avec le gouvernement et il sait que les gouvernements changent, que les nations demeurent, et que la Ville Eternelle a le temps d'attendre.

—Si tout le diamant brut recueilli dans le monde entier ne faisait qu'un seul bloc, ce bloc représenterait un cube de 14 pieds par 9 et vaudrait \$540,000,000.

—Hier, à Fall-River, un incendie a détruit la fonderie Kingdam, Lincoln et Cie. Cette perte est considérable pour l'industrie locale, beaucoup de modèles de machines ayant été détruits. Nombre de nos compatriotes vont se trouver sans travail.

—Il est encore rumeur de la démission de M. Delcassé.

—A Paris, l'ex-ambassadeur américain Porter vient d'être le héros d'une manifestation imposante à l'occasion de son départ. Un banquet lui a été offert pendant lequel des discours furent prononcés par MM. Rouvier, Doumer, Delcassé et Henri Waterson. Ce dernier, en profita pour faire le panégyrique du hardi marin américain que fut Paul Jones dont les restes mortels furent dernièrement découverts en France, grâce aux recherches de l'ambassadeur Porter.

INTERIEUR — A leur tour les épiciers protestent contre la nouvelle loi des licences telle qu'ébauchée pour cette province.

—Une grève vient de se déclarer à Toronto. Une centaine d'ouvriers mécaniciens ont, hier matin, quitté l'ouvrage à la "Canada Foundry".

—Le docteur L. J. Lemieux a prononcé à Québec, un remarquable discours dans lequel, en présence du Parlement, il a traité de l'alcoolisme et de ses progrès au Canada.

—D'après une dépêche, à l'occasion du décès du juge Bain, il se produirait un remaniement judiciaire dans la capitale du Manitoba.

—Les principaux officiers de police de Montréal ont été invités à assister à la réunion annuelle de l'Association internationale des chefs de police qui sera tenue le 22 à Washington.

—On annonce que Lord et Lady Roberts visiteront le Canada au mois d'août prochain.

—Le 24 du courant notre métropole sera visitée

par 200 des délégués au Congrès international des Chemins de fer, récemment tenu aux Etats-Unis.

20 Mai — ETRANGER — A Chicago, Johnson Hoch, le barbe bleue de notre époque, vient d'être condamné à mort par le jury.

—La Russie proteste contre l'usage que le Japon fait des mines flottantes dans les eaux asiatiques. Sur les côtes des colonies françaises d'Extrême-Orient, les navires de guerre de la France, surveillent les charbonniers allemands et russes.

—Il semble maintenant certain que l'amiral Rodjestvsky ne livrera pas combat à l'ennemi dans le voisinage de Formose où des îles Pescadores. D'après le capitaine Mahan, il serait avantageux que les Russes fissent une démonstration navale sur les côtes orientales du Japon.

—A Philadelphie, on n'y va pas de main morte; ainsi la foule a voulu lyncher les conseillers municipaux qui ont voté la location des usines à gaz de cette ville. Cette transaction est, paraît-il, honteuse et les citoyens de Philadelphie n'entendent pas que leurs affaires civiques soient aussi mal gérées.

—A Canton, Ohio, d'ici deux semaines, commenceront les travaux pour l'érection d'un monument à la mémoire de McKinley.

INTERIEUR — L'association des Manufacturiers Canadiens refuse de s'occuper pour le moment du projet de tunnel qui devait relier l'île du Prince-Edouard au continent.

—A Ottawa, la majorité des citoyens a voté en faveur d'une usine municipale qui devra fournir le gaz d'éclairage à la capitale.

—Les rapports préliminaires soumis au département des Travaux publics établissent que le coût du canal projeté de la Baie Georgienne à l'Ottawa sera d'environ 70 millions.

—La compagnie du Pacifique Canadien a demandé hier, à la Commission des Chemins de Fer la permission de passer rue St Patrice, à Montréal. Cette demande ne plaît ni aux citoyens de Montréal ni à notre municipalité.

—Le maître de poste de Montréal vient d'être informé que de nombreux bureaux de poste viennent d'être ouverts dans la zone du canal de Panama. Les correspondances adressées à ces bureaux sont soumises aux mêmes tarifs et règlements que celles adressées aux Etats-Unis.

22 Mai — ETRANGER — En Mandchourie les opérations militaires reprennent sur toute la ligne. Pendant un vigoureux combat d'avant-postes 500 Russes ont été tués, et 1,500 Japonais ont subi le même sort.

—Le capitaine Clado de la marine russe, pour s'être occupé trop ouvertement de politique générale, est rayé des cadres de l'amirauté russe.

—En Corée, l'influence japonaise se fait sentir plus que jamais. Actuellement ce pays est considéré comme une des provinces des états du Mikado.

—Kalaef l'assassin du Grand Duc Serge, vient d'être exécuté. Ses dernières volontés sont un appel énergique adressé aux démocrates russes en faveur de la liberté slave.

—A Rome, au mois de juin, aura lieu un nouveau consistoire. On affirme que si la séparation de l'Eglise et de l'Etat est votée en France, le Pape l'ignorera. Le cas échéant la nomination des évêques français sera faite par le Saint-Père sans que, pour ce faire, il ait à consulter le moins du monde le gouvernement de la République.

INTERIEUR — Un mineur nommé Black a découvert, ces jours derniers, une mine d'étain à 150 milles au nord du "White horse pass" au Klondyke.

—Mgr Dugas, P. A., et frère du curé C. A. Dugas de Maisonneuve, a béni, hier, la pierre angulaire de la nouvelle église de cette paroisse. Aujourd'hui, les paroissiens de Maisonneuve donnent une fête en l'honneur de M. le curé C. A. Dugas, qui célèbre son 25ème anniversaire de prêtrise.

—Les marchands détailliers de nouveautés de Montréal viennent d'inaugurer les nouvelles salles de leur société. Le local en question est sis au numéro 88 de la rue Saint-Denis.

—On annonce que la compagnie White de New-York va établir une succursale de ses usines à Montréal. Cette compagnie qui est une des plus considérables des Etats-Unis quant à la fabrication des machines électriques, dispose d'un capital de un million de dollars en faveur de son entreprise canadienne.

—La Commission du port est, dit-on, à la veille de faire quelque chose de pratique pour mettre

fin à l'imbroglie concernant les hangars permanents de Montréal.

23 Mai — ETRANGER — Dans l'affaire du Vénézuéla contre les Etats-Unis, la fameuse compagnie d'asphalte est condamnée. On s'attend à des complications. Le gouvernement de Washington est décidé, dit-on, à envoyer un ultimatum à Caracas. La façon indigne dont le président Castro a traité les américains au Vénézuéla donnerait bientôt lieu à une intervention armée de la part des Etats-Unis.

—Le bruit court ce matin, que l'amiral Rodjestvsky est mort de dysenterie. On n'a aucune nouvelle de sa flotte, et l'on craint que les navires affrétés par des correspondants pour assister à la prochaine grande bataille navale n'aient été capturés par les Japonais.

—Ce n'est donc pas qu'en France, en Italie et en Autriche que les députés s'emballent parfois. En effet, la séance du 22 au parlement anglais a donné lieu à des scènes de désordre inouïes.

—Cette semaine est mort à Brest le contre-amiral Rivet, ancien commandant des forces françaises de l'Atlantique Nord et bien connu dans notre haute société canadienne.

INTERIEUR — Tout récemment M. Hyman a été assermenté ministre des Travaux Publics.

—On assure que M. Balfour, premier ministre anglais a acheté un immense terrain au Manitoba et qu'il a l'intention de s'y livrer à une très grande exploitation agricole.

—A Montréal, la compagnie du chemin de fer urbain "Terminal" demande à jouir des mêmes privilèges que la "Montreal Street Railway".

—L'échevin St Denis demande aujourd'hui la reconsideration du vote donné à l'Hôtel de Ville au sujet de la question du gaz.

—Samedi on a joyeusement inauguré le nouveau vapeur "Montréal" de la compagnie Richelieu et Ontario. A cette occasion le ministre de la Marine a affirmé que bientôt Montréal posséderait une cale de radoub.

24 Mai — ETRANGER — La grève de Chicago, disait-on, la semaine dernière, devait prendre fin incessamment, elle se continue plus énergiquement que jamais. Même, les camionneurs de la "Lumber Mens Association" vont, au nombre de 100,000 augmenter l'énorme chiffre des grévistes actuels. Pour maintenir l'ordre, la garde nationale va être appelée sous les armes.

—Le 23, lors de l'inauguration de l'exposition de Liège, le roi Léopold de Belgique a laissé entendre qu'il se proposait de visiter bientôt le Canada.

—Grâce à un nouveau discours de M. Choate prononcé à Mansion House, Londres, il est permis d'entrevoir une entente anglo-américaine dont on parle depuis fort longtemps.

—Hier, Aucouturier, le cycliste français bien connu, a parcouru les 370 milles qui séparent Bordeaux de Paris dans l'espace de 20 heures et 13 minutes.

—Devant le tribunal de La Haye, le Japon vient de perdre la cause concernant l'exemption de taxes sur les maisons situées dans les anciennes concessions étrangères.

INTERIEUR — De Windsor, Ontario, on annonce que la construction du tunnel central, lequel passera sous la rivière de Détroit, commencera dans 3 mois environ. Ce tunnel ne coûtera pas moins de \$7,500,000.

—En Nouvelle-Ecosse, la compagnie minière Acadia dont les bureaux sont à Stillerton, vient de découvrir un très riche filon de charbon. Ce filon est un des plus riches du monde et on prétend que prochainement il pourra fournir 240 tonnes de charbon à l'heure.

—Soixante-cinq passagers arrivés à Québec à bord du Canada, le 23 du courant appartiennent à l'Armée du Salut. Cette année, ainsi qu'on l'avait annoncé, sont arrivés au Canada 2,500 membres de cette secte religieuse.

—A cette date, le Victoria Day est observé au Canada avec d'autant plus de joie que nous jouissons aujourd'hui d'une superbe journée de printemps.

—Des résolutions modifiées concernant la question du gaz ont été transmises à la compagnie intéressée.

—C'est aujourd'hui qu'arrivent à Montréal les délégués au congrès des chemins de fer.

L. CHATEAU.

Le premier Transatlantique à Turbines



N'ignore encore trop, mais une étape nouvelle vient d'être franchie dans la construction des transatlantiques, par la transformation radicale de leur force de propulsion, grâce aux turbines du type Parsons.

La turbine Parsons fut pour la première fois essayée d'une façon pratique en juin 1901, sur la rivière Clyde, à bord d'un bateau de 250 pieds de longueur, le "King Edward".

Ces essais démontrèrent que sur un parcours de 12,000 milles environ, parcours effectué en 80 jours, par deux bateaux concurrents, l'un à turbine, l'autre à machines alternatives, le premier

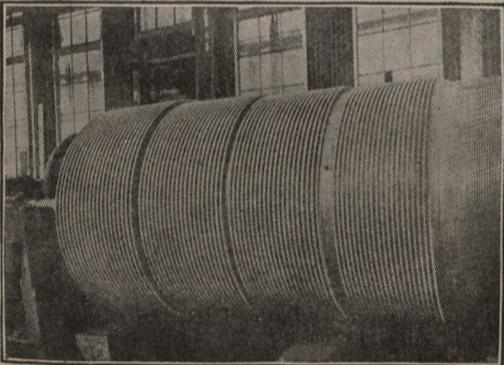


Le salon est bien éclairé et meublé avec luxe.

ne dépensa que 1,429 tonnes de charbon et l'autre 1,909 tonnes.

La turbine Parsons supprime tout intermédiaire pesant encombrant, compliqué. Elle agit directement sur l'arbre de couche sans rien perdre de la force initiale que lui imprime la vapeur qui pénètre dans ses millions de rainures.

Par l'ancien système l'arbre de couche qui fait tourner l'hélice était actionné par des pistons mûs au moyen de cylindres et de valves d'une armature compliquée et lourde. Avec la turbine Parsons, plus de cylindres encombrants, plus de pistons susceptibles de se briser, de se disloquer, mais une



L'arbre mobile des turbines, montrant les rainures qui reçoivent la pression directe de la vapeur qui les fait tourner.

simple vis d'Archimède tournant sur son axe dans un tube dans lequel la vapeur pénètre et forme pression en serpentant des millions de fois de l'entrée à la sortie.

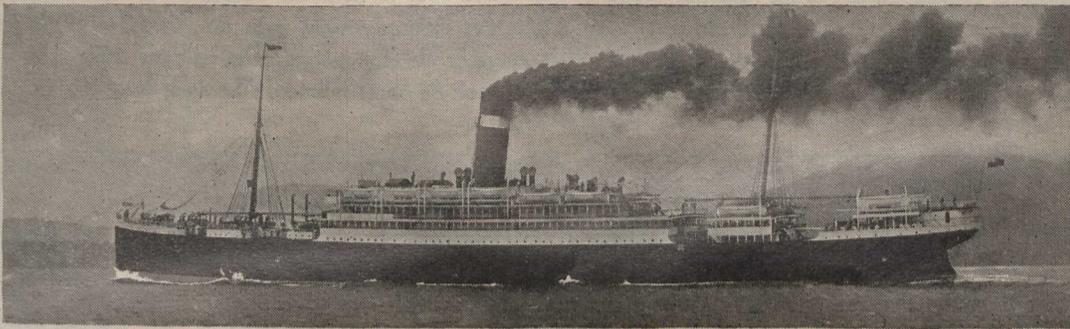
L'honneur d'avoir inauguré la turbine Parsons sur les transatlantiques revient à la compagnie Allan de Montréal.

Deux de ses bateaux, le "Virginian" et le "Victorian" sont pourvus de ce système.

* * *

Le "Victorian" est le premier des paquebots à turbines employés au service transatlantique, et, pour cette raison, son arrivée en Amérique est un événement très intéressant. Les turbines avaient déjà eu un grand succès sur les petits steamers à grande vitesse qui font le service de la Manche entre la France et l'Angleterre, mais il restait à démontrer si leur succès serait égal sur les plus grands steamers océaniques. Le voyage transatlantique du "Victorian" résout pratiquement ce problème.

Le "Victorian" a été construit dans les chantiers de Workman, Clark et Cie, con-



presque aussi facilement et aussi efficacement, pour tourner ou pour reculer, que les navires ordinaires à double hélice. L'économie de vapeur réalisée par la turbine a été amplement constatée; mais la moindre quantité de charbon nécessaire n'est pas le seul avantage qu'on attend de la turbine pour le commerce maritime. Il ne s'y produit pas ce manque d'équilibre des forces

qui cause les vibrations des steamers ordinaires, de sorte que ces vibrations sont réduites presque à rien. De plus, il n'est presque pas à craindre que les machines viennent à se briser ou à faire défaut en route, parce qu'il n'y a pas de parties à double action susceptibles par ce fait de se casser ou de se déranger. C'est ordinairement quand un

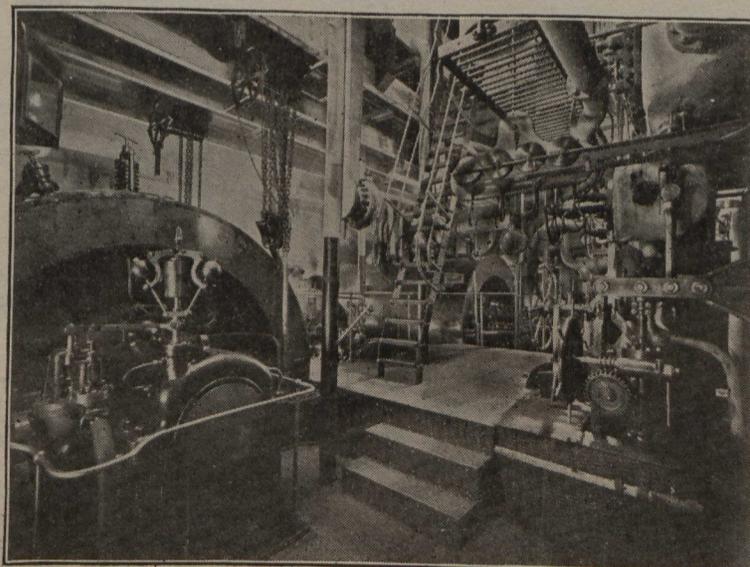
constructeurs de navires, à Belfast. Sa longueur est de 540 pieds; sa largeur, de 60 pieds; sa profondeur, de 40 pieds et 6 pouces. Il est divisé par des cloisons transversales en onze compartiments, et, avec les subdivisions de son double fond, il est amplement prémuni contre le danger de couler bas. Il a été construit conformément aux règles acceptées pour la meilleure classe de navires, telles que prescrites par les règlements de la "Corporation de la marine anglaise", et sa coque a été renforcée spécialement, au delà de ce qu'exige cette Corporation, pour augmenter sa sécurité, étant donné les gros temps de l'Atlantique nord. Ses lignes de l'avant et de l'arrière sont nettes et coupantes, elle s'arrondissent gracieusement jusqu'au milieu de la coque, dont la largeur considérable témoigne de ses hautes qualités de stabilité.

Le plan original du "Victorian" comportait des machines à double action, mais plus tard Messieurs Allan décidèrent de lui donner des turbines. Les constructeurs firent les changements que cela nécessitait dans sa structure, et en même temps ils entreprirent — tâche beaucoup plus difficile —



La salle à manger du "Victorian" est pratique et vaste.

de construire ces turbines, les plus grandes qui aient encore été faites. On fit un arrangement en conséquence avec Parsons et Cie, car c'est pour la turbine Parsons qu'on opta. Une turbine à haute pression et deux turbines à basse pression actionnent les trois hélices du navire, lesquelles, soit dit en passant, sont remarquablement petites pour faire mouvoir un bâtiment qui a une capacité de chargement de plus de 8,000 tonnes, en outre de l'accommodation et de l'équipement requis pour plus de 1,300 passagers. Ces hélices, il est vrai, font de 270 à 300 révolutions par minute. L'hélice du milieu est mise en mouvement par la turbine à haute pression, et les autres par les turbines à basse pression. Les arbres de ces deux dernières portent aussi chacun une turbine à mouvement arrière qui leur permet d'aller à toute vitesse en arrière, soit ensemble, soit séparément. De cette manière le navire peut être manœuvré



Les turbines du "Victorian" — Vue de la chambre des machines.

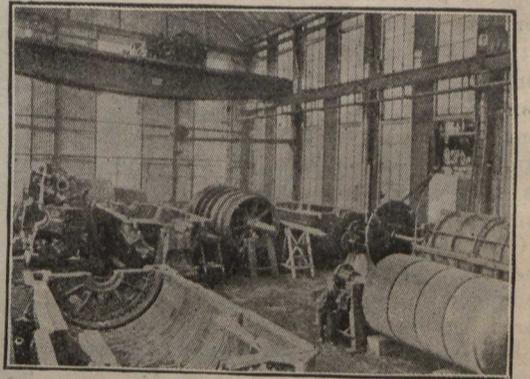
qui cause les vibrations des steamers ordinaires, de sorte que ces vibrations sont réduites presque à rien. De plus, il n'est presque pas à craindre que les machines viennent à se briser ou à faire défaut en route, parce qu'il n'y a pas de parties à double action susceptibles par ce fait de se casser ou de se déranger. C'est ordinairement quand un



Le boudoir est attrayant dans son style colonial.

axe coudé se casse, ou une tige de transmission, ou quelque autre pièce de ce genre, que se produisent les accidents sur les steamers modernes. Ici la vapeur exerce une action directe, imprimant aux arbres moteurs du navire un mouvement tournant égal, ce qui diminue énormément la violence des efforts auxquels se trouvent soumises les pièces motrices dans les machines à vapeur ordinaires.

La vapeur qui actionne les turbines est produite par huit chaudières du type habituel. Les turbines ont été construites dans des ateliers pourvus de tout l'outillage spécial nécessaire. Les lames



Les turbines du "Victorian" sur les chantiers de construction, à Belfast.

qui couvrent les turbines sont étonnamment petites; et il en faut un nombre prodigieux: il n'en est pas moins d'un million et demi de pièces séparées dans la couverture des trois turbines. C'est l'énorme dépense de temps, de soin, de travail, requise pour fabriquer et ajuster ces pièces, qui fait que les turbines coûtent si cher à construire.

Dans son voyage d'essai le "Victorian" a fait au-dessus de 19 noeuds. Grâce à l'économie d'espace réalisée, les constructeurs ont pu fournir une accommodation pour les passagers que ne pourrait égaler probablement aucun autre navire de même grandeur en service aujourd'hui. L'espace ainsi gagné a été employé non pas à augmenter le nombre des passagers à prendre, mais à accorder tout le confort et même le luxe possibles à toutes les classes de voyageurs. Le "Victorian" est donc essentiellement un navire confortable, en tant que la perfection des arrangements peut y contribuer. Une sollicitude spéciale pour les humbles passagers d'entrepont a toujours été un des points principaux de la ligne de conduite suivie par la ligne Allan. Le "Victorian" en offre un exemple remarquable.

La dévotion au Sacré Cœur

Au IV^e siècle de notre ère, un empereur romain Caius Flavius Aurelius Claudius, plus connu sous le nom de Constantin le Grand, venait de traverser les Alpes à la tête de 40,000 hommes pour combattre son rival Maxence, fils de Maximien, qu'il défit aux Roches rouges, près de Rome, quand le jeune empereur aperçut dans le ciel une croix lumineuse qui était l'annonce d'une victoire éclatante. Cette croix était entourée de ces mots : "Par ce signe tu vaincras" (in hoc signo vinces). Constantin entra dans Rome comme maître unique de l'Occident, et dès lors apparut comme l'espoir du christianisme qu'il n'avait cessé de favoriser en Gaule.

EN l'an 673, au monastère de la Visitation de Paray-le-Monial (France), prosternée devant le Saint-Sacrement, une humble religieuse, admirablement pure, prie avec ferveur ; le divin Sauveur lui apparaît et lui découvrant son Cœur : "Voici, dit-il, mon Cœur si brûlant d'amour pour les hommes et pour toi en particulier, que, ne pouvant plus contenir les flammes de son ardente charité, il faut qu'il les répande par ton moyen. C'est par ce Cœur que mon Eglise sortira victorieuse des tribulations qui l'affligent (In hoc signo vinces). Mon Cœur veut se manifester aux hommes pour les enrichir des précieux trésors que je te découvre. Il contient des grâces sanctifiantes capables de les retirer de la perdition."

Dans d'autres apparitions, Notre-Seigneur révéla à sa servante que son grand désir d'être aimé des hommes lui avait fait former le dessein de leur manifester son Cœur.

"Un autre jour — raconte l'abbé Sabouret — que la Bienheureuse Marguerite-Marie adorait le Saint-Sacrement exposé sur l'autel, Jésus se présenta devant elle, tout resplendissant de gloire, avec cinq plaies lumineuses, comme cinq soleils. De son corps sacré partaient des flammes en tous sens et surtout de son adorable poitrine qui ressemblait à une fournaise. Au milieu de ces flammes, il lui montra son Cœur qui en était la source. Il lui fit connaître jusqu'à quel excès il avait aimé les hommes qui ne lui rendaient qu'ingratitude."

"Le jour de la fête de saint Jean l'Évangéliste le Cœur de Jésus fut présenté à la Bienheureuse Marguerite-Marie sur un trône de flammes, lançant de tous côtés des rayons plus resplendissants que le soleil. Sur ce Cœur apparaissait la blessure qu'il reçut au Calvaire. Tout autour était une couronne d'épines et au-dessus s'élevait une croix plantée dans le Cœur.

Enfin au mois de juin 1675, pendant l'octave du Saint-Sacrement la Bienheureuse étant en prières dans le chœur des religieuses, Notre-Seigneur lui apparut pour lui confier une mission importante. Lui montrant son Cœur, il lui dit : "Voilà ce Cœur qui a tant aimé les hommes, qu'il n'a rien épargné jusqu'à se consumer pour leur amour ; et pour reconnaissance, je ne reçois que des ingratitude par les mépris, les irrévérences, les sacrilèges et les froideurs qu'ils ont pour moi dans ce sacrement d'amour."

C'est alors qu'il la chargea de demander une fête spéciale qui serait célébrée en l'honneur de son divin Cœur, le vendredi après l'octave du Saint-Sacrement.

Toutes ces manifestations de Notre-Seigneur ne nous révèlent-elles pas son ardent désir de voir tous les chrétiens honorer son divin Cœur ?

"Oh ! si l'on savait combien cette dévotion est agréable à Jésus-Christ, disait la Bienheureuse Marguerite-Marie, il n'est pas un chrétien ayant un peu d'amour pour cet aimable Rédempteur, qui ne s'empressât de la pratiquer."

Rien n'arrête les desseins de Dieu, écrit le R. Père Suau. Aussi, malgré l'apparente impuissance de Marguerite-Marie, en dépit d'oppositions sans nombre, la dévotion au Sacré-Cœur commença dès lors à se répandre, éclatante comme une douce lumière ; pénétrante comme un délicieux parfum.

En 1722, un vœu au Sacré-Cœur sauvait Marseille de la peste. De la France, la dévotion nouvelle se répandait en Flandre, en Allemagne, en Pologne, en Chine, dans l'Inde, en Amérique.

En l'année 1700-, dans la chapelle du monastère de Ursulines de Québec, fut célébrée, pour la première fois au Canada, la fête du Sacré-Cœur de Jésus. Les 20, 21 et 22 juin 1900, les Révérendes Soeurs Ursulines de Québec célébraient par un Triduum solennel le deux centième anniversaire de cet heureux événement. Leur monastère a été fondé par la Vénérable Mère Marie de l'Incarnation qui, nous apprend-elle elle-même, n'avait passé dans la Nouvelle-France que "pour gagner des âmes au Père Éternel sous les auspices du Sacré-Cœur de Jésus. Aujourd'hui, la confrérie du



Sacré - Cœur bon nombre de nadiennes.

En 1854 le cho-nombreuses victi-le d'Amiens. Les ieuses firent dis-nd nombre d'ima-ulaires du et les per-portaient vées du ne officier tant pour de sa mère est établi dans nos paroisses ca- En 1854 le cho-nombreuses victi-le d'Amiens. Les ieuses firent dis-nd nombre d'ima-ulaires du et les per-portaient vées du ne officier tant pour de sa mère

DE LA DEVOTION AU SACRE COEUR DE JESUS

Les Souverains Pontifes, s'appuyant sur les



LE SACRE COEUR, d'après le tableau de J.-Emile Lafond

révélations faites à la Bienheureuse Marguerite-Marie, non seulement ont établi la fête du Sacré-Cœur au jour indiqué, mais encore lui ont consacré le mois de juin tout entier ; et ils ont favorisé de nombreuses indulgences les pratiques de dévotion envers ce Cœur adorable.

Au milieu des épreuves dont il était assailli, le pape Pie IX disait : "L'Eglise et la société n'ont d'espérance que dans le Cœur de Jésus ; cest lui qui guérira tous nos maux."

Notre Saint-Père le pape Léon XIII après avoir recommandé aux évêques d'établir dans les paroisses des confréries en l'honneur du Sacré-Cœur, consacrait solennellement à ce divin Cœur le genre humain tout entier.

Voici en quelques mots en quoi consiste la pratique de la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus :

1^o A rendre à Notre-Seigneur amour pour amour, c'est-à-dire, à l'aimer en reconnaissance de l'amour qu'il nous a témoigné et qu'il a toujours

pour nous ; 2^o à réparer par des actes d'amour, de contrition et par d'autres pratiques pieuses l'ingratitude des hommes envers Notre-Seigneur Jésus-Christ et particulièrement les outrages qu'il reçoit dans la sainte Eucharistie.

La loi fondamental de la religion est renfermée dans deux mots : Aimer Dieu. Car si Dieu exige notre adoration, il nous demande surtout notre amour ; tandis que partout où le démon s'est substitué à Dieu, la loi d'amour disparaît, le démon étant un mauvais maître se soucie fort peu d'être aimé, il ne demande qu'à être servi. Comprend-on l'indifférence inconséquente et coupable de l'homme, du chrétien surtout, à l'égard de la bonté de Dieu, alors que des services vulgaires reçus d'une créature, des qualités médiocres en elle, suffisent à le ravir.

Eh bien ! c'est cette indifférence que Notre-Seigneur veut faire cesser par la dévotion à son Sacré-Cœur ; "Voyons, dit-il, à chaque homme ; je t'ai montré mon Cœur, et, si tu l'as seulement regardé, sa vue a dû te convaincre que je t'aimais. Montre-moi le tien à ton tour. Je veux voir s'il ressemble au mien, s'il m'aime en un mot. Mon fils, donne-moi ton cœur : je ne demande que cela."

* * *

Si l'on entre dans nos bonnes familles canadiennes catholiques on est assuré de voir chez toutes l'image du Sacré-Cœur. Est-ce à dire que toutes ont une réelle dévotion au Sacré-Cœur ? Non, certes, et l'on pourrait appliquer à plusieurs ces paroles de l'Imitation : "Certains bornent leur dévotion à avoir des images (III, 4, 5) c'est une exposition et non une dévotion."

Lisez les réflexions suivantes que fait le Père Suau à ce sujet :

"Le bon sens seul, dit-il, demande qu'on accorde quelque attention à cette image. Elle est la voix sensible de Jésus-Christ. Elle dit à l'homme distrait : "Un Dieu t'aime. Souviens-t-en bien ; à l'heure qu'il est, et toujours, et à jamais il t'aime."

—Et toi qui passes, l'aimes-tu ?" Il faut répondre à ce langage muet. Le Sacré-Cœur ne s'est montré que pour obtenir cette réponse. Elle se dit d'un mot ou d'un regard. Le cri d'un cœur sincère, l'acte de charité est l'hommage propre que veut le Sacré-Cœur. Ne pas le rendre, se contenter d'un culte d'imagerie, serait rester dans le vestibule du temple sans y pénétrer. Toutefois mieux vaudrait encore cela que rien. Des hommes eux-mêmes seraient touchés si, en pays inconnu, ils trouvaient leur portrait exposé dans une chaumière où on ne les connaît pas."

"Dieu est meilleur que les hommes. Son cœur se penche vers ceux qui donnent à son image ce simple culte matériel. Il le reçoit comme une prière muette, et il le récompense par des grâces abondantes."

"Notre-Seigneur ne veut pas seulement pour l'image de son Cœur, un culte individuel, rendu en cachette ; il tient surtout au culte et aux hommages collectifs, soit de toute une famille, soit de tout un Etat."

"Pour le bien indiquer, il a assuré qu'il bénirait les maisons et les familles où l'image de son Cœur serait exposée à la place d'honneur, et il voudrait que toutes les nations gravassent le Sacré-Cœur sur leurs étendards."

"Garcia Moreno, Président de l'Equateur, avait sur son bureau une statue du Sacré-Cœur. Le général de Sonis en plaçait une chez lui, en lieu bien apparent, et devant elle, brûlait toujours une petite lampe. Voilà un franc hommage rendu par des hommes conséquents. Des païens jugeraient cette conduite toute naturelle, eux dont le foyer est ordinairement protégé par l'autel de quelque dieu laire. Mais le respect humain à tellement affaibli notre sens religieux, que beaucoup de chefs de famille craindraient de se ridiculiser, s'ils rendaient cet hommage au Sacré-Cœur. Pourtant celui-ci y tient."

Aimons donc le Sacré-Cœur et n'oublions pas que Jésus est le meilleur ami de l'homme.

La "Reine" de l'Adriatique



Le pont des soupirs

JAMAIS on n'a mieux parlé de Venise que quand on l'a appelée "la Reine de l'Adriatique". Venise trône réellement sur la mer ; elle est assise là en souveraine, au milieu des canaux et des palais qui font d'elle une féerie, de la terre et de l'eau.

Décrire Venise est à notre avis une chose impossible. Ce ne serait pas la décrire en effet que d'énumérer ses monuments qui valent comme partout, un peu par eux-mêmes et beaucoup par le cadre qui les entoure. Ce ne serait pas non plus la décrire que de trouver pour la caractériser quelques épithètes plus ou moins flatteuses et qui n'arriveraient pas même à être plus ou moins exactes. Ah ! combien en pareil cas l'écrivain est inférieur au peintre ? Combien la moindre photographie en dit plus long que les pages de la littérature la plus choisie !

Venise est non seulement belle par sa merveilleuse situation sur la mer Adriatique, mais par la coloration de son ciel. Il semble que la nature, le jour où elle a présidé à la naissance de cette belle ville, lui ait dit comme une fée au berceau d'une princesse : "Tu auras à toi toute seule la grâce de toutes les villes connues".

Aussi Venise n'a-t-elle pas seulement la grâce, elle a l'attrait. Ailleurs, quand vous avez fini de visiter les palais, les musées, les églises, vous connaissez la ville et vous avez hâte d'aller porter vos pénates dans un autre endroit. Là, vous êtes comme retenu, englués, enlisés ; quand vous avez cessé de voir, vous restez béat, vous rêvez, vous vous laissez envelopper par une douce et tiède langueur ; vous vivez pour ainsi dire dans la ouate. Pas de bruit. L'eau des canaux est comme morte ; les gondoles circulent et semblent raser la surface des eaux. Le soir, quand elles ont leurs lanternes allumées, on dirait des âmes qui glissent. Le seul bruit c'est celui de la chanson des gondoliers qui monte har-

Les costumes des femmes sont charmants avec de belles couleurs voyantes qui font ressortir les cheveux noir d'ébène. Tout le monde sur votre passage vous souhaite la bienvenue et c'est une rangée de dents blanches qui vous sourit. Et tout cela n'est pas de commande ; cela est parce que le ciel est bleu, parce que le soleil est une caresse dorée, parce que la mer est douce comme un lac, parce qu'en un mot, en un seul mot, "Venise est belle" comme le dit si bien la chanson.

Il n'est pas jusqu'aux pigeons de la place Saint-Marc qui ne viennent ajouter à l'attrait de ce beau pays.

Ils ont choisi Venise pour y roucouler dans le jour, tout comme les gondoliers y égrènent leur "canzonetta" à pleine voix dans la paix du soir.

Telle est la Venise d'aujourd'hui, montrons ce qu'elle était il y a un demi-siècle, alors que la décrivit un voyageur célèbre.

"Nous sommes arrivés à Venise à l'heure la mieux choisie pour faire connaissance avec cette merveilleuse ville. La nuit tombait ; à la clarté d'un reste de crépuscule et de quelques fanaux, nous parcourûmes le grand canal dans toute sa longueur, bercés au fond de la gondole qui nous portait et qui rasait à chaque instant d'autres gondoles rapides et silencieuses. Je m'étonnais de

nombreuses avec des supports si légers. A droite, les Procuraties nouvelles et le Campanile, (qui s'écroula il y a trois ans, et que l'on reconstruit maintenant) pesant, trop peu orné, mais imposant par sa hauteur. Au fond la basilique de Saint-Marc, sa façade découpée, ses dômes et ses croix : puis, en retournant, la piazzetta, le palais ducal superbe et menaçant, les deux colonnes de saint Georges et de saint Marc, et enfin la mer. Cette fois, je ne voyais plus, je rêvais, et je ne pouvais croire à la réalité de cette vision, il me semblait que toute cette féerie allait s'effacer aux premiers rayons du jour : il était dix heures, on entendait de la musique de tous côtés, des groupes d'hommes et de jeunes femmes s'arrêtaient sous les portiques et je commençais à comprendre tout ce qu'il y avait eu de voluptueux, de dangereux, dans cette vie enchantée des anciens Vénitiens, tout ce qui avait fait le charme de cette cité magique et tout ce qui en avait fait la perte.

Le jour est venu, dix fois je l'ai vu se lever sur Venise et dix fois j'ai trouvé que mon rêve n'était pas évanoui. Venise m'a tenu bien plus que je ne m'en étais promis. Aucune église d'Italie, ni celle de Pise, dont j'aimais tant les belles colonnades, ni celle d'Orviétéo avec ses bas-reliefs et ses peintures ; ni le dôme de Saint-Vital de Ravenne, ni les mosaïques de Saint-Apollinaire, de Sainte-Marie Majeure et de la cathédrale de Montréal ; aucun monument religieux ne m'a paru plus instructif que Saint-Marc, qui réunit le style de l'Orient et celui de l'Occident, dont les mosaïques savamment disposées contiennent toute l'histoire du christianisme, tandis que les inscriptions qui couvrent ses murailles forment un grand poème religieux.

Que d'heures charmantes, que de moments trop tôt passés en gondole, sur les lagunes, et sur la grève du Lido où nous trouvions enfin les flots retentissants de l'Adriatique ! Que d'intéressants pèlerinages chez les bons Arméniens de Saint-Lazare, qui font si bien les honneurs de leur petit couvent aux briques rouges et aux riants jardins, aux îles de Murano et de Torcello, où d'antiques sanctuaires survivent encore à une prospérité qui n'est plus ! On dit que dans la basilique de l'Assomption de Torcello, l'évêque qui siégeait sur le trône épiscopal entouré de six rangs de prêtres et de diacres assis sur les

bancs de pierre, comptait sous son autorité quatre cent mille diocésains. Aujourd'hui le prêtre qui garde ces ruines a un troupeau de quinze ou vingt familles. Cependant ces jouissances étaient mêlées de bien des tristesses. Je voyais dans une des salles du palais les figures allégoriques de Véronèse représentant tout ce qui fit la puissance de Venise avec des devises fastueuses : la foi, "nunquam derelicta" ; la justice et la force, etc., "fundamentum reipublicae, custodes libertatis" ; la marine, "robur



Le pont Rialto sur le grand canal

voir ces embarcations d'une coupe si gracieuse, uniformément tendues de laire noire, le drapeau tombant devant et derrière la cabine avec des glands noirs, comme autant de catafalques. Est-ce un reste du caractère mystérieux des anciens Vénitiens ? est-ce une manière de porter le deuil de la liberté et de la gloire ?

Nous avançons cependant et nous voyions à droite et à gauche les palais avec leurs riches galeries ; jusqu'à ce que nous nous engageâmes dans



Les Procuraties et le Palais des doges



Gondole dans la rade ; au fond le campanile

monieux et berceur jusqu'à vos fenêtres. Quelquefois il s'accompagne d'une guitare ou d'une mandoline ; et vous vous tâtez, vous vous demandez si vous ne vivez pas dans un décor d'opéra ou d'opéra-comique ; vous voudriez avoir une toque surmontée d'une plume, un pourpoint et un maillot et porter une épée.

Dans la rue, le spectacle n'est pas moins délicieux.

le petit canal qui nous menait à l'hôtel. Après les premiers soins du débarquement et de l'installation nous sortîmes à pied, nous passâmes un petit pont et après avoir suivi quelque temps la petite rue qui longe Saint-Moyse, nous nous trouvâmes sur la place. Elle était inondée de la lumière que versaient les becs de gaz et qui la faisaient paraître immense. A gauche, les vieilles Procuraties si élégantes et si simples, où les ouvertures sont si

imperiï" ; et cette liberté avait été bien mal gardée, cet empire bien mal soutenu. Dans la salle du grand Conseil, la suite des portraits des doges, et après le dernier la place restée vide pour les doges qui devaient suivre. Sur la place, les trois mâts dépouillés des bannières des trois royaumes qui faisaient jadis la gloire de la république, et sur la piazzetta, les canons autrichiens et les grenadiers hongrois qui les gardent.

F. OZANAM.

Le Serpent des Rivières

(Nouvelle canadienne)



LES bords du lac des Deux-Montagnes étaient, jadis, très fréquentés par les sauvages de la Nouvelle-France.

En temps de paix, des familles huronnes, algonquines, montagnaises, et même iroquoises, de la grande tribu des Agnés, venaient s'installer sur ses rives sablonneuses, pendant la belle saison, et se livraient à la chasse et à la pêche, qui y étaient abondantes. Tous ces indiens menaient une vie commune assez réglée : tour à tour, ils s'invitaient à de grands festins, échangeaient de magnifiques présents, s'entraînaient au sport du canot ou à des courses folles, bref, accomplissaient des tours de force inouis. Un de leurs passe-temps favoris consistait à jouer des parties de crosse, sorte de jeu très périlleux, que l'on pratique encore de nos jours. Jeu où, parfois, l'on se brisait les membres et qui finissait fréquemment par des imprécations à même de rallumer entre eux, des haines terribles que suivaient des massacres et des boucheries épouvantables.

Alors, le paisible coup d'oeil du beau lac, qui naguère leur souriait, devenait soudain triste et monotone, au point d'effrayer même les plus hardis de ces êtres farouches et cruels.

Dès la déclaration de guerre entre deux tribus, on ne voyait plus ces longues files de canots, chargés de sauvages alliés; on n'entendait plus résonner des chants de joie et d'allégresse, sous le couvert des grands bois. L'écho des fêtes s'était tu, et la forêt ne renvoyait que des bruits sourds et mystérieux. Maintenant, les indiens s'insultaient, se pourchassaient sans relâche, se traquaient à la piste : Malheur à l'imprudent qui tombait dans un de leurs pièges, car celui-là était certain de mourir dans les tortures les plus atroces. Le cri de guerre si terrible des peaux rouges se répercutait sans cesse d'une solitude à l'autre. L'arc, la hache et le tomahawk froissaient rudement le feuillage des forêts, et venaient soudain semer la mort, parmi ces hordes déchainées.

Mourir sur le sentier de la guerre, était pour les indiens d'alors une gloire éternelle; expirer dans des tourments, attachés au poteau du supplice, était, pour eux, de la bravoure. Ils s'enorgueillissaient du nombre de chevelures ensanglantées qu'ils portaient accrochées à leur ceinture, après avoir scalpé leurs ennemis dans le combat.

La mélodie lente et triste du chant de mort, que les agonisants entonnaient de leurs voix expirantes, faisait seule tressaillir ces coeurs de pierre; et encore, ce n'était que pour enflammer de vieilles rancunes et appeler de nouvelles vengeances.

La nature du lac des Deux-Montagnes avait, cette année-là, un air tout de tristesse et de mélancolie. La forêt qui couronnait ses bords enchanteurs était d'une tranquillité solennelle. A la lueur rouge des flammes, la hache de guerre avait été déterrée, et le superbe Huron, fier et hautain, s'était dressé tout à coup, menaçant, devant son implacable ennemi, l'Iroquois, plein de morgue et d'insolence. La lutte s'engageait, mortelle et sanglante.

Dans ce temps-là, vivait dans l'une des grandes tribus huronnes, un sauvage d'une stature colossale, et doué d'une force herculéenne. Son nom avait été porté au loin, et le bruit de ses faits d'armes lui valait une gloire, que les siens considéraient comme immortelle. Sa haute taille, sa qualité de grand nageur, sa violence au combat, tout cela contribuait à le faire craindre et respecter. Sa figure dénotait la hardiesse; ses yeux, d'un noir intense, reflétaient une calme assurance; son nez,

taillé en bec d'aigle, faisait contraste avec ses deux joues maigres, mais vivement colorées; quant à la partie inférieure de son visage, elle se terminait par un menton imberbe, qu'accentuait une bouche assez bien dessinée.

Rarement, ce Huron guerroyait avec la bande, dont il était le chef. En effet, il aimait à s'isoler de ses guerriers pour courir les bois, ne comptant que sur sa force et ses ruses, lesquelles il mettait à exécution avec une rare habileté. Nous l'avons dit, il était maître dans l'art de la natation, au point qu'il pouvait imiter, avec une perfection surprenante, le sillage des gros poissons rasant la surface des eaux.

Or, un soir d'été de cette année de guerre, que l'air était tranquille et que le lac était calme, le Serpent des Rivières (c'était le nom du redoutable guerrier) était assis au pied de l'un des arbres qui, bordant la lisière de la forêt, projetait une grande ombre sur le rivage. Tout en fumant son calumet, l'indien fouillait de son oeil perçant les ténèbres qui planaient sur le vaste miroir du lac et s'étendaient jusqu'à ses pieds.

La nuit était sombre, et le vent, encore fatigué de son dernier assaut contre l'espace, agitait doucement le feuillage des grands arbres. Tout à coup, à travers l'obscurité, le Huron entrevit des ombres humaines; d'un bond il fut au bas de la côte, et, sans bruit, se jeta à la nage. Il distingua bientôt la silhouette de six grands canots et reconnut la panache des Iroquois; un éclair passa dans ses yeux, et aussitôt il conçut un plan d'attaque.

Les canots se dirigeaient vers la rivière des Mille-Isles, là où les eaux du lac se jettent tumultueusement dans cette rivière. Une île verdoyante, agréablement située, divise ces eaux en deux, les faisant retomber en cascades de chaque côté. Le site est vraiment charmant, et aujourd'hui, cette place, qui ne se trouve qu'à environ un mille de Saint-Eustache, est très recherchée par les sportmen.

C'était donc vers ce point que les Iroquois se dirigeaient. Ils gardaient un silence de mort, et interrogeaient sans cesse la nuit qui les entourait. Cependant, leur vigilance fut de temps à autre mise à l'épreuve par le blanc sillage d'un gros poisson. Mais ils ne firent pas attention à cette vision, assez commune à l'époque. Quelques moments plus tard, trois des canots abordèrent l'île, tandis que les autres, continuant leur route, sautaient le rapide et disparaissaient dans le dédale des îles de la rivière.

Les indiens, qui venaient de débarquer, tirèrent leurs embarcations à terre, et les transportèrent,

Cependant, malgré leur suspicion, ils ne virent pas, derrière eux, une ombre qui se dissimulait entre les énormes roches de la berge, et qui, presque en même temps, s'élançait à leur poursuite.

Cette ombre, c'était le Serpent des Rivières, le meilleur nageur et le plus grand guerrier huron.

En cette occasion, chaque fois qu'il atteignait un ennemi, il levait sa massue et la faisait tomber avec force sur le crâne de celui-ci. L'Iroquois coulait, la tête fracassée, entraînant avec lui le secret d'un râle d'agonie. Dix des indiens poursuivis eurent ce triste sort; le onzième aperçut enfin l'ennemi, en même temps qu'il remarquait la disparition de plusieurs de ses frères. Un cri de mort s'échappa de sa poitrine. Tous se retournèrent ensemble. L'ennemi était là, ils ne pouvaient en douter; d'ailleurs, la disparition de leurs frères le démontrait à l'évidence. Se croyant surpris par quelque génie mal-faisant, les Iroquois s'enfuirent vers la rive à toute vitesse.

Au milieu de la rivière, un gros poisson traçait un long sillage...

Quinze jours plus tard, deux coureurs iroquois arrivèrent sur l'île. Après avoir inspecté la place et s'être assuré que la cachette était encore intacte, ils retournèrent sur le bord opposé. Là, abrités par d'épaisses touffes d'herbes, ils surveillèrent les environs jusqu'à la tombée du jour. La nuit venue, les deux coureurs revinrent sur l'île. L'un d'eux fit entendre un étrange cri guttural. Aussitôt, une bande de guerriers apparut sur la grève, du lac, des corps sombres et cuivrés se glissèrent dans l'onde, et, ruisselants, vinrent mettre pied à terre sur l'île.

C'étaient des Iroquois qui s'avançaient en rampant vers la cachette dont nous avons parlé. Or, à peine avaient-ils enlevé quelques-unes des pierres qui la recouvraient, qu'un cri de guerre effroyable déchira l'air; un sifflement court et strident traversa l'espace, et une pluie de flèches vint fondre sur eux. Surpris, les nouveaux venus bondirent comme des fauves et s'élançèrent vers la rivière.

Malheur! les Iroquois étaient tombés dans une embuscade, et des Hurons se montraient de toutes parts. Après une lutte longue et désespérée, les Hurons réussirent à terrasser leurs adversaires. Pas un seul de ceux-ci n'avait échappé au massacre, sinon quatre prisonniers, dont deux se mouraient de leurs blessures.

Lorsque le soleil se leva derrière les hautes et lointaines montagnes, que la terre fut inondée de ses chauds rayons, les Hurons, victorieux, s'étaient remis sur le sentier de la guerre. Les cadavres de



A la lueur rouge des flammes, la hache de guerre avait été déterrée.

avec une grande quantité de provisions, dans une excavation naturelle, qu'ils recouvrirent de pierres et de broussailles.

Cette opération demandait des précautions infinies, et ce fut avec le plus grand soin qu'ils effacèrent les moindres vestiges qui pourraient amener la découverte de cette cachette. Cette tâche terminée, ils traversèrent l'île et s'éloignèrent, pour se plonger dans la rivière, où ils nagèrent à la file indienne.

leurs ennemis avaient été jetés aux poissons de la rivière, leurs prisonniers avaient été brûlés vifs, et la scène du carnage avait repris son aspect habituel. Le Serpent des Rivières, lui, l'oeil étincelant, la poitrine gonflée d'orgueil, avait déjà tout seul recommencé une de ses féroces expéditions. Et, là-bas, sous la clarté du jour naissant, sur la nappe brillante du grand lac des Deux-Montagnes, un gros poisson traçait de nouveau un long sillage...

ERNEST GERMAIN.

Les tramways électriques de Montréal

Il n'y a pas d'industrie à Montréal qui, dans les deux dernières décades, ait subi plus de transformations que celle de la Compagnie des tramways de Montréal. Il y a une vingtaine d'années à peine, on ignorait, en effet, ce que c'étaient que des rails dans nos rues, et, lorsque les premiers tramways, traînés encore par des chevaux, firent leur apparition, remplaçant partiellement les omnibus-diligences, ce fut tout une révolution.

Il ne fallait plus alors que 30 minutes pour se rendre de la Pointe Saint-Charles au carré Chaboillez, au lieu d'une heure que prenait généralement l'omnibus, maintenant mis au rancart.

Aujourd'hui, c'est encore mieux. L'électricité a remplacé le cheval. L'automobile sur rails a détrôné l'équipage. On va maintenant de la Pointe Saint-Charles à Maisonneuve en trois-quarts d'heure, et les vitesses de dix, douze et quatorze milles à l'heure sont aussi fréquemment atteintes que les six et sept milles les plus rapides du cheval et de l'omnibus.

Sous le rapport de la vitesse, il y a donc eu progrès incontestable. Quant au confort, nous laissons à ceux qui ont souffert des cahos des omnibus autour du ruisseau Migeon ou dans les ornières du Griffintown, le soin de dire si leur digestion ne s'accomplit pas tout aussi bien, traînés à l'air vif, sans secousse et sur des sièges capitonnés, d'un luxe et d'une élégance rationnels, que par le balancement et les secousses d'un autre temps et d'un autre monde.

Et maintenant que, satisfaits par la vitesse et le confort, nous nous demandons si le dernier mot n'a pas été dit, voilà que l'on nous offre des tramways nouveaux, encore plus vastes, plus aérés, plus pratiques.

Le dernier type, le No 890, dont nous donnons ici une photographie et un plan, résume tous les derniers perfectionnements. La plateforme en arrière de ce tramway est divisée par une balustrade en cuivre qui sépare l'entrée de la sortie. Elle est



D. MacDonald

Le conducteur, toujours sans se déranger de son poste.

Une autre modification importante que la Compagnie fait actuellement est le changement de rails qu'elle fait à toutes ses voies. Le rail en forme de T, plus solide, plus pesant, remplace un peu partout le rail plat à rainure, si facilement comblée et causant de fréquents déraillements. Les "trucks" des voitures sont maintenant mobiles et doublés à huit roues, permettant un virage plus accentué et la suppression complète du "tangage", si incommode, pour ne pas dire plus.

L'essai officiel de cette voiture a été fait en présence des représentants de tous les journaux de la métropole. Pour faire bien sentir le contraste entre l'ancien et le nouveau système, la Compagnie avait imaginé une excursion en rase campagne, d'abord, sur le nouveau tramway, puis dans l'omnibus quasi légendaire. Le groupe animé que nous donnons ici montre l'endroit et la scène du changement de voitures.

Sur les deux omnibus se trouvent deux des plus anciens employés de la Compagnie des tramways, M. Rafferty, avec trente ans de service, et M. Craig, avec vingt-cinq ans de service.

Groupés autour de ces deux fidèles serviteurs, se trouvaient les âmes dirigeantes de la Compagnie des tramways, qui ont vu blanchir leurs cheveux à résoudre les problèmes si ardues de la locomotion mécanique dans les villes.

Pour ne citer que quelques noms, signalons parmi eux MM. Ross, Macdonald, Trudeau, Graburn, Gadoury, Dubuc et beaucoup d'autres. Pour rendre à ces braves lutteurs l'hommage qui leur est dû, nous n'aurions qu'à faire l'historique de la Compagnie des tramways de Montréal, la première au monde au point de vue de l'intensité du service et de l'économie des transports. Cet argument serait peut-être le plus fort à employer contre la multiplicité des compagnies de transports dans une ville, si l'idée que le



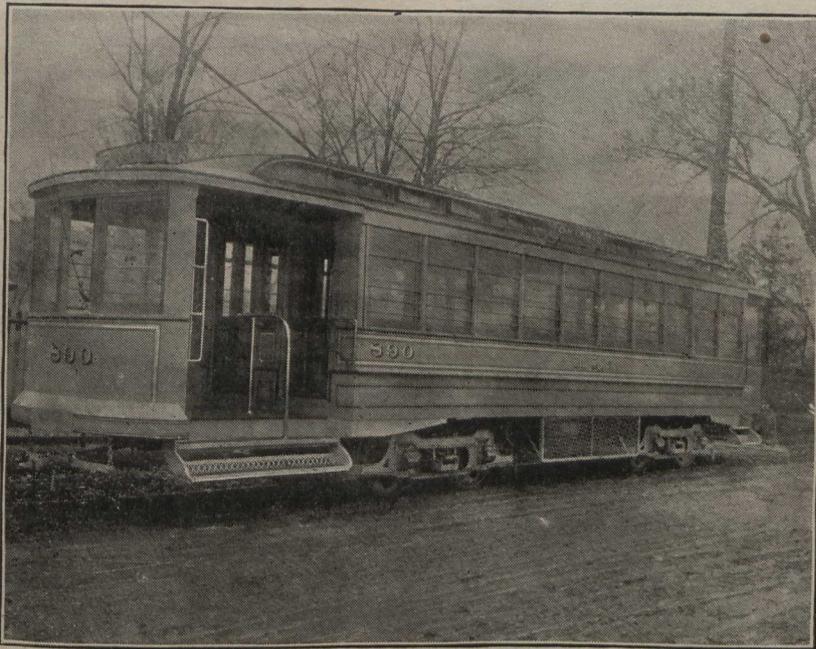
92 à 1905 — Les tramways rapides et confortables ont détrôné les omnibus

le conducteur, toujours sans se déranger de son poste.

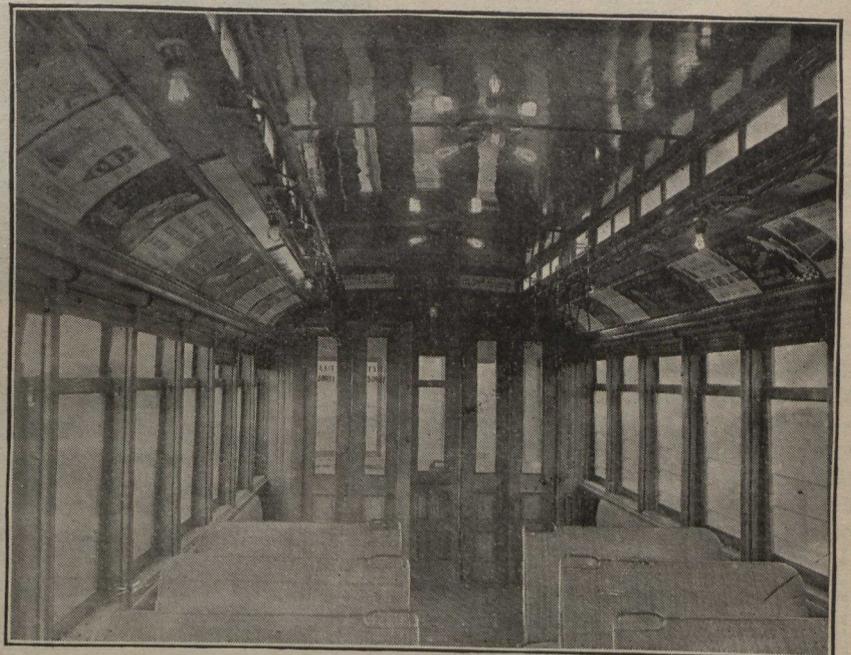
La première voiture, mise en marche il y a quelques jours, péchait par quelques défauts insignifiants, qui seront modifiés incessamment. Les portes d'entrée et de sortie seront, par exemple, agrandies, et la tension du ressort refermant les portes diminuée.

L'inventeur de cet ingénieux dispositif n'est au-

Macdonald, Trudeau, Graburn, Gadoury, Dubuc et beaucoup d'autres. Pour rendre à ces braves lutteurs l'hommage qui leur est dû, nous n'aurions qu'à faire l'historique de la Compagnie des tramways de Montréal, la première au monde au point de vue de l'intensité du service et de l'économie des transports. Cet argument serait peut-être le plus fort à employer contre la multiplicité des compagnies de transports dans une ville, si l'idée que le



Le tramway 890 — Le public paye en entrant



L'intérieur du nouveau tramway est muni de fauteuils capitonnés

suffisamment grande pour admettre une vingtaine de passagers d'un seul coup. Le conducteur se tient à la porte d'entrée, qui ne s'ouvre qu'en poussant de l'extérieur à l'intérieur. Chaque voyageur est tenu de passer par cette porte, en payant, bien entendu, le prix de son passage en entrant. La sortie s'effectue soit à l'avant du tramway, soit à l'arrière, par des portes qui ne s'ouvrent que de l'intérieur à l'extérieur.

Le conducteur n'a donc pas à se déranger pour percevoir les "passages". Le fait d'avoir pénétré dans le tramway est preuve que le voyageur a payé sa place. De ce fait, plus de contestation possible, et surtout, assurance complète pour la Compagnie que la perception est faite intégralement.

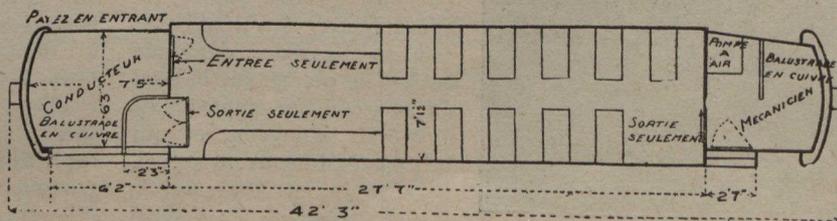
Chaque siège est pourvu d'une sonnerie d'appel pour l'arrêt, que contrôle

tre que le gérant-général de la Compagnie des tramways, M. Duncan Macdonald. Par sa longue pratique et son expérience, M. Macdonald a cherché à combiner, là, comme partout, l'intérêt de sa compagnie et le confort du public voyageur. Il est incontestable qu'il aura réussi à éviter surtout un "coulage" très appréciable dans les recettes de la Compagnie, et, partant, à inculquer un esprit d'honnêteté absolument défailant chez le public voya-

progrès n'est possible qu'avec la compétition, n'était tant ancrée dans l'esprit du public. Nous ne nous risquons donc point sur ce terrain, et en terminant, nous nous bornerons à signaler que bien des villes de l'étranger viennent copier ce que notre Compagnie combine ou invente.

Paris et plusieurs villes de France nous demandent nos ingénieurs, pour résoudre cette question si complexe des transports, tout comme l'Angleterre, l'Égypte, le Sud-Africain, Cuba, le Mexique et quelques autres pays de moindre population.

Encore tout dernièrement, New-York adoptait pour ses voies souterraines le système de trottoir roulant qui fit fureur à l'exposition de Paris, en 1900, et qu'un des nôtres, M. Leblanc, installa avec tant de succès. En tout ceci, le dernier mot n'est pas dit.



Le plan du nouveau tramway

Dans les environs de la Métropole

LONGUEUIL est une des plus vieilles paroisses du Canada. Elle doit sa fondation à Charles LeMoynes, sieur de Longueuil, père d'un illustre Canadien-Français: LeMoynes d'Iberville.

Charles LeMoynes, originaire de Normandie, France, fils de Pierre LeMoynes et de Judith Duchesne, fut baptisé dans l'église de Saint-Rémi de Dieppe, le 2 août 1626, ou 1624. Il avait à peine 15 ans lorsqu'il s'embarqua pour le Canada, où il ne tarda pas à se faire remarquer par son audace et son courage.

En 1657, le 24 septembre, Charles LeMoynes obtenait de M. Lauzon de la Citière, la première des trois concessions qui composent la seigneurie de Longueuil.

Longueuil est donc un des plus anciens postes du Canada, puisqu'il n'a été fondé que 14 ans après Montréal.

En mars 1668, Longueuil fut érigé en seigneurie par Louis XIV, qui délivrait en même temps des lettres de noblesse à Charles LeMoynes, sous le titre de Sieur de Longueuil, nom d'un village de Normandie, dans l'arrondissement de Dieppe, patrie de Charles LeMoynes.

Le premier baptême dans la paroisse fut celui d'un sauvage, par le Père Brebeuf; le deuxième, celui de Marie-Madeleine, fille de Etienne Charles et de Madeleine Niel, sa femme, par H. Pommier, prêtre missionnaire.

Dans les premières années, comme on le voit, Longueuil fut desservi par des prêtres missionnaires, et n'eut son prêtre résident qu'en 1698.

En 1722, Longueuil, qui existait depuis plus de 50 ans, fut érigée civilement en paroisse, par un arrêt du conseil du roi, sous le sieur de Vaudreuil.

Première église

En 1724, la chapelle spéciale construite par le seigneur de Longueuil, étant devenue trop petite pour les besoins de la paroisse, on recourut aux autorités civiles pour demander la permission de construire une église paroissiale.

Cette église, située entre le chemin de Chambly et le ruisseau Saint-Antoine, ressemblait, dit-on, à l'église de la Longue-Pointe.

C'est dans cette église qu'eut lieu en 1763, le 5 janvier, le mariage de Marie, esclave de la baronne de Longueuil, avec Jacques-César, esclave de M. Gamelin.

Eglise de 1811

M. Chaboillez venait d'être nommé à la cure de Longueuil; il commença à s'occuper sérieusement de remplacer par une nouvelle, l'église déjà vieille de 1724, devenue trop petite par suite du développement rapide de la colonie.

Construction de l'église actuelle

Le 15 du mois d'août 1883, M. Tassé était nommé curé de Longueuil. Ce qu'a fait M. Tassé depuis son arrivée dans la paroisse de Longueuil tient presque du merveilleux; il suffit de jeter les yeux sur le beau temple de Longueuil, bijou d'architecture chrétienne, pour comprendre quelle âme et quel cœur animaient ce saint prêtre.

Le contrat pour la construction de la nouvelle

église fut signé devant W. Davignon, N. P., le 17 novembre 1884, entre les syndics et la société Préfontaine, de Longueuil, et Octave Cossette, de Valleyfield.

C'est de l'architecture à grands traits, simple dans ses détails. La façade est réellement belle, et sa beauté s'impose d'elle-même. Droite et se dressant dans les cieux, elle semble commander au grand fleuve qui coule à ses pieds; c'est une sentimentale avancée de la foi catholique.

Couvent des Sœurs des Saints Noms de Jésus et de Marie

Cette communauté, qui compte 62 ans d'existence, eut pour fondatrices les Diles Henriette-Ursule Céré, Eulalie Durocher, et Mélodie Dufresne.

L'Institut a commencé le 1er novembre 1843, dans la maison de la fabrique de Longueuil, où Mlle H. U. Céré faisait les classes depuis plusieurs années.

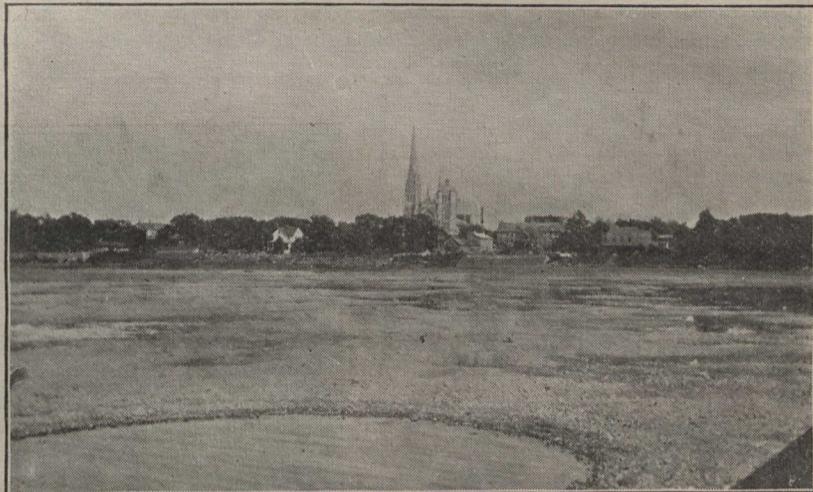
La communauté fut transférée de la maison de la fabrique au couvent actuel, le 9 août 1844.

Lorsque la maison d'Hochelaga fut choisie comme maison-mère, la maison de Longueuil devint une succursale d'Hochelaga, tout en conservant le titre de "Maison de Fondation". Les Sœurs des Saints Noms de Jésus et de Marie, qui étaient généralement connues sous le nom de "Sœurs de Longueuil", perdirent ce nom pour celui de Sœurs d'Hochelaga.

décida d'acheter une splendide propriété, occupée autrefois par les Révérends Pères Oblats, et d'en convertir la maison en un collège.

Le 8 avril 1855, on décida d'élever la maison d'un étage et de faire une allonge de 50 pieds; la maison aurait ainsi trois étages.

Jusqu'en 1856, les écoles du village pour les garçons avaient été dirigées par des maîtres ou maîtresses laïques. Alors, les Frères Saint-Viateur prirent possession du collège. Ils ne tardèrent pas



Vue panoramique prise des bords du Saint-Laurent

à être remplacés par les Frères des Ecoles Chrétiennes, avec qui on contracta un engagement définitif.

Couvent de Longueuil

(Hospice St-Antoine)

Cet établissement des Sœurs Grises, ou Sœurs de la Charité, dans la ville de Longueuil, est une succursale de notre grande institution nationale, l'Hôpital Général de Montréal.

Les Sœurs-Grises prirent possession de leur modeste monastère en 1876.

Le coin de terre qu'elles occupent aujourd'hui fut concédé antérieurement par le seigneur de Longueuil aux commissaires d'école, le 13 avril 1852, pour la somme de £75.00. Ce terrain était composé de trois emplacements situés au coin sud-ouest des rues Sainte-Elisabeth et Grant; il contenait 150 pieds de front sur la rue Grant et 150 pieds de profondeur. Vendu plusieurs fois, avec une bâtisse en pierre à deux étages de 72 pieds par 36, il devint, le 25 avril 1876, la propriété de M. Goguette, qui en fit don à M. Geo. Thibault, curé de Longueuil, le 28 avril 1871, à la condition expresse qu'on y fonderait un hospice de charité pour les pauvres et les orphelins; le 30 mai de la même année, ce terrain fut transmis par donation à l'Hôpital-Général des Sœurs de la Charité de Montréal (Sœurs-Grises).

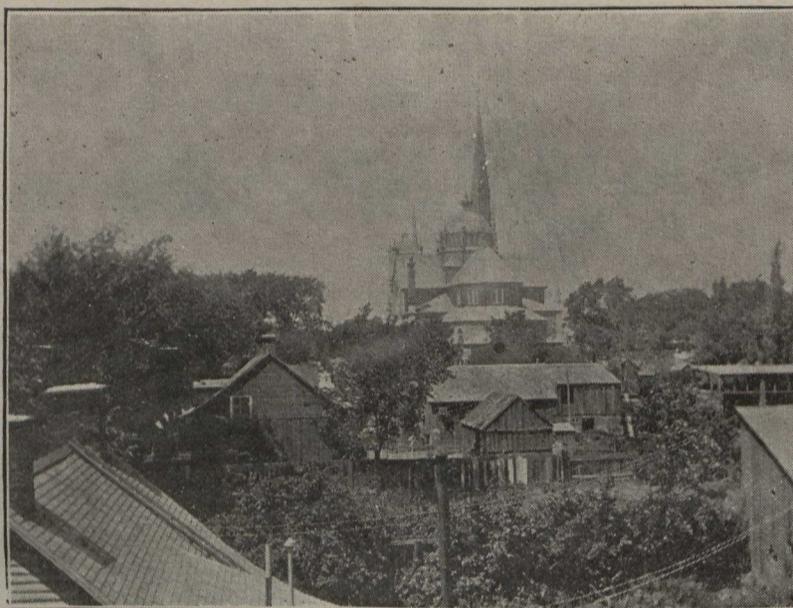
Dès que les Sœurs eurent pris possession de la maison, M. le curé, de concert avec elles, fit faire les réparations requises pour leur donner le confort nécessaire, et préparer une salle d'asile temporaire pour recevoir les petits enfants. Une souscription fut faite pour permettre d'agrandir la maison donnée par M. Goguette.

Les Révérendes Sœurs avaient fait exécuter les plans pour une allonge de 120 pieds par 36. Cette allonge devait être suffisante pour contenir la salle d'asile, la chapelle et les autres salles nécessaires à l'établissement. Dès le 27 avril 1877, on commença les fondations. L'ouvrage fut terminé dans le cours de l'automne. Cependant, le 3 juillet 1878, la bâtisse faillit devenir la proie des flammes; le feu se déclara vers 6.30 heures du soir.

Le 18 août eut lieu la bénédiction solennelle de la nouvelle chapelle et de la salle d'asile, par M. Rousselot, prêtre S.S., fondateur des salles d'asile à Montréal.

La première supérieure du couvent de Longueuil fut la Révérende Soeur Christin, femme de beaucoup d'esprit et d'un grand mérite, qui ne tarda pas à conquérir d'emblée le respect et l'affection de toute la paroisse.

L'oeuvre des Sœurs-Grises de Longueuil consiste principalement dans la salle d'asile, le soin des orphelins, des orphelines, des vieillards; comme partout ailleurs, elles visitent les malades à domicile et assistent des mourants à franchir le terrible passage de l'Eternité.



Vue postérieure de l'église

Ce changement de localité pour la maison-mère de cette communauté ne l'a pas empêché de faire des progrès étonnants et d'établir plusieurs maisons succursales ou missions dans beaucoup de villes et villages, tant au Canada qu'aux Etats-Unis.

Académie Commercial de Longueuil

La fabrique de Longueuil, guidée par les sages conseils des curés Chaboillez, Brassard et Thibault, amis aussi dévoués à l'éducation qu'à leurs ouailles, ne marchandait pas son assistance à l'oeuvre bienfaisante de l'instruction des jeunes gens: des sommes considérables furent votées presque chaque année dans ce but.

Pendant que les Sœurs donnaient l'instruction dans la maison de la fabrique, l'un des Frères Oblats (le Frère Louis) enseignait l'école aux garçons, dans une bâtisse en pierre, sur le bord du ruisseau qui appartenait à M. H. Mongeau, et qui fait partie du couvent actuel.

Le 13 juillet 1854, avisée par M. Brassard, alors curé de Longueuil, la fabrique se



Statue du Vénéable J.-Bte de La Salle

Comment moderniser une vieille maison

BATIR une nouvelle maison est généralement une entreprise coûteuse et complexe ; moderniser celle que l'on a habitée pendant de longues années est chose plus facile à faire ; surtout, si on sait comment s'y prendre. A ce sujet voici un exemple qui montre comment, dans un cas de rénovation d'immeuble, procéda l'architecte d'un de nos amis :

Après avoir tenu une consultation avec le propriétaire sur la nature des changements qu'il désirait apporter à sa maison, des dessins très exacts ont été dressés à l'échelle convenable, donnant les plans de chaque étage de la maison telle que celle-ci était d'abord. Puis, avec une encre de couleur différente, on traça sur ces plans les changements proposés, de manière que le propriétaire pût, d'un coup d'oeil, juger en quoi consistaient les travaux à faire et les modifications qu'ils entraîneraient dans la structure de la bâtisse. A ces plans se trouvait joint un dessin fini de la maison, très exact également qui montrait quelle serait son apparence quand les travaux seraient terminés.

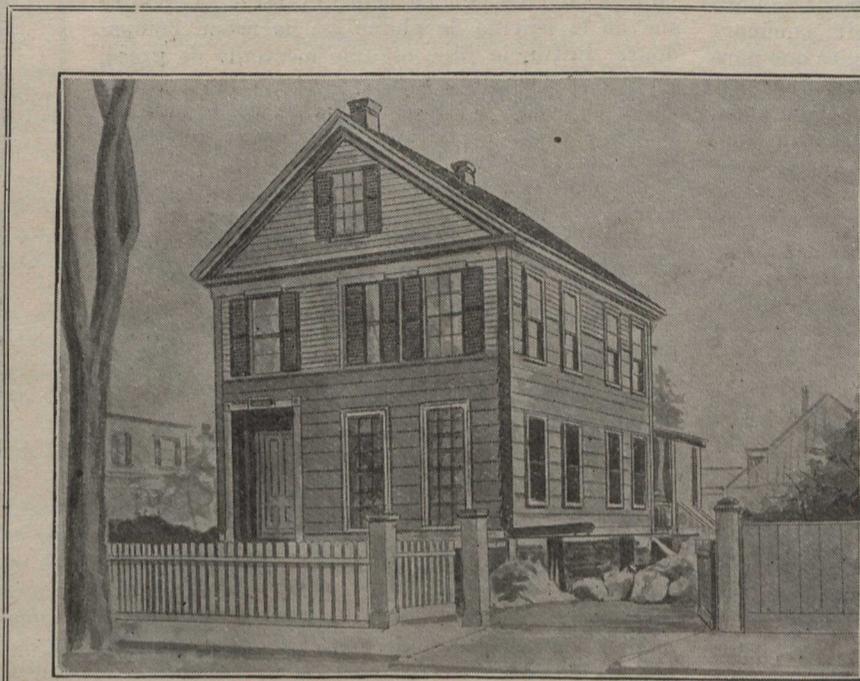
L'illustration en tête de cette page fait voir ce qu'était la maison aussitôt après que l'ouvrage eût été commencé ; mais elle ne montre pas que la cave n'avait que six pieds à peine de profondeur ; les fondations étant cachées, à la vieille mode, par un talus, et que les chambres, comme dans toutes les maisons datant de cinquante ans, étaient très basses de plafond.

A cette époque plus ou moins éloignée, un des propriétaires précédents avait agrandi la salle à manger et la chambre au-dessus de celle-ci, en ajoutant aux deux étages un ressaut d'environ 5 pieds qui brisait la forme rectangulaire primitive du corps principal, et c'est précisément cette particularité, si étrange que cela puisse paraître, qui nous fournit le "motif" du nouveau projet d'agrandissement.

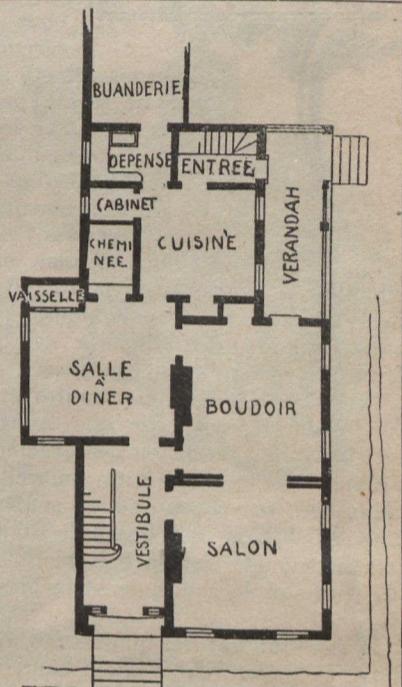
Le peu de profondeur de la cave semblait d'abord devoir être un obstacle sérieux à la réalisation de ce projet, par la raison que le niveau du plancher du premier étage se trouvait déjà à une hauteur suffisante, et que, pour augmenter la hauteur de la cave, il aurait fallu hausser la construction tout entière. On obvia à la difficulté en creusant le centre de la cave, jusqu'à distance de deux pieds de chaque mur, à la profondeur désirée, et en consolidant le banc de terre ainsi laissé tout autour pour la solidité des murs, par un petit mur

de mur de façade le ressaut de la salle à manger, qui reçut aussi le même agrandissement en arrière. Ceci procura beaucoup plus d'espace à l'intérieur, et l'uniformité de ces additions suggéra tout naturellement le dessin à donner au toit. Ce dessin, tout en suivant l'ancien mur de façade avec ses lignes en pignon, fit du nouveau toit, au-dessus des côtés agrandis, la partie principale, et l'ancien toit ne devint qu'un ornement accessoire. Tout un côté de la maison et le bas de la façade se trouvant maintenant refaits à neufs, on trouva préfé-

à travailler, les fils électriques, les tuyaux pour l'eau, pour le gaz et pour les calorifères étaient déjà en place, et l'ouvrage avait à peu près la même apparence que dans la construction d'une maison neuve arrivée au même degré d'avancement. Les changements à l'intérieur, quand ils ne s'attaquent pas aux dispositions principales — et il y en avait peu de tels dans notre cas — s'opèrent sans difficulté. Le nouveau cloisonnage se fit avec le moins possible de démolition ; on se contenta d'enlever assez de l'ancien plâtre pour



Vue de la maison avant sa transformation



Le plan primitif

nable de faire disparaître tous les ornements des parties antérieures et postérieures auxquelles on n'avait pas touché, et de les remplacer par de nouveaux détails plus en accord avec le style d'architecture qu'on s'était décidé à suivre.

Ceci fait, les autres changements extérieurs, bien que quelques-uns ne fussent pas sans importance, n'étaient plus qu'une matière de détail. La porte de devant, avec ses panneaux de côté vitrés, les pierres angulaires aux coins de la maison, la ferme et les dimensions du portique, — tout cela n'était plus que des accessoires à déduire du plan général, et qui se trouvaient déterminés par la hauteur et les lignes extérieures de la maison, dont les proportions rappelaient le style "colonial".

faire un bon assemblage de l'ouvrage nouveau avec l'ancien. L'agrandissement de la dépense se fit d'une manière très simple : en supprimant un cabinet inutile et en se servant de l'extrémité d'un corridor, on obtint l'espace nécessaire, qui fut fermé par deux cloisons peu élevées.

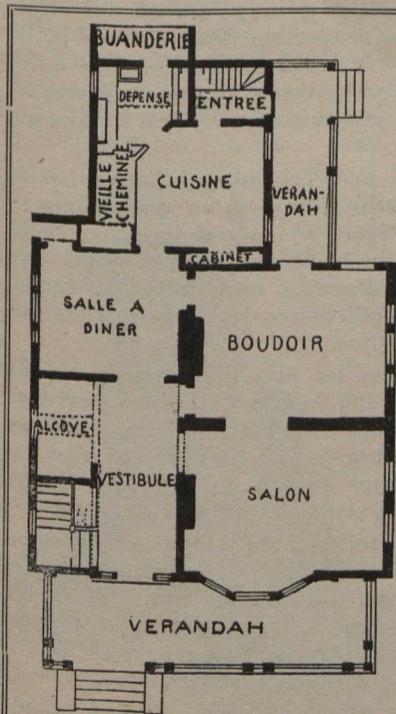
Pour le fini, il ne fut besoin que d'ouvrage ordinaire et très simple. On laissa subsister l'ancienne ornementation du deuxième étage en tant que c'était possible, ou on la répara avec des matériaux de même nature ; tandis qu'au premier étage, tout le fini des chambres principales fut refait à neuf, ce qui, pensa-t-on, revenait moins cher que de faire des réparations considérables d'assortir les moulures et autres ornements ; d'autant plus

que ces anciens ornements étaient d'un modèle trop commun et trop massif pour s'accorder avec le style colonial. Les vieilles fenêtres étaient à douze carreaux, et le propriétaire ne voulant pas de tant de divisions, on remplaça leur partie inférieure, qui contenait six carreaux par un châssis d'une seule vitre, et ce compromis produisit comme résultat le genre de fenêtre employé généralement dans les adaptations modernes du genre "colonial".

L'extérieur fut peint en blanc et en jaune "colonial" ; cette dernière couleur pour le fond général, avec les portes et les persiennes en vert-bronze et les cadres des fenêtres en blanc ; le toit en vert-mousse. La peinture des anciennes boiseries fut râclée, avant qu'on ne donnât une nouvelle couche, et les boiseries neuves, après que les noeuds eurent été passés au vernis, reçurent deux couches de peinture.

L'intérieur fut fini en blanc, à l'exception de la salle à manger ainsi que des rampes et marches d'escaliers, qui furent seulement teintes. Les parquets en bois dur et les plinthes furent aussi teints légèrement pour adoucir le trop grand éclat des bois de couleur claire ; et l'on choisit des papiers de tenture d'un ton chaud, dans le but d'absorber la lumière, au lieu de la réfléchir.

Ajoutons que d'abord, il eût paru hasardeux de risquer \$2,000 sur cette maison, mais une fois les modifications faites, on obtint les mêmes revenus que sur une maison de \$7,000. Cependant, les modifications avaient coûté à peine la moitié de cette dernière somme.



Le nouveau plan



Vue de la maison après sa transformation

de briques. Le dessus du mur fut cimenté pour permettre d'y placer des barils, des caisses, etc.

Ayant ainsi disposé la cave, le problème suivant consistait à agrandir les appartements intérieurs dans un style convenable et uniforme.

On fit place pour une nouvelle chambre de bain au deuxième étage. Ce résultat fut obtenu tout simplement en prolongeant jusqu'à quatre pouces

Poursuivant le système adopté pour l'extérieur, on pourvut à toutes les modifications à l'intérieur de la maison, en faisant disparaître d'abord tout ce qui était ancien : le plâtre endommagé fut enlevé, l'escalier fut démoli, tous les tuyaux pour le gaz, l'eau et les calorifères furent ôtés. Tout cela fut remplacé rapidement, et dans l'ordre habituel de sorte que quand les plâtriers commencèrent

Ce qui sera porté cet été



EN cet éternel recommencement qu'est la mode, ce n'est pas tant le présent qui nous intéresse que l'avenir. On veut savoir ce qui se portera après ce qui se porte.

Bientôt l'on sortira les ombrelles, aussi dès à présent voulons nous voir comment seront celles que nous

aimerons cet été : un simple examen ne serait pas suffisamment intéressant, car les modèles sont, non seulement jolis et variés, mais encore ils suivent la note générale, ils s'agrémentent de merveilleux travaux à l'aiguille.

Tout comme un corsage, une ombrelle se travaille de petits plis de rivières de jours plus ou moins compliqués, puis ce sont des entre-deux de dentelle, des petites valenciennes froncées, des volants, des plissés, des ruches, etc.

Une des dernières nouveautés et une nouveauté fort coquette, est celle que nous illustrons sur cette page à l'intention des gracieuses lectrices de l'Album Universel. Cette ombrelle est en satin blanc avec sur chacun de ses panneaux deux appliqués de chiffon noir brodé de dimension différente. Le manche est en bois peint en blanc et vernis ; un simple choux de satin blanc l'orne au milieu.

Il est tout naturel qu'une fantaisie de ce genre doive se payer relativement cher, mais il est bien facile de préparer soi-même le dessus de l'ombrelle. Les morceaux de tissu coupés et assemblés on y coud les appliqués sous lesquels on découpe l'étoffe. Il en est de même pour toutes les ombrelles de fantaisie y compris celles en broderie anglaise, fort jolies ; les huit pointes taillées selon les mesures données (sur l'ancien dessus quand on veut recouvrir une monture que l'on possède) on prépare les garnitures. On fait volontiers de petits plis lingerie, avons-nous dit ; dans ce cas, il importe de tenir compte de la hauteur nécessaire et de laisser quelques pouces en plus ; toujours les

garnitures se travaillent en droit fil le biais fourni par les coutures donne le mouvement voulu.

Les plissés "soleil" si élégants continueront encore d'être en faveur ; nous en verrons beaucoup sur les toilettes d'après-midi en lainage ou en soie. La gracieuse toilette que notre vignette représente a été photographiée à votre intention, mesdames, parmi les plus nouvelles importations européennes. Elle est en crêpe de Chine blanc. Le corsage-blouse est orné de riche dentelle tombant sur les épaules et ornant les manches qui se terminent au coude. La ceinture, large et montée sur de la baleine de plume est de ruban pompadour. Enfin, la jupe est une merveille de grâce, un poème d'élégance avec ces trois volants plissés soleil et bordés d'étroite dentelle ; cette jupe retombe sur une sous-jupe entièrement plissée et ornée de ruchettes de dentelle.

Les dentelles valenciennes font rage en ce moment. On les trouve dans toutes les largeurs. Des bandes d'entre-deux sont unies par des points ajourés en fil lustré, puis employées comme le laize de dentelle.

La broderie jouit d'une faveur non moins grande que la valenciennes. Les trois jolis corsages qui sont groupés à la page de garde de notre journal aujourd'hui en fournissent une preuve. Le premier, genre blouse, est en linon ou en toile bleu pâle. Dos sans couture, une couture sous le bras, devant blousé dans une ceinture drapée. Bretelles en broderie anglaise sur linon, partant du dos, formant épaulettes et garnissant le devant. Petite guimpe, manche peu bouffante, avec bande brodée au coude, poignet ajusté.

La broderie au plumetis diffère de la broderie anglaise en ce que la dernière est ajourée tandis que les dessins de la première sont brodés sur le tissu. La seconde blouse illustrée sur notre feuille de garde est en mousseline brodée au plumetis. Dos drapé en travers, une patte drapée sous le bras. Les devants sont également froncés avec petite tête maintenue par un biais de soie découpée s'ouvrant en gilet et tournant autour de l'encolure. Gilet froncé en mousseline. Petits velours disposés en travers. Manche drapée dans le haut.

La dernière est une blouse de ville en lainage uni. Dos sans couture, devant plat s'ouvrant sur un gilet plissé, le bas est légèrement drapé et croisé sur le côté. Plastron plissé. Cravate en soie brodée.

La superbe toilette qui se trouve au centre de cette même page est formée d'une jupe tunique en drap se découpant en pointe dans le dos et devant. Cette tunique est garnie de biais et retombe sur un fond de jupe avec volant en forme. Corsage blouse. Dos sans couture, une couture sous le bras. Devants découpés sur une guimpe plissée et ornés d'un biais de drap découpé. Ceinture corselet drapée. Manche froncée en travers avec volant de dentelle au coude et poignet.

On ne peut parler de blouse sans songer à la cravate qui accompagne et enjolive ce joli vêtement. Ainsi que leur nom l'indique, les cravates se composent d'une étroite bande de ruban ou de soie ; elles ont au plus deux à trois pouces de large et leur longueur varie à l'infini.

La cravate tout unie ne saurait satisfaire nos goûts recherchés il faut qu'elle soit garnie, travaillée, fanfreluchée de mille et une façons.

C'est ici que le travail de l'aiguille est mis à contribution pour combiner des modèles exquis.

Sur un ruban de satin ou de taffetas blanc, de la mousseline de soie fait de petites ruchettes qui couvrent tout le fond, donnant un ensemble

mousseux du plus séduisant aspect ; les pans sont en mousseline de soie plissée, avec ruchettes aux bords.

Ou c'est du satin de très belle qualité qui est plus étroit autour de l'encolure qu'aux extrémités. Sur une quinzaine de pouces des ruches garnissent le milieu tandis que la partie descendant en



Toilette en crêpe de Chine blanc ornée de volants plissés "soleil" à la jupe et au corsage. Ceinture drapée en ruban pompadour. Chapeau de dentelle orné de plumes.

pans a un joli motif de guipure ou de filet incrusté. Un bouquet peint dans les tons naturels très effacés est fort bien aussi, c'est un travail intéressant pour celles qui manient volontiers le pinceau.

Faites la cravate en velours ou en panne blanche, un dessin brodé ou peint y fera très bel effet ; avec des pans de mousseline de soie et de petits ruchés — ces indispensables ruchés — vous aurez une cravate charmante ayant ce cachet personnel qu'une femme de goût aime à donner à tout ce qui lui appartient.

Tous les tissus pour cet été — à l'exception de ceux qui sont destinés au sport ou aux voyages — sont souples et légers trop légers même au point de vue pratique, mais délicieux quand même. Jusqu'aux popelines d'antique mémoire et les louisines si utiles qui sont toutes deux aussi légères que le chiffon mousseline.

Depuis les gazes les plus diaphanes jusqu'aux lourdes toiles et aux lainages épais les carreaux ont le pas sur tous les autres dessins, bien que dans un bon nombre de cas, ces carreaux sont variés par un mélange de pois qui sont en couleurs vives sur un fond neutre ou en noir ou blanc.

Les nouvelles toiles brodées portent des anneaux, des pois et des disques, on voit même des dessins de petites feuilles et des motifs de fleurs.

Un grand nombre des nouveaux manteaux seront faits en toile blanche de nuances variées et seront doublés en soie légère de couleur.

La toile brodée ou ajourée sera encore en grande faveur. On verra des costumes tailleur faits en toile blanche brodée de rouge, de bleu ou de vert. On verra aussi de ravissants boléros de broderie anglaise et des chapeaux également en broderie ou en mousseline plissée dans le genre de ceux portés par nos fillettes. Calotte bérêt et bord tombant soutenu par l'appât. Ces chapeaux sont très seyants aux jeunes visages.

JACQUELINE.



Délicieuse ombrelle en satin blanc avec applications de broderie sur chiffon noir. Dessin de plume.

Millionnaires et vieux vêtements

Il y a quelques années, une Américaine très riche, partant pour l'Europe, laissait à une de ses amies le soin de recevoir sa correspondance, de la dépouiller et de répondre aux lettres qu'elle jugerait de- mander une réponse. Le choix de celles-ci se fai- sait après que le contenu de chaque lettre avait été soigneusement noté. Le courrier d'une femme dont la grande fortune est connue dans tout l'univers, contient naturellement un grand nombre de missi- ves dont le caractère ne peut être défini que par un secrétaire expérimenté. La première ou la dernière phrase d'une lettre suffit souvent à déci- der de son sort. Combien sont desti- nées à aller aug- menter le contenu d'un panier lu- xueux, qui n'en est pas moins un tombeau d'ou- bli, et combien qui ne seront jamais lues jusqu'au bout, et dont les auteurs, à jamais in- connus, attendront en vain le mot de réponse désiré?



Dépouiller la correspon- dance d'une femme millionnaire n'est pas une mince besogne.

Parmi le volumineux et sou- vent très bizarre courrier de cette élégante millionnaire en question, sa secrétaire rapporte que nombreuses étaient les lettres provenant de parfaits étrangers, parfois, désireux de savoir ce que Madame faisait des somptueux vêtements qu'elle ne portait souvent pas même une saison entière. Que font les mil- lionnaires de leurs anciennes garde-robes, si sou- vent renouvelées? Evidemment, ceux qui posaient directement cette question, par lettre, s'offraient en même temps à la résoudre, désirant prendre sur leur charge le soin de disposer de ces choses sans que leur propriétaire en éprouvât le moindre embar- ras ou le moindre ennui. Pour la plupart, ces cor- respondants se révélaient absolument ignorants de la splendeur, de la richesse et de l'abondance de la mise-bas qu'ils convoitaient. Celle-ci dépassant de beaucoup en somptuosité tout ce qu'ils pou- vaient imaginer. Le moindre colifichet aurait semblé aussi dépaysé dans leur intérieur qu'une bague en diamant sur la main d'un paysan. Il y avait quelque chose de grotesquement mélancoli- que dans la lecture de ces missives, destinées par la force des choses à ne jamais parvenir à leur destination.

Pourtant, plusieurs personnes pourraient, jusqu'à un certain point, partager la curiosité de ces cor- respondants, et elles en seraient bien excusables.

Il est impossible de répondre avec brièveté et précision à une question aussi compliquée que celle-ci. Quel emploi font des choses qu'elles ne portent plus, ces princesses de la fortune, pour qui le luxe est une obligation? Evidemment, il n'y a pas de règle générale à ce sujet. Les procédés et les moyens sont aussi divers que le caractère et les goûts des million- naires eux-mêmes; c'est pour cette raison que des faits et des anecdotes sur le sujet pour- raient mieux faire connaître les fantaisies de chacune dans l'emploi des choses qui ont cessé de leur plaire.

A des époques déterminées il arrivait d'Eu- rope une grande malle contenant des "poèmes d'élégance".

On peut rencontrer, parmi les millionnaires, des femmes aussi généreuses, aussi dévouées que la pau-

vre fille du peuple, qui partage gaîment son modes- te avoir avec une compagne plus pauvre qu'elle en- core. Si l'une de ces femmes est aussi bien douée sous le rapport du coeur que sous celui de la for- tune, d'instinct, elle se rappellera ses parentes et ses amies moins fortunées, et, discrètement, ses dons iront à elles.

Que de contentement il y a lieu de procurer ainsi, que de jouissances! D'une compagne de classe pauvre, une femme de millionnaire, dont l'âme était généreuse et bonne, a fait une élégante de la société qu'elle fréquentait elle-même, en lui don- nant les robes qu'elle ne mettait plus. La récipien- daire était adroite, elle transformait, démarquait les toilettes de son amie, de telle sorte que celle-ci avait peine à les reconnaître, lorsque les deux jeu- nes femmes se rencontraient dans un bal ou un dîner.

Le constant procédé d'élimination par lequel la même élégante personne renouvelle sa garde-robe, est la cause d'une série de joyeuses émotions dans plusieurs familles de son entourage, où il arrive périodiquement d'Europe une pleine valise de "rê- ves, de poèmes et d'harmonies en fait d'articles de toilette", selon la gracieuse expression de l'une des récipiendaires. L'une des cousines de cette dame, qui est veuve avec deux petites filles, est ainsi entretenue, et n'a jamais à faire face à ce redoutable problème de l'habillement, qui hante trop de ménages à revenus limités. Une autre, amie de vieille date, que des revers de fortunes ont visitée, est ré- gulièrement pourvue de tous les accessoires néces- saires à une toilette élégante, et non seulement elle-même, mais ses enfants.

Une autre généreuse personne, jouissant d'une fortune considérable, avait entendu parler d'une veuve qui vivait à la campagne et dont le fils uni- que était étudiant dans un collège de New-York. La mère, très pau- vre, mettant toutes ses économies au service de cet enfant aimé, se privait même d'aller le voir, parce que cela coûtait de l'argent, et sur- tout parce qu'elle craignait que son fils put rougir, devant ses camara- des riches, des habits modestes et étriqués de sa mère. En entendant raconter ce trait, la charitable grande dame envoya immédiate- ment porter à l'adresse de la pau- vre veuve, une malle remplie de tous les effets de toilette susceptibles de parer convenablement la mère dévouée. Fort heureusement, les deux femmes étaient à peu près de la même taille et du même âge: ce qui avait été fait pour l'une seyait parfaite- ment à l'autre. Une jolie



Grande, mince et jolie, la veuve du cocher ri- valisait ainsi d'élégan- ce avec les amies de sa maîtresse.

bourse châtelaine et une broche de perle accompa- gnaient ces dons, d'une femme qui, bien que lui étant absolument étrangère, avait été touchée par le dévouement maternel d'une autre femme, et qui, promptement et délicatement, avait voulu lui venir en aide.

Mais la bonté de toutes ces grandes dames ne s'exerce pas toujours avec autant de discernement et de tact. Souvent, le caprice est leur seul guide. Ainsi, le cocher de l'une d'elles, étant mort juste au moment où elle quittait les vêtements noirs qu'un deuil l'avait obligée à porter, cette inconséquente personne s'empressa d'offrir tout ce noir à la veuve du cocher. Celle-ci, qui était grande, élancée et jolie, s'en para si bien, qu'elle aurait pu avec avan- tage rivaliser d'élégance avec sa maîtresse.

Une autre, dont l'élégance un peu capricieuse est proverbiale, donna en un seul coup à une jeune femme pauvre qu'elle affectionnait, neuf robes de nuit en soie blanche, confectionnées avec le plus grand soin et richement garnies de dentelle; et cela parce que le blanchissage de ces vêtements n'avait pas été fait selon son goût.

La masseuse ou la dermatologiste s'accommode aussi fort bien des anciens vêtements de ses riches clientes; celles-ci, en lui prodiguant ainsi de tan- gibles encouragements, espère sans doute, et peut- être avec raison, qu'elle prendra plus grand soin de leur beauté, que la masseuse est chargée d'entrete- nir et de conserver.

Très peu de grandes dames consentent à vendre au marchand de bric-à-brac leurs vêtements hors d'usage; il en est quelques-unes, cependant, et alors

ces objets, re- tapés et remo- delés, sont achetés par une certaine classe d'actrices, non pas, comme bien on pense, par des étoiles de première grandeur, mais par celles qui sont obligées, pour obtenir un maigre engagement, de déployer une garde-robe, sinon somptueuse, du moins brillante. C'est ainsi que telle grande dame peut, de sa loge, au théâtre, reconnaître sa robe portée par une pe- tite figurante de drame, et c'est ainsi encore que le salaire péniblement gagné d'une pauvre fille con- tribute indirectement à augmenter le revenu d'une femme de millionnaire.

Il y a aussi parmi cel- les qui vendent les atours dont elles ne se parent plus, les fem- mes à qui leurs maris, million- naires, ne four- nissent pour- tant pas de budget de toi- lette. Pour une raison ou une autre, ces mes- sieurs préfèrent solder eux-mêmes les notes de four- nisseurs, de modis- tes, de couturières, de joailliers, etc., et les pauvres fem- mes, qui désirent toujours plus qu'on ne leur donne, se font ainsi de peti- tes rentes avec le prix de leurs toilettes hors d'usa- ge, qu'elles vendent aux marchands de bric-à-brac.



Quelques-unes vendent leurs robes hors d'usage au marchand de bric-à-brac. Ces objets retapés et re- modelés sont ensuite vendus à une certaine classe d'actrices.

Enfin, une certaine classe de crépus féminins ne donnent point ni ne vendent leurs "vieilles nippes", elles les conservent. Les vastes greniers de leurs riches demeures sont encombrés de caisses, de mal- les, de colis, où sont entassées toutes espèces de jolies choses, qui pourraient faire le bonheur de tant d'êtres moins fortunés, et que le temps, les in- ectes et l'oubli souvent de leurs possesseurs, ren- dront à jamais inutiles et improductives.

Hâtons-nous de dire, cependant, que ces égoïstes "conservateurs" ne sont que des exceptions parmi a riche société américaine. Et c'est heureux, car à quoi peut mieux servir la fortune qu'à faire beau- coup d'heureux en donnant beaucoup?

Il est vrai que les millionnaires comme les autres mortels rencontrent bien des ingrats au cours de la vie, et qu'ils en peuvent un peu souffrir, mais il est aussi pour eux des âmes reconnaissantes. Le trésor de bénédictions, de sourires et d'hommages que celles-ci leur prodiguent au passage doit leur être bien plus doux que l'amoncèlement des richesses hors d'usage qu'ils pourraient conserver et qui ne serviraient dans tous les cas que leur rappeler que la fortune n'empêche pas de vieillir, et qu'un jour doit venir où tous les biens seront inutiles.

Après avoir signalé avec quelle désinvolture et quel- le prodigalité certaines per- sonnalités richissimes du monde américain jettent au rancart des vêtements encore pres- que neufs, il est peut-être piquant de signaler une in- clination contraire chez quelques-uns des sujets de ce monde select. C'est ainsi si nous en croyons quelques chroniqueurs des Etats-Unis que le millionnaire et philanthrope Rus- sell Sage ne se résout à abandonner un vêtement que lorsqu'il l'a littéralement usé jusqu'à la corde. C'est presque une sensation à la Bourse de New-York lorsque journellement le brave Russell, comme on appelle le financier en question, se présente en habit rapé, élimé et presque en loques auprès de courtiers très chics à qui, d'une voix très calme et très modeste, il donne des ordres de virements de fonds qui atteignent les vingt millions de dollars.

Les greniers de leurs riches demeures sont en- combrés de malles, de colis et de caisses.

Petite chronique scientifique

Cloches sous-marines — On dit souvent, et cela est la vérité même, que, dans la science appliquée actuelle, toutes sortes d'imaginations deviennent des réalités.

Ainsi, voyons la légende de la ville d'Ys, qui fut submergée par la mer et dont les cloches retentissent aux oreilles des poètes dans les remous sous-marins des sinistres tempêtes.

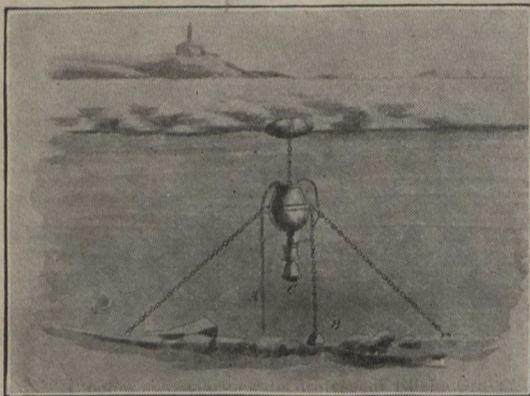
Eh! bien, ces cloches ont été, de nos jours, réalisées, mais sous une forme tout à fait tutélaire, dans le port de Boston.

Ce fut le savant professeur Elisha Gray, actuellement décédé, qui les combina. Il s'agissait d'utiliser les mouvements vibratoires dans l'eau pour établir des communications à distance entre la terre ferme et les navires s'approchant du port.

A cet effet, dans une cabine édiflée près d'un phare de la côte, se trouve un appareil électrique envoyant ses vibrations par un câble A. Ces vibrations, longues ou courtes, sont transmises en mer à une cloche C, mouillée par 36 à 45 pieds de profondeur sur un corps mort B.

D'après les expériences faites, un homme, dans un canot évoluant à la surface, les perçoit à plus de 27 pieds de distance. Un grand navire, un transatlantique, peut les recueillir à plus de 18 milles de distance, par un cornet acoustique, et l'on pense, qu'à l'aide de relais, cette zone de perception pourrait être doublée. Il y aurait là, ce semble, quelque chose de fort utile en cas de brouillard, et il convient de souhaiter que l'expérience instituée par Elisha Gray se poursuive en donnant des résultats qui seront profitablement communiqués dans l'intérêt général.

Si un système acoustique de ce genre était établi dans notre golfe du St Laurent, il se pourrait



Cloches sous-marines du professeur Elisha Gray, indiquant aux navires l'approche de la côte.

que la sécurité des navigateurs y soit plus complète, surtout en temps de brouillard.

* * *

Machine à oblitérer les timbres-poste

— Les facteurs des postes, dit-on souvent, gagnent leur vie avec les pieds, ils la gagnent aussi avec les mains, car une partie de leur travail consiste à oblitérer les timbres-poste sur les enveloppes de lettres.

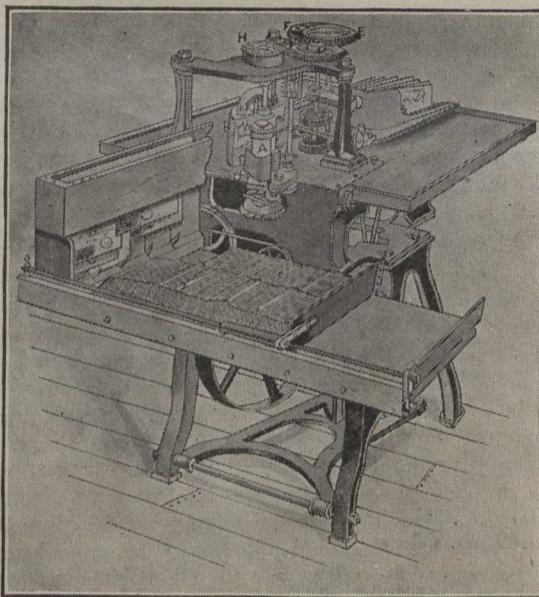
Quelle que soit la rapidité avec laquelle ils exécutent ce travail, ils ne peuvent rivaliser avec la machine que reproduit notre gravure. Employée au bureau central de New-York, elle timbre fort nettement, marque, enregistre et envoie sur la table de réception ses 180,000 lettres et ses 45,000 cartes postales par jour.

Elle est commandée par un petit moteur électrique d'un quart de cheval, mais en cas d'interruption du courant, peut fonctionner à l'aide d'une pédale. L'unique employé qui lui fournit le travail n'a à exercer de surveillance que pour les lettres qui seraient mal placées sur la tranche dans le récipient horizontal à bande sans fin que l'on aperçoit sur la gravure, et qui pourraient recevoir l'impression en dehors du timbre. Il doit aussi surveiller celles qui portent plusieurs timbres et qu'il faut faire repasser.

Chaque lettre passe d'abord entre deux rouleaux commandés par deux poulies motrices inégales E et F, tournant en sens contraire avec une vitesse différente. Elle passe ensuite entre deux rouleaux DD plus rapprochés, puis entre une troisième paire B dont l'un la presse contre un coin qui oblitére son timbre et imprime la date. Un réservoir d'encre est en A et les encres en CC.

Une machine analogue fonctionne à l'Hôtel des Postes de Montréal et imprime sur chaque timbre un ruban de raies ondulées et portant une date.

Explosions des farines — Sur ce continent, où l'art du minotier a pris une extension phénoménale, il arrive assez souvent que des moulins grands ou petits prennent feu. On se demande comment l'accident est arrivé, on fait une enquête; ne parvenant pas toujours à déterminer



Machine à oblitérer les timbres.

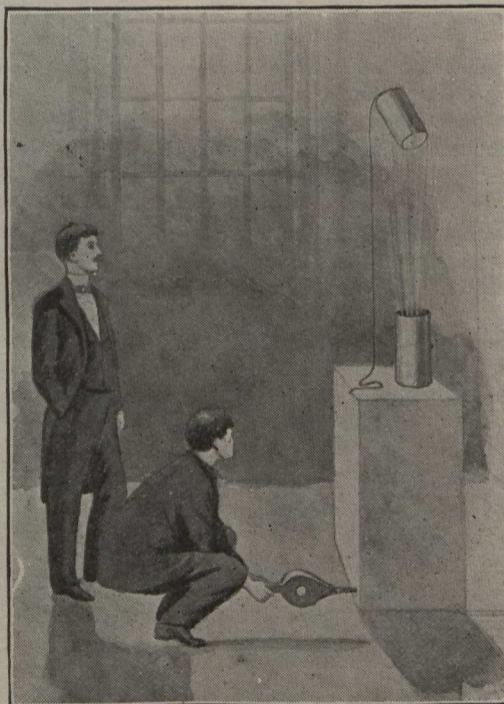
quelle a été la cause du désastre. A notre humble avis, assez fréquemment, il faut l'attribuer à un phénomène peu connu, celui de l'explosion des farines. Citons quelques exemples, pour prouver cet avancé.

Dans la nuit du 2 mai 1878, l'un des plus grands moulins à farine du monde entier, établi à Minneapolis (Etats-Unis), sur une chute du Mississippi, fit explosion. Des centaines de tonneaux de farine s'enflammèrent subitement, renversant des murs en maçonnerie de 6 pieds d'épaisseur, détruisant des machines et projetant en l'air les feuilles de tôle du toit qui ne furent retrouvés qu'à près de 2 milles du lieu du sinistre. L'effet de l'explosion s'étendit aux moulins voisins, dont cinq furent détruits. Un grand nombre d'ouvriers périrent.

Beaucoup de faits analogues avaient déjà été enregistrés, mais aucun n'avait causé tant de dégâts et de victimes.

Le 1er mars 1869, une explosion eut lieu dans un moulin à Buda-Pesth, blessant plusieurs ouvriers et détruisant une salle.

La même année, à Paris, rue de la Verrerie, un sac d'amidon s'étant crevé dans un grenier, un nuage de poussière s'engouffra dans la cage de l'escalier et s'enflamma au contact d'un bec de gaz avec une explosion formidable.



Appareil de laboratoire montrant la force de l'air chargé de poussières.

A New-York, une manufacture de sucre candi, dans l'atmosphère de laquelle flottaient des poussières d'amidon, fut détruite; une scierie remplie de fine sciure de bois subit le même sort.

Après l'explosion des moulins de Minneapolis une commission scientifique fut chargée d'étudier

les conditions dans lesquelles ces accidents peuvent se produire. Des expériences furent faites avec des farines et des poussières de moulin, dites "folles farines".

Dans des boîtes en bois, dont certaines avaient jusqu'à 15 pieds cubes, on lança, à l'aide de soufflets, des mélanges d'air contenant de une once à une once et demie de ces poussières. Une petite lampe allumée étant placée dans la boîte, une explosion eut toujours lieu avec une de ces caisses, le couvercle fut soulevé malgré le poids d'un homme posé dessus et des flammes s'échappèrent dans toutes les directions.

Dans une autre expérience, un cube de bois, attaché à une corde de manière à ne pas frapper le plafond, fut lancé à 12 pieds de hauteur, au bout d'une à deux minutes d'insufflation.

L'explosion peut être provoquée, non seulement par une flamme de lampe, mais encore par les meules, tournant mal, sans avoir de farine entre elles.

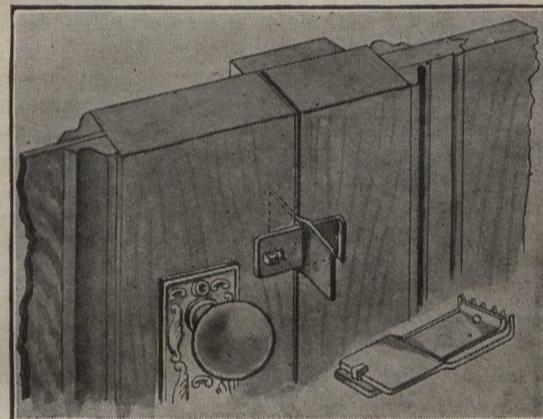
On pense que l'explosion de Minneapolis eut pour cause un clou qui, au contact de la meule, produisit une série d'étincelles comme pourrait le faire une roue de rémouleur.

Les précautions indiquées par la commission américaine sont les suivantes: Il faut rendre l'air humide par un jet de vapeur, puis ventiler, supprimer complètement les lumières à feu nu. Les chambres à poussières et les manches à farines doivent être en briques et non en bois, toutes les portes et trappes de communications doivent être métalliques.

* * *

Un loquet de poche, pour portes

Récemment, un américain a inventé un petit article de poche, que l'on peut fixer facilement à une porte, par mesure de sécurité. Cette petite fer-



Un loquet portatif pour portes.

meture se compose d'un pêne avec articulation dentée comme une scie. Ces dents ont pour mission d'être enfoncées dans l'épaisseur du battant de la porte, dans le joint vertical de fermeture. L'autre partie, celle que l'on manoeuvre à volonté, possède une ouverture dans laquelle s'engage le pêne, lequel on opère de la façon habituelle pour fermer la porte. Notre gravure explicative montre la façon d'employer ce simple loquet, et aussi comment il peut être plié et mis en poche. Il est appelé, croyons-nous, à jouir de quelque succès auprès des voyageurs qui fréquentent des hôtels, où l'on ne jouit pas toujours d'une sécurité parfaite.

* * *

Encre bleue indelebile

Cette encre a la réputation de résister non seulement à l'eau et à l'huile, mais encore à l'alcool, à l'acide oxalique, aux alcalis et aux chlorures. On la prépare au moyen de 4 parties de gomme-laque en écailles, de 2 de borax, d'autant de gomme arabique, et d'assez d'indigo pour donner la coloration voulue, le tout dans 40 parties d'eau pure. On commence par placer gomme-laque et borax dans 36 parties seulement d'eau, dans un récipient fermé, et par les soumettre à ébullition jusqu'à dissolution complète. On filtre, puis on dissout la gomme arabique dans le reste de l'eau, et l'on mélange les deux solutions, pour les remettre ensemble sur le feu durant 5 minutes, en remuant de temps à autre. On ajoute l'indigo quand le liquide est refroidi. Et, quand la préparation a reposé pendant quelques heures, on décante, afin de séparer l'encre du dépôt grossier qui s'est certainement formé dans le fond du récipient.



Evangéline

Par H. W. LONGFELLOW



(Suite)

Les vaches en nombre incalculable, rassemblées autour de lui, tondaient paisiblement l'herbe, ou respiraient les fraîches vapeurs qui s'élevaient de l'eau et se répandaient ensuite sur les alentours. L'homme souleva avec lenteur la trompe suspendue à son flanc, et déployant ses poumons vastes et profonds, il souffla un coup retentissant qui, dans l'air humide et calme du soir, renvoya au loin des échos doux à la fois et farouches. Aussitôt, pareilles à l'écume qui jaillit de la lutte des courants de la mer, les cornes longues et blanches des bestiaux apparurent au-dessus du gazon. Ils examinèrent quelque temps en silence et se précipitèrent en mugissant à travers les prairies ; bientôt leur masse énorme ne fut plus qu'un brouillard, une nuée lointaine. Comme le maître de ces animaux gagnait sa maison, il vit à travers la grille du jardin Evangéline et le curé marchant au-devant de lui. N'en croyant pas ses yeux, il mit aussitôt pied à terre et courut à eux les bras ouverts, avec des cris d'étonnement. Les autres, en apercevant ses traits, reconnurent le forgeron Basile. Rien de plus affectueux que sa bienvenue, comme il conduisait ses hôtes au jardin. Ensemble ils soulagèrent leur cœur dans un intarissable flux de demandes et de réponses ; assis à l'ombre des rosiers, ils renouvelèrent leurs tendres embrassements, les pleurs et les rires se succédant tour à tour et faisant place à de longues réflexions silencieuses. Certes, ils étaient parfois pensifs ; car on ne voyait toujours pas Gabriel et le cœur d'Evangéline en concevait des doutes amers et de noires inquiétudes. Ne pouvant dissimuler un peu

de gêne, Basile, comme les autres se taisaient, parla en ces termes :

— Si vous avez pris pour venir ici par l'Atchafalaya, je ne comprends pas que vous n'avez point croisé la barque de mon fils Gabriel sur quelque point des Rayons.

Ces simples mots de Basile firent passer une ombre sur la figure de la jeune fille ; ses yeux se mouillèrent de pleurs et c'est avec un tremblement aux lèvres qu'elle dit :

— Hé quoi ? Gabriel s'en est allé ?

Alors appuyant son visage contre l'épaule de Basile, elle soulagea son cœur débordant en plaintes et en larmes. Ce que voyant, le bon forgeron d'une voix redevenue gaie pendant ce petit discours :

— Sois forte et contente, ma fille, lui dit-il. Gabriel nous a quitté seulement de ce matin. Tête sans cervelle qui m'abandonne tout seul avec mes chevaux, mes boeufs et mes moutons. L'agitation et la mauvaise humeur s'étaient emparés de lui dans ces derniers temps ; l'inquiétude et les traverses qui éprouvèrent son cœur l'avaient rendu incapable de se faire à la tranquillité de notre calme vie. Tu étais son unique pensée dans la persistance de son incertitude et de sa peine ; il ne sortait d'un continuel silence, que pour parler de toi et de son tourment. A la fin, tout le monde, — hommes et jeunes filles, — le trouva tellement désagréable, et il me parut si peu divertissant à moi-même que je me décidai à prendre un parti et je le dirigeai sur la ville d'Adayes, pour y faire le trafic des mules avec les gens d'Espagne. Ensuite il suivra les pistes des Indiens jusqu'aux monts Ozark, faisant en route la chasse des animaux à fourrure dans les bois ; ou bien dans l'eau, pre-

nant au piège le castor. Allons, ranime-toi, nous allons nous mettre à la poursuite de cet amoureux déserteur ; il n'est pas encore très avancé dans son voyage, et ni les destinés ni les rivières ne lui seront favorables. Debout et en route, pas plus tard que demain ; et, cheminant parmi la rouge rosée matinale, nous le serrons de près et le restituons à son cachot.

Dans ce moment, il y eut un bruit joyeux de voix et l'on vit entrer Michel le violonneux, venu des rives du fleuve, voituré par les bras de ses compagnons. Le foyer de Basile avait longtemps été, pour l'artiste, confortable comme l'Olympe pour un Dieu, ce Michel n'ayant cure que d'administrer de la musique aux humains. Ses mèches argentées et son crin-crin étaient renommés au loin. De longs jours à Michel, le bon chanteur d'Acadie ! s'exclamaient-ils tous, en le portant ainsi dans une sorte de procession triomphale. Immédiatement le père Félicien s'avancant avec Evangéline, prodigua au vieux bonhomme les paroles cordiales, évoquant les jours d'autrefois ; tandis que Basile, au comble du ravissement, accueillait avec une satisfaction exubérante ses anciens amis et leurs bonnes femmes, serrant contre son cœur mères et filles, tout en riant avec bruit et longuement. Tous tombèrent en admiration devant les richesses de l'ex-forgeron et n'en revenaient pas à la vue de la propriété, du bétail et surtout de la tenue patriarcale de Basile. Leur émerveillement ne fût pas moindre à ce qui leur fut dit sur le terrain, sur le climat et sur les prairies où les bêtes sans nombre devenaient le bien de celui qui seulement consentait à s'en emparer. A part soi, chacun se dit alors qu'il se mettrait de bon cœur en chemin pour suivre cet exemple. Tous alors montant les

marches et après avoir traversé la fraîche véranda, pénétrèrent dans le hall de l'habitation, où déjà le repas du soir de Basile attendait le maître en retard. Alors toute la troupe s'assit à table et l'on se régala de compagnie.

L'obscurité du soir tomba brusquement sur ce gai repas. A l'extérieur tout se taisait. La lune, avec son escorte de rosée, et d'innombrables astres, jetant sur le paysage une lumière d'argent, se levèrent dans leur beauté ; mais, au dedans de la maison, il y avait une clarté plus éclatante encore sur les visages des compagnons réunis sous les rayons de la lampe. De son fauteuil élevé à la tête de la table, le maître des troupes prodiguait à la fois les trésors de son cœur et de sa cave dans une expansion intarissable. Et puis ayant allumé sa pipe, bourrée de l'agréable tabac des Natchitoches, il s'adressa ainsi à ses invités devenus tout attention et tout sourires : " Amis qui venez de subir une si longue privation d'amitié et d'asile, je vous le répète encore : Soyez les bienvenus. Oui, les bienvenus, je le répète, dans une demeure possiblement meilleure que celle d'autrefois. On ne voit point ici d'hiver affamé glacer notre sang comme l'eau des rivières ; ici, le travailleur de la terre ne voit pas sa fureur excitée par un sol pierreux ; le bateau ne court pas plus doucement sur l'onde que la charrue dans la terre de ce pays. Ici, l'oranger ne cesse pas de fleurir un seul jour de l'année et tout un été du Canada ne fait pas autant pousser l'herbe, qu'ici l'espace d'une nuit ; sans parler des troupeaux sans nombre qu'ici toujours on voit galoper, sauvages et sans maîtres, à travers les prairies, et de la terre qui ne coûte que la peine de la demander, et du bois de construction qui s'offre ici en forêts et bientôt converti en maisons, au modique prix de quelques heures de travail avec la cognée. Du moins, ici, quand vos maisons sont bâties et que le blé mûr jaunit vos arpent, il n'y a pas de roi George pour vous arracher vos foyers, mettre le feu à vos maisons et à vos récoltes, et vous dérober vos bêtes et vos métairies".

En parlant ainsi, le forgeron renvoyait par les narines une bouffée furieuse et il faisait résonner la table sous un coup terrible de sa main énorme et musculeuse ; à cette tonnante surprise, tous les invités eurent un sursaut et le père Félicien, stupéfait, demeura sur le champ comme immobilisé, avec, entre les doigts, une pincée de tabac, près de rejoindre ses fosses nasales. L'honnête Basile poursuivit alors sur un ton moins âpre et plus joyeux :

— " Ah ! par exemple, gare à la fièvre, compagnons, méfiez-vous de la fièvre. Voyez-vous, il ne s'agit pas ici de la fièvre de nos froides températures acadiennes, dont on peut se tirer par le moyen d'une araignée que l'on attache à son col, captive dans l'intérieur d'une noix".

On entendit alors une rumeur de voix à la porte ; les marches et le parquet de la fraîche véranda résonnèrent sous un bruit de pas de plus en plus proches. Ces nouveaux venus représentaient les créoles du voisinage et les modestes planteurs d'Acadie qui venaient d'être conviés en masse au logis du pasteur de troupeaux, Basile. Cette réunion d'anciens compagnons et voisins fut des plus gaies et animée par les étreintes mutuelles d'amis se retrouvant ; en même temps, ceux qui avaient jusqu'alors vécu sans se connaître, à se rencontrer sur la terre d'exil, se traitèrent sur le champ de camarades, sous la chère influence des liens d'un même berceau.

Cependant, toute conversation plus longue fut alors empêchée par un air de musique qui se mit à résonner dans le hall voisin et dont l'auteur était Michel le ménétrier, en train d'accorder son mélodieux instrument. Alors tous ces braves gens, ainsi qu'une troupe d'enfants ravis, oubliant tout le reste, s'abandonnèrent au vertige de la danse étourdissante, galopant et tournoyant dans le train de la musique, en une sorte de rêve, tous les

yeux pleins de flammes et les robes se trémoussant dans une course folle.

Pendant ce temps le curé et le maître des troupeaux retirés à part, à l'extrémité du hall, s'entretenaient de compagnie. Les souvenirs d'autrefois revenaient dans leur causerie avec les thèmes d'aujourd'hui et les choses de demain, tandis qu'Évangéline avait l'air de ne pas être de ce monde ; au dedans d'elle, d'anciennes images se dressaient. La grande voix de la mer à travers de la musique de la danse se faisait toujours entendre à la jeune fille ; son âme fut envahie par une irrésistible



Le Père Félicien demeura comme immobilisé

mélancolie et elle alla se réfugier dans le jardin, sans que personne eût remarqué sa disparition. C'était une admirable soirée. La lune montait en argentant leur façade derrière le sombre rempart des bois ; un rayon tremblant de cet astre, tamisé par les branches, tombait par places sur l'eau, doux comme une amoureuse pensée sur un cœur triste ayant perdu sa voie. Autour d'elle tout près d'elle, les innombrables fleurs du parterre épanchaient leurs âmes en douces odeurs qui étaient leurs prières et leurs aveux à la nuit, poursuivant sa route silencieuse, ainsi qu'un moine carthusien. Le cœur d'Évangéline, sans doute plus parfumé que ces



Gabriel, en les quittant, s'était dirigé vers la prairie

fleurs, était appesanti comme elles par les ténèbres et l'humidité de la nuit. D'ineffables aspirations l'inondaient, aurait-on dit, sous la magie paisible du clair de la lune, tandis que par la porte du jardin, sous l'abri noir des chênes, elle atteignait le long du sentier le bord de la prairie sans limite. Silencieuse était la place, sous un brouillard d'argent ; des myriades entremêlées de lucioles y promenaient leurs flottantes lueurs. Au-dessus de sa tête, les étoiles, émanations de la pensée divine là-haut, continuaient de briller à la vue de l'homme qui a cessé, lui, d'admirer et d'of-

frir son culte, excepté lorsque l'incendie d'une comète rougeoie sur les murs du temple comme si une main venait d'apparaître et d'y inscrire : "Uphrasin!"

Entre ces astres et ces brillants insectes, le cœur d'Évangéline flottait dans l'isolement.

— " Oh ! Gabriel, s'écria-t-elle ; oh ! le maître de mon cœur, es-tu vraiment si près de moi et m'est-il impossible de t'apercevoir ? Vraiment sommes-nous si voisins l'un de l'autre et ne puis-je ouïr ta voix ? Que souvent le chemin de cette prairie a résonné sous tes pas ! Que souvent ton regard s'est arrêté sur tous ces arbres autour de moi ! Maintes fois, en revenant du travail, tu t'es couché pour dormir sous ce chêne et pour me revoir en rêve pendant ton sommeil. Quand est-ce que tu paraîtras devant ces yeux et que ces bras pourront se nouer autour de toi".

Tout à coup, l'oreille d'Évangéline, éclata la voix perçante d'un oiseau des bois, comme un chant de flûte dans la forêt ; bientôt ce chant après avoir traversé en s'éloignant les massifs d'alentour, alla s'éteindre dans la silencieuse nuit.

Des profondes et fatidiques retraites de l'obscurité, les chênes murmuraient à Évangéline : patience ! et de la prairie rayonnante sous le clair de lune vint, réponse soupirée : demain !

Le lendemain un soleil éclatant inaugura la journée ; toutes les fleurs de la campagne arrosèrent de leurs pleurs ses pieds resplendissants et aussi parfumèrent sa chevelure avec le baume de délice qu'enfermait leur corolle de cristal.

Le curé, se tenant près de la porte abritée contre le soleil, disait : " Adieu ! ne manquez pas de délivrer

l'enfant prodigue de son jeûne et de sa famine et de nous le rendre... Ainsi la vierge folle, qui se livrait au sommeil, tandis que le fiancé était tout près d'arriver.

— " Adieu !" lui répondit Évangéline, et, le visage souriant, elle se rendit en compagnie du forgeron jusqu'au bord de l'eau, où ils étaient déjà attendus par les bateliers. S'étant mis en route au commencement du jour, sous la double clarté du soleil et du contentement intérieur, ils suivirent vite dans sa fuite celui qui courait en avant d'eux, tourbillonnant sous l'haleine du sort, comme dans le désert, la dépouille des branches. Pas plus ce jour-là, que le prochain ni même que le surlendemain, lac, forêt, ni rivière, ne leur offrit aucun vestige de celui qu'ils cherchaient. Beaucoup d'autres jours s'écoulèrent sans meilleure réussite pour eux ; leurs uniques guides parmi cette contrée farouche et lugubre étaient des bruits confus et peu certains ; jusqu'à ce qu'étant un jour descendus, exténués et à bout de force, à la modeste hôtellerie de la ville espagnole d'Adayes, ils entendissent l'aubergiste expansif, leur annoncer que la veille, Gabriel avec sa troupe de chevaux, de guides et de compagnons, s'était, en quittant cet endroit-ci, dirigé vers les prairies.

IV

Fatigué d'avancer dans l'ouest on trouve une région déserte, où, parmi les neiges constantes, les montagnes élèvent leurs superbes sommets de lumière. En bas, des profondeurs de leurs ravines abruptes, où la gorge comme une barrière qui s'ouvre, offre un chemin pénible aux convois des émigrants, on voit couler vers

l'ouest, l'Oregai ainsi que le Walleway et l'Owyhee. Du côté de l'est, la Nebraska, dans sa course pleine de détours, parmi les monts Wendriver, se précipite en cascades, à travers la vallée des Eaux Douces. Au sud, cependant, venus de la Fontaine qui Bout et des montagnes espagnoles, des torrents à ne pas les compter, pleins de sables et de pierres et comme balayés par le Simonn du désert, s'en vont à la mer avec une rumeur sans trêve, vibrant haut et solennels, ainsi qu'une harpe aux notes profondes.

(A suivre)

Menuet Rococo



Pour Piano

Rodolphe Berger

Tempo di Minuetto

PIANO *p semplice*

rall. **a Tempo** *mf liegero* **FINE**

a Tempo *rall.*

rit.

p

First system of musical notation, featuring a treble and bass clef. The music is in a key with two sharps (D major) and a 3/4 time signature. The tempo marking *rall.* is present in the middle of the system.

TRIO

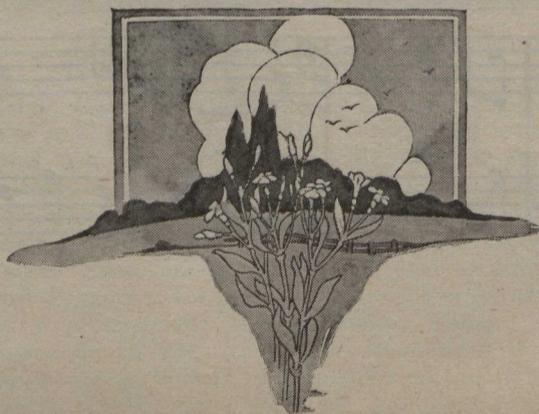
Second system of musical notation, labeled "TRIO". It features a treble and bass clef. The tempo marking *a Tempo* is at the beginning, and *espressivo* is written below the first few notes.

Third system of musical notation, continuing the piece with treble and bass clefs.

Fourth system of musical notation, continuing the piece with treble and bass clefs.

Fifth system of musical notation, continuing the piece with treble and bass clefs.

Sixth system of musical notation, concluding the piece. It includes the marking *al Fine* and the initials "D C" at the bottom right.



Le Serment du Corsaire

PAR RAOUL DE NAVERY

(Suite)

A peine eut-on enlevé devant le docteur Gallois le lambeau de toile à voile couvrant ses cuisses broyées par les dents des molosses, que le vieux praticien dit tout bas :

—Amputation difficile! Portez-moi cet homme à l'hôpital.

—Du secours, docteur! du secours! hurla Bouche-en-Coeur.

—Je ne puis t'en offrir d'autre, mon garçon, que de couper ces moignons hideux, et il est temps de te décider; avant une heure, tu mourras d'épuisement si tu n'es opéré et pansé.

—Alors, faites de moi ce que vous voudrez.

On forma un brancard à l'aide d'avirons; un matelas fut placé dessus, puis les porteurs se mirent en marche, suivis à distance par le docteur.

Dès qu'il arriva dans la salle de l'hospice où se pratiquaient les opérations chirurgicales, il fit étendre Bouche-en-Coeur sur un matelas de cuir; des aides apportèrent l'eau, les éponges, les bandes, les compresses et les scies, et la terrible opération commença. On ne connaissait point alors les stupéfiants grâce auxquels la science supprime aujourd'hui la douleur. Il fallait subir les tortures multiples des amputations. Sentir la lame des couteaux trancher la chair vive, couper les muscles, et s'ébrécher sur les os, que la scie détachait lentement. Puis la pince du chirurgien fouillait dans toute cette masse souffrante, cherchant les artères pour en opérer la ligature. Quatre hommes suffisaient à peine pour maintenir Bouche-en-Coeur. Tantôt il demandait qu'on l'achevât; tantôt il suppliait qu'à tout prix la vie lui fût conservée. Après le pansement il s'évanouit, et lorsqu'il reprit ses sens il se trouva dans une chambre d'hôpital garnie de lits drapés de blancs, le long desquels passaient les ombres sveltes et sombres des religieuses, dont le voile mettait un coin de ciel dans les tristesses de ce lieu de souffrances.

Aux questions qui lui furent adressées, Bouche-en-Coeur dédaigna de répondre. Chaque mot le pouvait compromettre. Il serait assez tôt de parler quand viendraient les juges instructeurs, ce qui ne pouvait manquer d'arriver, car, sans nul doute, plainte serait portée contre les bandits.

Du reste, la fièvre qui se déclara le rendit bientôt incapable de subir un interrogatoire de quelque nature qu'il pût être. Dans son délire, il continuait à se croire poursuivi par la meute des dogues de Saint-Malo, et appelait à l'aide d'une voix désespérée.

En quittant le mutilé, le docteur Gallois rentra dans sa maison, où la vieille Gothon maugréait, se désolant des dangers courus par son maître, s'affligeant à la pensée qu'il déjeunerait mal ou ne déjeunerait pas du tout. Elle remettait sans cesse sur le feu des plats retirés ensuite avec découragement; consultant l'horloge, se penchant à la fenêtre, se "mangeant les sangs", suivant son expression. Enfin, elle aperçut le docteur à l'extrémité de la rue, étouffa une exclamation de joie, donna à sa coiffe un coup qui l'abattit sur l'oreille, fit sonner les casseroles de cuivre sur les fourneaux, puis courut ouvrir à son maître. Seulement, le chagrin très sincère qu'elle ressentait un quart d'heure auparavant avait déjà fait place à une colère furibonde, et ce fut avec des reproches dont sourit le docteur Gallois qu'elle l'accueillit après l'avoir si impatiemment attendu.

—Tu ne t'y feras jamais, ma pauvre Gothon! dit le docteur. Je t'ai cent fois répété que les jours d'arrivée des navires corsaires nous avions plus d'ouvrage que nous n'en pouvions faire. Et je ne suis pas au bout! D'habitude, il s'agit seulement de têtes fêlées, cette fois, c'est bien autre chose...

—Vraiment, monsieur, répliqua Gothon, saisie d'une curiosité ardente; après tout, ce que j'en dis, c'est par affection pour mon maître... Je vous ai vu si petit que je me crois le droit de vous gronder un peu.

—Un peu ne serait rien, mais tu grondes fort.

—Alors, monsieur, j'ai doublement tort, et je vous en demande pardon. Ainsi, la nuit a été terrible...

—Deux femmes volées et demi-mortes!

—Je les connais, monsieur le docteur!

—La femme et la fille d'un collègue... Mme de Miniac...

—Seigneur Dieu! de si bonnes âmes!

—Puis un coquin à demi-dévoré par les chiens du guet.

—Vous avez sauvé ce qui en restait?

—Naturellement, mais cela ne vaut pas grand'chose.

—Qui a volé Mme de Miniac?

—Le misérable que je viens d'opérer et son complice.

Tout en parlant, le docteur avalait les morceaux doubles, buvait sec, et paraissait redouter que son déjeuner, déjà si retardé, se trouvât interrompu. Un coup de sonnette violent fit tressaillir à la fois le praticien et Gothon. On demandait le docteur à la tour Solidor et au cabaret de la mère Cachalot.

En dépit des soupirs de Gothon, Justin Gallois se leva, avala une tasse d'une liqueur noire et bouillante, nouvellement importée en France et pour laquelle il s'était pris de passion, puis, réconforté par l'arome du café, il partit pour le cabaret de "l'Ancre-d'Or".

—Quand reviendrez-vous, docteur? demanda Gothon.

—Ne m'attends plus, répondit le vieux médecin.

Elle ne devait point en effet le revoir durant cette journée.

Vers quatre heures seulement, le docteur trouva une minute pour se rendre à la maison de bois. Il trouva Mme de Miniac debout au chevet de sa fille, dont l'accès de fièvre gardait la même violence.

Après l'avoir rassurée il écrivit une ordonnance, puis se rendit à la tour Solidor, visiter ses clients de la nuit.

A peine le docteur Gallois quittait-il Mme de Miniac que Ganette accourut, annonçant la visite de Pierre de la Barbinais.

Mme de Miniac s'avança vers lui, la main tendue.

—Comment se trouve mademoiselle votre fille? demanda le capitaine.

—Le docteur ne semble pas inquiet, mais la fièvre persiste. Sans vous, nous étions perdues toutes les deux, monsieur!

—J'ai été l'agent de la Providence.

—Tout ce qui est arrivé cette nuit s'est passé si rapidement que j'ignore les derniers détails de l'événement... Que sont devenus les voleurs emmenés par vos matelots?

Pierre tressaillit au souvenir des confidences de Galauban.

—On a usé à leur égard d'une justice expéditive, madame. Mes matelots sont plus d'une fois allés dans un pays où tout homme pris en flagrant délit de crime est pendu haut et court... Indignés de l'attentat dont vous avez failli être victime, ils ont entraîné les coupables sur les remparts, puis les ont descendus au bas des murailles. Vous devinez le drame terrible qui se passa ensuite.

—Les chiens du guet! s'écria Mme de Miniac.

Pierre inclina la tête.

—Sont-ils morts? demanda-t-elle avec un frisson.

—Non; l'un d'eux, cruellement déchiré par les dogues, a été ce matin amputé par le docteur Gallois; l'autre attend au fond de la cale du bâtiment la "Rance" que vous portiez plainte contre lui.

—Je ne le dénoncerai pas, répliqua Mme de Miniac; tous deux sont châtiés... Dieu m'a trop protégée pour qu'il me reste le droit de me montrer sévère... Ma fille guérira! quant à moi, je souffre moins, et dans quelques jours je pourrai reprendre mes travaux... J'eusse accepté un martyr dix fois plus cruel pour garder l'argent que tentaient de voler ces misérables... Oh! ne me croyez point avare pour moi, monsieur... Peu me suffit, et ma fille se contente de rien! Si nous tenons à l'or qu'enferme cette cassette, c'est qu'il est destiné à racheter mon mari... Vous ne l'avez pas connu, monsieur, vous êtes bien jeune, et depuis longtemps vous exercez votre carrière maritime; mais si vous prononcez devant les habitants de Saint-Malo le nom de Robert de Miniac, vous entendrez faire de mon mari l'éloge le plus absolu, le mieux mérité... Comprenez-vous ce que représente pour moi cet or gagné avec tant de peine, amassé lentement?... Il est le sang et les larmes du prisonnier du Pacha d'Alger... Il est le courage, il est l'espérance! Cet or est sacré pour nous, monsieur, j'aurais succombé au découragement s'il m'avait été ravi.

Pierre de la Barbinais écoutait Mme de Miniac

avec un respect attendri; il lui demanda d'une voix émue :

—N'avez-vous jamais eu des nouvelles de votre mari?

—Jamais.

—Oh! cela est vraiment terrible!

—Chaque fois qu'arrive un navire, je vais sur le port, le coeur rempli d'espoir; je rentre défaillante et brisée... Il me semble toujours qu'un marin, un Français me, dira: "Je l'ai vu! il attend, il vous aime! Il sait que vous ne l'oubliez pas!" C'est de la folie, monsieur. On n'entre point dans les cachots au fond desquels le Pacha retient ses captifs. L'unique moyen d'apprendre leur sort est d'amasser une somme d'argent suffisante et de la confier à un homme généreux, à un moine, en disant: — "Allez, payez sa rançon et rendez-le-moi!" Mais cette rançon doit atteindre au moins le chiffre de quatre mille livres, et je ne les ai point encore... Jugez ce qu'est pour nous cette épargne, par le but le but sacré que nous nous proposons d'atteindre. Si vous saviez combien de privations ce peu représente: les leçons que je donne, les broderies de Jocelyne, jusqu'à l'aide de Ganette, qui nous apportait hier encore le loyer de sa ferme... Vous êtes jeune, monsieur, peut-être n'avez-vous point souffert encore...

—Vous vous trompez, madame, j'ai perdu ma mère...

—Alors, vous savez ce que c'est que pleurer; les plus forts pleurent une mère... Le mari que je regrette, monsieur, était le compagnon d'élite de ma vie, la meilleure moitié de mon âme... Hors ma famille je n'ai chéri que lui! Mais de quelle affection ardente et passionnée! Des années sont passées depuis notre séparation, la plaie saigne comme au premier jour. Il faudrait connaître son intelligence et son coeur pour comprendre la profondeur et la violence de nos regrets. Si je ne croyais pas que Dieu me le rendra, il y a longtemps que je serais morte.

—Dieu ramène toujours ceux qui sont ainsi pleurés, madame.

—Le croyez-vous? dites, le croyez-vous?

—Du fond de l'âme, et si jamais un de mes navires entre dans le port d'Alger, je vous jure de m'informer tout de suite de M. de Miniac et de vous rapporter au moins de ses nouvelles.

—Vous feriez cela? s'écria Mme de Miniac en saisissant les mains du jeune homme avec une sorte de fièvre.

—Je vous le jure! répondit gravement le capitaine du "Neptune".

Peut-être allait-elle parler davantage au jeune homme de celui qu'elle pleurait, mais Ganette, pâle et les larmes aux yeux, parut à l'entrée de la salle:

—Oh! madame! madame! dit-elle, Jocelyne a le délire; je ne suffis pas à la maintenir dans son lit. Pierre se leva rapidement.

—Que Dieu la guérisse et vous console toutes deux! murmura-t-il en appuyant les lèvres sur la main que lui tendait Mme de Miniac.

V

FIANÇAILLES

Quinze jours plus tard, Jocelyne, faible encore, mais désormais hors de danger, sortait pour la première fois. Appuyée sur le bras de Mme de Miniac, elle se promenait sur le port, regardant les navires avec un redoublement d'intérêt.

Un grand mouvement régnait sur les quais d'embarquement. Les plus notables commerçants de Saint-Malo frétaient des navires, non plus dans l'intention de risquer des traversées rendues dangereuses par l'isolement des navires, mais avec le projet de faire surveiller et défendre l'escadre marchande par une corvette armée en guerre. Le nom du capitaine ne se disait point encore, mais chacun des négociants, prêt à risquer une partie de sa fortune, savait à la garde de qui il souhaitait la confier. Jocelyne et sa mère s'intéressait d'autant plus à cette flotte, qu'elle devait traverser la Méditerranée et passer devant Alger. Les deux femmes avaient préparé pour M. de Miniac des lettres qui le devaient assurer de leur affection constante et lui promettre en même temps une prochaine liberté.

Parmi les marins occupés à rouler des boucauts, à arrimer des barriques à fond de cale, Poigné-d'Acier, Galauban et Jean-la-Grenade n'étaient point les derniers. Ces dames les connaissaient, elles avaient tenu à les remercier de la bravoure avec laquelle les matelots du "Neptune" s'étaient emparés des dangereux bandits. De leur côté, les marins, quand ils les rencontraient, ne manquaient jamais de tirer leur bonnet de laine.

—Mère, mère, dit Jocelyne, quelque chose semble m'affirmer que ce voyage sera heureux. Au retour de cette flotte nous recevrons des nouvelles de mon père... M. de la Barbinais a promis de lui faire parvenir nos lettres, et certes, il ne saurait mentir.

—Tu as raison, ma fille, c'est un noble jeune homme...

—Si dévoué, si modeste et si bon! Nous ne l'avons pas vu hier.

—Tu l'as remarqué?

—Sans doute, répondit ingénument Jocelyne. Il venait d'habitude si régulièrement prendre de mes nouvelles... Nous vivons tellement isolées que les visites sont une distraction et une joie... D'ailleurs, sa conversation est intéressante; il décrit d'une admirable façon les pays qu'il a parcourus... Enfin, et surtout, il parle souvent de mon père... Il me semble l'avoir toujours connu, tant il m'inspire de confiance...

—Jocelyne! dit gravement Mme de Miniac, tu ne ressembles pas aux autres jeunes filles, mon enfant! Ta vie appartient comme la mienne à l'accomplissement d'une tâche sacrée, tu n'as pas le droit de rêver...

—Rêver... murmura la jeune fille, je ne rêve pas... Je pense seulement à ceux que j'aime! Je les voudrais tous groupés autour de moi... Toi! mon père bien-aimé, dont les traits ne sont pas effacés de ma mémoire, puis... C'est tout! fit l'enfant en baissant la tête.

—Oui, c'est tout! répéta Mme de Miniac.

Un silence suivit ces mots, et peut-être se fût-il prolongé d'une façon pénible, si le docteur Gallois ne fût entré. Sa bonne figure ronde, l'expression cordiale de son sourire et de son regard, soulagèrent la mère et la fille de leur oppression.

—Très bien! dit le docteur, très bien! Je vois qu'on suit mes prescriptions à la lettre; vous vous en applaudirez, ma mignonne! Les couleurs fleurissent déjà sur vos joues. De l'exercice, du grand air, du bonheur si vous pouvez!

—Sinon du bonheur, du moins de l'espérance.

—Apportée par qui?

—Le capitaine de la Barbinais nous a promis de faire escale à Alger.

—Eh bien! c'est une excellente idée! Elle ne m'étonne pas, du reste; depuis la fameuse nuit où Corbillaud et son complice tentèrent de vous dévaliser, Pierre ne parle plus que de l'Algérie! Beau pays, s'il ne renfermait ni Turcs ni Arabes... A propos, vous ne me demandez point comment va mon amputé? A merveille! Il mange comme quatre et fume comme un Hollandais... Quel chénapan! Et dire qu'il répond au nom gracieux de Bouche-en-Coeur. Dans un mois, je lui ferai confectionner une jatte de bois, dans laquelle il s'assiéra, puis, les deux mains appuyées sur des sellettes, il implorera la charité des bonnes âmes de Saint-Malo... Vous serez capable de lui faire l'aumône, Jocelyne.

—Je n'eusse point demandé un tel châtement.

—Il avait mérité la corde!

—Et Corbillaud?

—Disparu de la ville. Il doit faire la contrebande sur la côte... Oh! je suis tranquille! le guet de Saint-Malo le retrouvera! Quand ces damnés moulous ont flairé de près un gredin, ils le reconnaissent et le happent à la prochaine occasion.

—Que Dieu convertisse cette âme perverse! répliqua Mme de Miniac. J'ai dû à la criminelle tentative de ces misérables le dévouement d'un ami, et je me sens le coeur rempli d'indulgence.

Le docteur quitta ses clientes; celles-ci continuèrent à se promener sur le port jusqu'à ce que le jour baissât, et que l'ombre couvrit à la fois les mâts des vaisseaux, les grandes voiles déployées, les clochers de la ville, et la masse imposante de la tour Solidor. A mesure que s'effaçaient les objets à leurs yeux, un calme plus grand rentrait dans leur âme, et ce fut en parlant de l'absent avec une tendresse mêlée d'espoir qu'elles regagnèrent la maison de bois.

Leur surprise fut grande en voyant sortir Galauban.

Depuis la nuit durant laquelle le matelot avait tour à tour fricassé des pièces d'or, et livré deux voleurs à la justice expéditive des chiens du guet, il ne se passait guère de jour sans qu'il rôdât autour de la maison où logeait Ganette. Il connaissait l'heure de ses sorties et celle de ses rentrées, se trouvait à point à l'heure du marché pour rapporter son lourd panier, et lui demandait des nouvelles de ses maîtresses avec un intérêt qui la laissait sans défiance. Cependant, le marin en avait gros

sur le coeur. En voyant Ganette leste et mince comme une corvette élégante, en entendant sa voix douce, en écoutant jaser les voisins et surtout les voisins, il s'était pris d'une admiration profonde pour la soeur de lait de Jocelyne.

Ce fut alors qu'il regretta d'avoir fricassé des roubles dans toutes les parties du monde, au lieu d'amasser un capital qui lui permit d'acheter une barque, et de faire comme un autre la pêche de la sardine. Avec de la chance et du courage, on pouvait même remonter plus loin, guetter les bancs de harengs, et commencer une véritable fortune. Mais jusqu'alors il avait cédé à l'entraînement de l'exemple, mangeant ses parts de prises chez la mère Cachalot, comme s'il éprouvait une honte secrète à conserver quelques avances. Mais voilà, il aimait la bonne chèrè, la musique endiablée des violoneux, les bordées dont on rappelle plus tard les souvenirs durant les quarts en pleine mer; et maintenant, il pouvait retourner ses poches! Oh! elles se trouvaient à sec, et il lui faudrait même demander une avance pour solder son compte à l'Ancre-d'Or.

Il ne pouvait pas admettre, cependant, qu'il lui fût possible de quitter Saint-Malo avant d'avouer à Ganette combien il eût souhaité l'avoir pour femme. Mais Galauban, l'hercule des marins, le premier matelot du "Neptune", tremblait comme un enfant dès qu'il s'agissait d'adresser la parole à cette petite blonde de Ganette; il se sentait pris d'un tremblement, et demeurait timide, honteux de sa crainte, mordant son bonnet de laine, puis, brusquement, il lui jetait une phrase banale et se sauvait.

Lorsqu'il se retrouvait seul, il se maudissait, se traitait de la façon la plus dure, puis, cherchant Jean-la-Grenade dans l'un des cabarets du quai, il le suppliait de lui apprendre quelques phrases éloquentes capables de toucher le coeur d'une fille d'un gabarit comme jamais il n'en avait vu! Là-dessus, Jean-la-Grenade, prenant en pitié son camarade, préparait un compliment en style de matelot, le faisait apprendre par coeur à Galauban, et celui-ci le récitait tout le long du jour, le répétait en rêve, jusqu'à ce que l'heure vînt du marché au poisson, où Ganette se rendait régulièrement chaque matin. Oh! Galauban était fier! la mémoire était son fort. En la regardant venir, si preste dans sa jupe courte, un sourire au fond de la prune, un autre sourire niché au coin des lèvres, il se frottait les mains! Les jolis écubiers bleus! et une démarche! On dirait une brigantine poussée par une brise jolie! Galauban feignait de marchander les grandes raies plates aux tons roses, sur le dos desquelles se marquaient des os d'ivoire, ou les congres semblables à des serpents, gardant encore une expression féroce; ou les rougets bêtes avec leur tête énorme et leur queue écourtée. Il maniait les petites soles collées par couples, faisait ruisseler dans ses grosses mains les moules violettes, les bigorneaux verdâtres, les coquilles blanches, les longs couteaux. Cette marée encore vivante, souffrant les dernières pulsations de l'agonie, les varechs sombres, les fucus gigantesques, rapportaient une odeur de vague qui lui faisait du bien. Il plaisantait avec de bons gros rires; puis tout à coup il voyait Ganette tout près; elle le frôlait de son bras fin et robuste, feignait de la reconnaître tardivement, lui adressait un bonjour embarrassé, parlait de la pluie et du beau temps, affirmait que le poisson était hors de prix, et finissait par saisir le panier de Ganette, qu'il affirmait être trop lourd pour elle. La jeune fille refusait, acceptait, puis, sa tournée terminée, elle reprenait son chemin à travers la ville, s'arrêtait devant la maison de bois et reprenait son panier.

—Comme cela, mademoiselle Ganette, vous n'avez plus besoin de moi?

—Non, monsieur Galauban.

—Et c'est tout ce que vous avez à me dire?

—Non, j'ai à vous remercier.

Galauban poussait un gros soupir, frappait le pavé du pied, tout en se donnant un coup de poing dans l'estomac, et restait devant la maison, regardant les fenêtres, et leur récitait l'éloquent compliment sorti du cerveau de Jean-la-Grenade.

Cependant, cette situation ne pouvait toujours durer. Les armateurs s'occupaient du départ. On embarquait les marchandises; le marin ne pouvait quitter Saint-Malo avec une semblable angoisse sur le coeur. Il chercha et trouva un prétexte. De son dernier voyage, il avait rapporté quelques coquilles rares, et résolut de les offrir à Ganette. Celle-ci se trouvait seule quand Galauban entra.

—Mademoiselle, dit-il, nous allons bientôt quitter Saint-Malo, et je viens vous supplier de me faire un grand plaisir.

—Tout de suite, monsieur Galauban, tout de suite!

—Non! Tout de suite, cela ne se peut pas, je le sais bien... Mais enfin, cela viendra peut-être... Voulez-vous garder cette coquille en souvenir de moi... Tenez, quand vous l'approcherez de votre oreille, vous y entendrez le grand bruit de la mer... Rappelez-vous alors, rappelez-vous...

C'était le moment ou jamais de placer le discours fleuri de Jean-la-Grenade, et le matelot reprit:

—C'est pour vous dire en vous disant que depuis que j'ai subi le feu de vos écubiers, je pense à vous à babord et à tribord, et que...

Mais Ganette venait d'éclater d'un rire franc, qui, subitement arrêta l'éloquence de Galauban. Alors, perdant la tête sous l'influence du sentiment vrai qui le dominait:

—C'est mal à vous de vous moquer d'un pauvre homme dont la cervelle se trouve présentement à l'envers, comme un bateau qui resterait la quille en l'air... Je parle mal, c'est possible, mais la main est solide, le coeur loyal, et tout cela est à vous, si vous voulez... A mon prochain retour j'aurai une assez grosse part de prise pour acquérir un bateau ponté et risquer la pêche à mon compte... Je me demande souvent à quoi je suis bon en ce monde, puisque je n'ai pas une femme et des enfants à aimer? Voulez-vous être cette femme-là, mademoiselle...

Ganette regarda le matelot droit dans les yeux.

—Ainsi, c'est sérieux, les promenades sur le marché, les drôles de choses que vous me disiez...

—Et les coups de poing que je me donnais, oui, mademoiselle... C'est venu tout seul, vous m'avez jeté le grappin dessus... Et je suis pris pour la vie.

—Savez-vous que la mienne ne m'appartient pas?

—Avez-vous juré de ne jamais vous marier?

—Pas avant le retour de M. de Miniac, du moins.

—Mais alors, tout s'arrange! Je vous demande seulement de ne point me décourager, de ne pas répondre "non!" avant d'avoir réfléchi... Je serai sur le même navire que le capitaine de la Barbinais... Eh bien! si j'en crois mes pressentiments, celui-là se fera tuer pour tirer M. de Miniac des prisons du Pacha d'Alger! Nous serons deux pour travailler à la même oeuvre... Lui, le maître, l'officier brillant, le noble jeune homme; moi, le matelot, mais un matelot fini, ayant bourlingué sous toutes les latitudes, prêt à dégainer un sabre d'abordage, à tirer le mousquet ou à se battre à coups de poings! Mademoiselle Ganette, que me répondez-vous!

—Que vous ne serez point trop de deux pour sauver M. de Miniac, et que le jour où vous le ramèneriez, je me sentirai si contente que la tête pourrait bien me tourner et le coeur suivre la tête.

—C'est une promesse, cela?

—Un mot d'encouragement tout au plus.

—Quand vous serez tentée de m'oublier, consultez la grande coquille, mademoiselle Ganette, elle vous répétera d'attendre et d'espérer.

—Au revoir, monsieur Galauban, le travail presse, et vous me distrayez de mon devoir.

—Est-ce du temps perdu?

—Je ne dis pas cela, mais...

—Eh bien! je vous quitte! Au revoir, à demain! Je rapporterai M. de Miniac mort ou vif.

Le matelot regarda une dernière fois la malicieuse fille, descendit l'escalier, puis, arrivé devant la maison, il esquissa un pas de caractère appris chez les sauvages.

—Qui m'aurait dit que j'aurais plus d'éloquence que Jean-la-Grenade? se demanda-t-il; quand je commençai le discours qu'il m'a fait apprendre, elle riait et se moquait de moi... Pendant que je parlais, elle pleurait presque... Brave fille, va! Oh! oui, je le ramènerai, M. de Miniac, quand ce ne serait que pour obliger mon capitaine, et pour m'entendre remercier par la fleur de Bretagne qu'on nomme Ganette.

La joie du marin resplendissait tellement sur son visage que Mme de Miniac et sa fille s'en aperçurent.

—Voilà un garçon qui semble bien heureux de partir, dit Jocelyne.

Mme de Miniac ne répondit rien; peut-être soupçonnait-elle une partie de la vérité. Cependant, elle ne se crut point le droit d'interroger la jeune fille. Certaine de la pureté de son coeur et de la régularité de sa conduite, elle préféra attendre les confidences que, sans doute, elle lui ferait spontanément.

La soirée se passa d'une façon silencieuse.

Le lendemain, Mme de Miniac partit à l'heure accoutumée afin d'aller donner ses leçons. L'après-midi était superbe, Mlle de Miniac songea à en profiter pour respirer un peu; accompagnée de Ganette, elle se dirigea vers la grève; sans qu'elle sût pourquoi, le Grand-Bé l'attirait. Elle y avait passé de si longues heures avec sa mère, regardant tour à tour se soulever puis mourir les flots; tant de fois elle y avait épié le retour des navires, songeant au père adoré, prisonnier en face d'une autre mer, ce père dont l'absence lui déchirait l'âme, qu'elle éprouvait une consolante douceur à y retourner.

Les deux jeunes filles gravirent la roche, puis Ganette tira de sa poche un ouvrage de couture, tandis que sa maîtresse prenait une délicate broderie.

(A suivre)



Le détroit de Behring et son avenir



Ce détroit qui sépare l'Amérique de l'Asie, est situé entre l'extrémité nord-est du continent asiatique et l'extrémité nord-ouest de l'Amérique du Nord. Il doit son nom au navigateur danois Vitus Behring, né à Horsens, Jutland, en 1680, et mort au service de la Russie en 1741, dans une expédition à travers la mer d'Okhotsk, vers la côte nord de l'Amérique. Après avoir parcouru les côtes désertes du Kamtchatka, assailli par d'effroyables tempêtes le hardi navigateur fut jeté sur l'île déserte et glacée d'Avasscha (aujourd'hui île de Behring) où il mourut.

L'île de Behring, terre montagneuse et stérile de la mer du même nom, est la plus occidentale des Aleoutes, dans le groupe dit du Commandeur et dont nous dirons un mot tout à l'heure.

MER DE BEHRING

La mer de Behring ou mer du Kamtchatka est une mer secondaire de l'océan Pacifique à l'extrémité nord duquel elle se trouve, au nord elle communique, par le détroit du même nom, avec l'océan Glacial arctique; au sud elle est limitée par les îles Aleoutiennes et la longue pointe d'Alaska sur laquelle nous dirons un mot en particulier dans une prochaine étude; à l'ouest par la côte asiatique de la Sibérie et du Kamtchatka (golfe de l'Anadyr). Elle s'étend du nord au sud entre le 52ème et le 65ème degré de latitude nord. A l'entrée du détroit on voit l'île Saint-Laurent appelée Ivorien par les Russes, sur la côte d'Alaska, les îles Nounivok; l'île de Behring, au large du Kamtchatka, enfin Saint-Mathieu et Saint-Paul, dans la partie centrale.

Deux fleuves importants se jettent dans la mer de Behring: l'Anadyr, qui arrose l'extrémité nord-est de la Sibérie et surtout le Yukon, qui naît dans la Colombie britannique, et traverse toute la péninsule de l'Alaska.

Ces terres glacées et désertes offrent partout l'image de la désolation, mais renferment dans leur sein des mines inépuisables peut-être du "vil métal" pour l'acquisition duquel l'homme abandonne patrie, amis, famille, sacrifiant ses intérêts les plus chers, sa santé et souvent hélas! le salut

alors entre le gouvernement des Etats-Unis et les pêcheurs de la Colombie et réglementa la pêche des phoques dans la mer de Behring.

Sur le littoral de l'océan Pacifique, dans un dédale d'îles, d'archipels, de baies infinies, viennent seuls, au printemps, les phoques, les otaries et les baleines, braver les dangers de ces parages déserts. C'est le Groënland de l'ouest, hérissé, déchiqueté, tumultueux, âpre, hurleur des avant-postes que l'intrépide Bernier, marin canadien, est en train de traverser, à la recherche du pôle nord.

Et c'est dans ces pays de désolation que, des flancs de rocs porphyriques micacés noir, striés de schistes verts, descendent dans les criques, ces flots de pépites jaunes qui atteignent parfois la grosseur du poing. Le voilà donc ce pays chimé-

abondante moisson de peaux de phoques.

En 1762, Andree Tolstykh, après un séjour de trois années dans ces régions, insista à son retour, auprès de Catherine II, sur leur importance au point de vue commercial. Sur l'ordre de l'impératrice, le gouverneur de la Sibérie accompagné de deux lieutenants, se met à la tête d'une expédition, explore la nouvelle contrée et se rend compte que le rapport d'Andree Tolstykh n'était nullement exagéré. Cependant ce ne fut qu'en 1780 que le trafic russe sur la mer de Behring commença à prendre quelque importance. Un commerçant russe Shelikof, prévoyant la destruction prochaine et complète des phoques et autres animaux à fourrure de ces régions, s'il était permis aux chasseurs de poursuivre à volonté leurs exploits cynégétiques,

forma une compagnie qui, tout en établissant des relations amicales avec les Aléoutiens pour l'achat ou l'échange des pelleteries, devait surveiller les territoires de chasse et de pêche.

Les Aléoutiens ou Aleoutes, qui appartiennent à la famille des Esquimaux dont nous vous avons parlé dans un numéro précédent, sont les habitants des îles aléoutiennes, archipel du grand océan proprement dit et qui s'étend en demi-cercle, comme les piles d'un pont gigantesque, sur plus de 6,000 milles, entre la presqu'île de l'Alaska et la côte orientale du Kamtchatka. Ces îles se divisent en quatre groupes, dont le plus oriental, celui des "îles des Renards", est le plus important par sa situation, ses ports et son mouvement commercial.

Les indigènes, au nombre de deux à trois mille, sont comme leurs cousins les Esquimaux, de taille moyenne, au teint brun, au nez aplati, et vivent de chasse et de pêche.

Après une absence de plusieurs années Shelikof revint à St Pétersbourg, obtint de la reine un bonus de 200,000 roubles pris sur le trésor de l'Etat et des droits exclusifs sur les nouvelles régions avec le titre de gouverneur de l'Amérique russe. C'était le commencement de la fameuse compagnie de pelleteries russo-américaine qui joua en Alaska le même rôle que la compagnie de la Baie d'Hudson dans l'Amérique britannique. La domination russe sur cet archipel est l'histoire de cette



Le soleil à midi, l'hiver dans l'Alaska.— Cette photographie a été prise le midi précis, le 21 décembre, 1903, jour le plus court de l'année.

rique du cerveau du grand romancier qui vient de disparaître, où l'or était pour les sauvages de bien moindre valeur qu'un beau et tranchant silex.

Les hordes de Tartares ou de Mongols qui, si l'on en croit certains ethnographes, sont venus d'Asie au Canada, par le détroit de Behring, ont foulé, sans s'y arrêter, ces sables jaunes tant convoités de nos jours; ils ont traversé rapidement ces "creeks" aux lits d'or, les dédaignant, parce qu'ils étaient dépourvus de poissons.

N'est-il pas vrai qu'il est loin le temps où les premiers traiteurs de la séculaire Compagnie de la Baie d'Hudson achetaient la fourrure la plus



L'Océan Arctique.— Vue prise au mois de juillet, de la passe du Nid de Corbeau: Le navire que l'on aperçoit est le "Cutter Bear" qui, à travers les glaces, se dirige vers le Sud.



Le détroit de Behring entre l'Asie et l'Amérique, roulant au printemps ses glaces dans l'Océan Arctique. Le rocher que l'on aperçoit à une certaine distance marque la frontière entre l'Asie et l'Amérique.

de son âme. Oh! la fièvre de l'or, quelle terrible mal, aussi terrible que celui de l'alcool.

Tout cet extrême nord, continuation des champs d'or californiens, est devenu la grande réserve minière du vingtième siècle; après le Klondyke et le Yukon, l'Alaska; après l'Alaska, le pôle nord peut-être sera envahi à son tour: la fièvre de l'or ne connaît point d'obstacles.

Dans la mer de Behring, principalement près des îles de Prybilov, les phoques autrefois très abondants, ont tellement été pourchassés que l'éventualité de leur destruction a dû être envisagée. Un tribunal arbitral international qui se réunit à Paris le 15 avril 1893, régla le différent existant

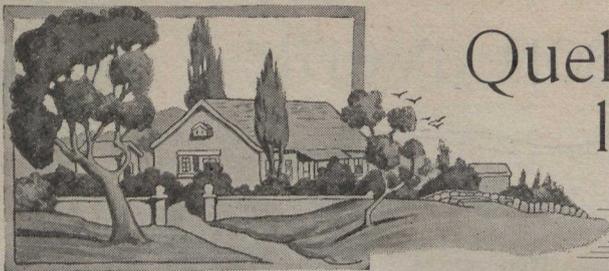
fine au poids du fer et de l'eau-de-vie?

L'histoire de l'exploration des Russes sur le territoire nord-ouest de l'Alaska est à peine antérieure au premier voyage de Vitus Behring en 1753. A cette époque on commençait à connaître d'une manière plus précise le nord du Pacifique ainsi que les cours d'eau qui se jettent dans l'océan arctique. Aucune expédition faite dans un but exclusivement commercial ne s'est rendue dans cette région avant 1753. Depuis lors et durant une période de 125 ans, les marchands russes et quelques aventuriers partant d'Okotsk dans la péninsule du Kamtchatka, gagnent la côte principale de l'Alaska et les îles Aleoutiennes où ils font une

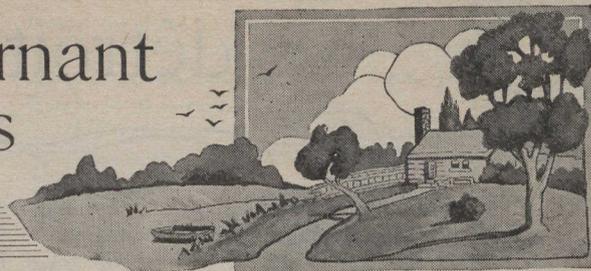
compagnie pendant près de 70 ans. En 1867, l'Alaska russe fut cédé pour la somme de sept millions deux cent mille piastres aux américains qui, grâce à leur énergie coutumière en ont retiré des sommes fabuleuses.

Les grands financiers européens considèrent en ce moment un projet appelé à un grand retentissement, c'est le projet présenté par un ingénieur français Loicq de Lobel. Il s'agirait tout simplement d'établir une voie ferrée continue d'Europe en Amérique en passant sous le détroit de Behring, gelé pendant une grande partie de l'année.

Ce projet dont l'importance est discutable, a du moins le mérite de l'originalité.



Quelques notes concernant la vie aux champs



Dans la page que cette revue consacrait tout dernièrement aux choses des campagnes, il était question des bovidés. Même, si la mémoire ne me fait point défaut; Tellus, (un bon ami à moi dont vous n'entendrez plus parler) nous promettait de continuer l'étude qu'il avait entreprise, de ces intéressants et utiles animaux. Or, comme j'ai l'honneur, aujourd'hui, de tenir la plume de Tellus, permettez que, de mon mieux, je vous entretienne des bovidés sus-mentionnés, et aussi d'autres sujets pouvant vous intéresser.

Connaissance de l'âge du bœuf par l'examen des dents — Le boeuf possède trente-deux dents, dont vingt-quatre molaires et huit incisives, placées en clavier à l'extrémité arrondie de la mâchoire inférieure.

Les incisives sont remplacées à la mâchoire supérieure par un bourrelet cartilagineux, formant épaisse gencive, et fournissant un point d'appui aux incisives de la mâchoire inférieure. Celles-ci présentent une certaine mobilité qui est nécessaire pour les empêcher de blesser le bourrelet cartilagineux opposé. On distingue parmi les incisives, suivant leur position: deux "pincés", deux "premières mitoyennes", deux "secondes mitoyennes" et deux "coins". Lorsque, par l'usure, l'éminence conique et les sillons qui bordent la dent ont disparu, on dit que la dent est "nivelée".

Les premières incisives du boeuf, comme celles du cheval, sont caduques, et leur remplacement est un des signes les plus certains de l'âge de l'animal. Les pincés apparaissent entre dix-huit et vingt-quatre mois après la naissance. Quatre dents marquent au minimum vingt-quatre à vingt-six mois, au maximum trente-six mois; six dents marquent trente à trente-deux mois au minimum, quarante-huit mois ou quatre ans au maximum; huit dents ou la dentition complète, trente-six à trente-huit mois au minimum, cinq ans au maximum.

Le plus souvent, cet état de la bouche n'indique que l'âge de quatre ans.

A partir du moment où les "coins" sont présents, on peut les utiliser à la détermination de l'âge. L'usure de leur émail se produit à raison de un sixième à un huitième de pouce par année, selon que leur direction est plus ou moins rapprochée de la verticale. On mesure ainsi approximativement le temps écoulé et on l'ajoute à la durée de la période de croissance. Comme nous l'avons dit plus haut, l'intérêt économique bien compris ne laisse pas vivre les bovidés au delà de l'époque à laquelle ils ont atteint leur plus fort poids — soit quatre à cinq ans environ. — (Il devrait en être ainsi même pour les vaches laitières).

L'état des cornes chez le boeuf peut aussi servir d'indice pour évaluer son âge. Chaque année il se produit à la base de la corne une sorte de bourrelet circulaire, suivi d'une dépression, qui indique la poussée de l'année. Généralement, l'anneau de trois ans persiste le premier; par conséquent, un boeuf dont la corne présente deux bourrelets, a quatre ans révolus. Diverses causes, telles que l'usure, la pousse irrégulière, etc., et l'habileté des maquignons, risquent d'atténuer la certitude de ces signes.

Comme, somme toute, le boeuf finit toujours à la boucherie, et qu'au Canada, toutes les races de bovidés sont plus ou moins représentées, je vais dire quelques mots de celles qui sont les plus communes et en même temps les meilleures.

D'abord, comme j'ai par-

lé de la boucherie, je crois bien faire en donnant ici le dessin schématique indiquant les parties d'un boeuf de boucherie. Beaucoup de personnes ignorent certains termes, qu'elles trouveront avec plaisir dans ce dessin. Et, maintenant, passons aux races des bovidés qui nous touchent de plus près dans la province de Québec. Je vais les considérer tour à tour, quant aux qualités laitières des vaches, et aussi, quant à celles de la comestibilité de la viande des bestiaux mentionnés.

Race Bretonne — Nous avons au Canada de nombreux spécimens de la race bretonne. Ce type irlandais renferme une petite et une grande variétés. Chez la première, pelage blanc et noir dit pie, avec prédominance du noir. Très sobre et très rustique. Bonne laitière donnant un excellent beurre. Le type à plus haute taille a de 4 pieds à 4 pieds 4 pouces. La petite variété a les mêmes qualités que la grande.

Race Flamande — Cette race est une variété de la race batavique, comme les variétés hollandaises. Pelage rouge, marron ou acajou. Forte laitière. Facile à l'engraissement. Taille moyenne, 4 pieds 7 pouces à 4 pieds 9 pouces.

Parmi les vaches importées, la Jersey est la plus prisée, ainsi que la hollandaise, grande variété, et donne en moyenne 3,400 pintes de lait par an.

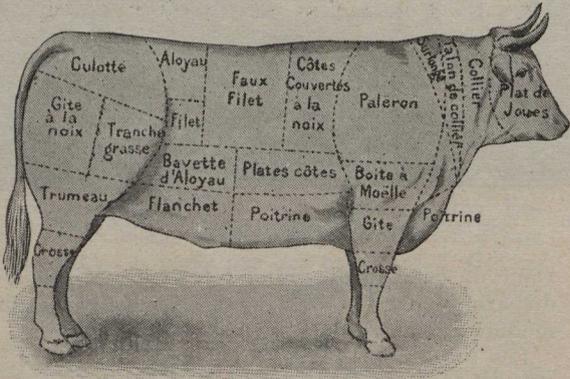


Figure schématique indiquant les parties d'un boeuf de boucherie

Quant aux "Durhams", plus remarquables par la facilité de l'engraissement et la quantité de la viande produite que pour la qualité, elles donnent environ 3,000 pintes de lait par an.

Avant d'abandonner ce sujet où il s'agit de vaches laitières et de lait; qu'il me soit permis de donner un petit conseil.

Toujours, donc, avant de consommer le lait, on devrait le faire bouillir. En agissant ainsi, on évitera peut-être de graves maux à la famille. Car, si au Canada, les animaux d'étable sont bien traités, et jouissent l'été de superbes pacages, il ne faut pas oublier qu'ils sont forcément confinés pendant l'hiver. Or, comme les bovidés sont aussi sujets à la tuberculose que les autres mammifères, on comprend que chez nous, comme ailleurs, hélas! ils ne sont pas totalement exempts du funeste mal que je viens de nommer. Sans parler des fameuses controverses entreprises à ce sujet par le Dr Koch et d'autres savants; j'insiste, et ajoute que le danger est réel à cet égard. On fera donc bien, on devrait dis-je, bouillir le lait avant de s'en servir. Car, les bacilles étant tués par cette simple précaution culinaire, tout danger disparaît, et on se sent plus à l'aise pour boire un des meilleurs breuvages que la nature, et l'agriculture, bien entendu, mettent à notre disposition.

* * *

De la conservation du bois de clôture — Le "sulfatage" est un excellent procédé élémentaire de conservation des bois employés dans les constructions rurales, ainsi que pour les poteaux de clôture, palissades, etc. Les petits insectes ont horreur du sulfatage.

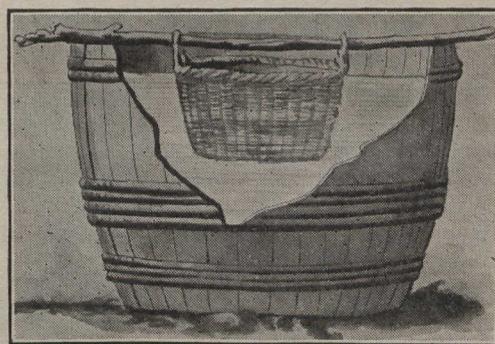
En principe, on le pratique, tout bonnement, en faisant tremper longuement les matériaux à antiseptier dans des récipients en bois ou en maçonnerie contenant une dissolution de sulfate de cuivre à la dose de 6 livres et demie de sulfate par 25 gallons d'eau.

Un vieux tonneau coupé en deux suffit, ainsi que le montre notre dessin. Il ne faut pas mettre directement les cristaux de sulfate de cuivre dans l'eau du tonneau: la dissolution se ferait mal. On

les met dans un panier suspendu à la partie supérieure du liquide par un bâton.

Pour le bois, la durée de trempage tutélaire varie entre un et deux mois. Tous les dix jours on ravive la solution en mettant, dans le panier $\frac{3}{4}$ de livre de sulfate de cuivre par 25 gallons d'eau.

A la sortie du bain, les bois, empilés, en laissant une circulation d'air entre eux, sont mis à sécher à l'ombre jusqu'à dessiccation complète.



Conservation des bois et des cordages par le sulfatage; dispositif pratique pour la dissolution du sulfate de cuivre

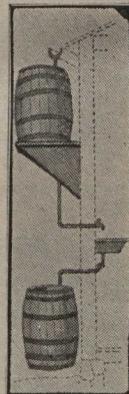
Ce procédé s'applique très bien aussi à la conservation des cordages que l'on goudronne finalement.

Bien que chez nous, grâce au froid des hivers canadiens, les insectes pullulent moins qu'ailleurs, ce procédé peut être appliqué avec beaucoup d'avantage.

* * *

Pour se débarrasser des eaux ménagères — A la campagne, on n'a pas toujours à sa disposition des conduites pour l'écoulement des eaux ménagères. Même, c'est là, dit-on, une source commune de maladies pour les cultivateurs. Les eaux de déchets, quelquefois polluées par des microbes morbides, comme celui de la typhoïde, s'infiltrent dans le sol, contaminant les sources d'eau potable, et, vite, une épidémie sévit dans un milieu, où tout devrait facilement contribuer à être hygiénique. Pourtant, rien n'est plus facile que d'éviter ces désagréments de la vie de campagne, deux tonneaux et un petit véhicule suffisent à résoudre le problème. A la seule inspection des gravures publiées ici à ce sujet, on verra que rien n'est plus facile à obtenir que la solution cherchée dans ce cas. Sous la gouttière, un tonneau recueille l'eau de pluie (elle est plus pure que les autres), et l'amène à l'évier de la cuisine. Du dit évier part une conduite qui permet l'écoulement des eaux sales dans un deuxième tonneau, que l'on peut avoir sur véhicule. Il n'y a plus qu'à aller le vider au loin de la maison, dans un endroit propice, et... la propreté est satisfaite, l'odorat des habitants n'a plus rien à craindre, et les lois de l'hygiène sont aussi observées. Comme quoi, un peu de travail, et quelque ingéniosité, suffisent, parfois, à éviter des malheurs irréparables.

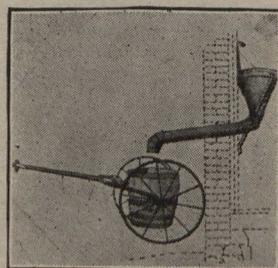
* * *



Appareil à poste fixe

A propos du tabac — Lors même qu'on n'est point fumeur... ni planteur de tabac, il est intéressant de connaître les curieuses observations faites par Nessler, de Karlsruhe, au sujet de l'influence, sur la bonne combustion du tabac du chlorure de sodium et de la potasse qu'il contient. Plus il est riche en chlorure notamment, plus mal il se consume, plus il se charbonne. Par contre, plus la quantité de potasse y est grande, plus les cendres sont blanches, plus le tabac continuera de demeurer incandescent une fois allumé. Les chlorures du sol empêchent donc le tabac de bien brûler.

* * *



Appareil du type précédent avec tonneau mobile.

P. M. ST PIERRE.



La vie en Corée

DES dépêches, toutes récentes, nous informent que la mainmise des Japonais, sur la Corée, est beaucoup plus réelle qu'on ne le suppose généralement. L'état des choses au pays du Matin-Calme est tel que: les Nippons en sont à vouloir persuader à l'Empereur de Corée (un vrai mannequin diplomatique à l'heure présente) de se retirer au Japon, et de laisser aux officiers généraux du Mikado, le soin de gérer les affaires de son empire. C'est au point que les diplomates près la cour de Séoul viennent de protester. Leur collègue japonais, prenant plutôt l'attitude d'un vice-roi, que celle de simple représentant d'une puissance amie. Comme il fallait s'y attendre, c'est la Russie qui, sur ce chapitre, proteste la première, mais sans grand effet. L'épée est tirée entre Nippons et Moscovites, et certes, quelques notes diplomatiques de plus ou de moins, échangées entre les deux belligérants (par l'entremise d'une puissance neutre), ne changeront pas grand'chose à la situation, tant que le sort de la guerre n'en aura pas décidé autrement.

Mais, laissons-là Bellone et ses exploits, ils n'ont en eux-mêmes rien d'attrayant, et, causons, plutôt, de la Corée pacifique; comme nous l'avons déjà fait ici, en nous servant de notes et de photographies envoyées d'Extrême-Orient, à l'Album Universel.

Notre première gravure représente l'historique porte du palais de Séoul; de ce même palais qui, l'an dernier, fut détruit par un incendie, peu de

l'ancien attirail guerrier de la Corée, attirail d'arbalètes, de sabres aux formes fantastiques, de buccins avertisseurs extraordinaires, de lances à l'aspect théâtral, enfin de tout ce que l'art rudimentaire de la guerre inventa en Extrême-Orient depuis des temps reculés.

doute de quelque convoi militaire. Quant au boeuf qui sert de bête de trait, il est bien typique, et il rappelle à l'auteur de ces lignes, certains véhicules de l'Amérique du Sud, tout aussi élémentaires. Là, au pays où se parle encore la langue de Camoëns, les roues sont massives, (immenses tranches d'arbres), et s'usent au hasard des cailloux de la route, non sans geindre abominablement sur leurs essieux quasi-préhistoriques. Et c'est ce même bruit strident et monotone qui, en Corée, impressionne encore le voyageur.

Un autre de nos clichés montre des Coréens en train de scier du bois; le processus est évidemment le même qu'en Europe; la scie est, il est vrai, toute primitive; mais, ce qui n'est pas banal, c'est le cri monotone que les Coréens poussent afin de rythmer les mouvements de ce genre de travail. Les sons gutturaux que les fils du Matin-Calme émettent en cette circonstance, sont à la fois sauvages et tristes, et... aussi lents que la besogne qu'ils accomplissent, avec un flegme tout oriental, sous un soleil brûlant.

Puis, c'est un groupe de Coréens manœuvrant la pelle, que nous offrons à nos lecteurs. Rien n'est plus drôle que de voir ces "paresseux" se servir gauchement d'un outil que nos "habitants" canadiens manient de si dextre façon. S'agit-il de faire le moindre trou dans le sol, le Coréen qui tient la pelle l'enfonce dans la terre, tandis que deux de ses camarades, placés de chaque côté enlèvent l'outil avec la terre qu'il déplace, au moyen



L'entrée principale du palais de Séoul.

Et, il est étonnant de voir avec quel mépris les Japonais regardent leurs voisins peu dégourdis de Corée. L'arrogance des Nippons est illimitée à l'égard de ces pauvres hères qui, il n'y a pas plus d'un demi-siècle, en savaient autant qu'eux sur la civili-



Une charrette Coréenne.



Coréens sciant du bois dans les environs de Séoul.

temps après l'affaire de Chemulpo. Le corps des archers coréens qui, naguère encore, défendaient, de moyen-âgeuse façon, cette entrée, a été congédié, et, maintenant ce sont des sentinelles nipponnes qui montent la garde à cet endroit. Leur armement, très moderne, fait un contraste frappant avec

l'aspect occidental, dont les leçons coûtent maintenant des centaines de mille existences au peuple des Mousmés...

Un deuxième cliché nous fournit la vue d'une charrette coréenne à l'aspect très primitif, sauf peut-être par ses roues évidées, qui proviennent sans

d'un câble sur lequel ils tirent, d'arrière en avant. On voit d'ici le temps qu'il faut pour faire une excavation sérieuse en se servant de cette méthode, qui a plus l'air d'un jeu que d'un travail d'hommes.

Notre dernier cliché montre des menuisiers à l'oeuvre.



L'usage de la pelle chez les Coréens.



Fabrication d'outils de bois pour repassage, et de battoirs pour blanchissage.

Quelques bons conseils pour tous nos lecteurs

PROPOS DU DOCTEUR

La flanelle. — Flanelle ou soie: les avis sont partagés sur l'utilité relative de ces deux vêtements. En hiver, un vêtement n'est chaud que par le matelas d'air qu'il emprisonne et immobilise; c'est l'air, très mauvais conducteur de la chaleur, qui empêche la peau de se refroidir; la mince couche d'air interposée entre le corps et l'extérieur constitue la meilleure protection contre le froid. Réciproquement, si ce vêtement défend le corps contre le froid en hiver, il le défend aussi contre la chaleur dans de certaines limites, puisque l'air est mauvais conducteur du calorique.

La flanelle remplit un autre rôle: en été, nous transpirons, le liquide s'évapore activement et l'évaporation engendre du froid; il y a un danger à l'évaporation active; il ne faut pas qu'un courant d'air un peu persistant vienne frapper une partie du corps, quand on est en sueur; en ce point, un refroidissement rapide se produit, et il peut en résulter des conséquences graves. La flanelle régularise momentanément le mécanisme de la réfrigération; elle sert de réservoir auxiliaire à la sueur et empêche une évaporation trop rapide.

Ces considérations reposent sur les propriétés poreuses de la flanelle; elles sont évidentes, mais on ne possédait pas d'évaluation rigoureuse des propriétés d'absorption des liquides par les textiles.

Y a-t-il une différence entre la flanelle et la soie, qu'on utilise aussi maintenant pour les sous-vêtements? Lequel des deux textiles a le maximum de pouvoir absorbant?

geant dans l'eau différents textiles, il ressort que le coton absorbe près de cinq fois son poids d'eau, la flanelle, plus de cinq fois et demie, et la soie, près de six fois.

La soie possède donc le pouvoir d'absorption le plus fort; celui de la laine est à peine inférieur à celui de la soie; le coton a un pouvoir absorbant plus faible.

Il résulte de ces nombres qu'une bonne flanelle d'épaisseur convenable peut absorber près de six fois son poids de liquide. La soie est un accumulateur un peu meilleur; les gilets de soie sont bons; mais il faut peut-être faire intervenir une autre considération: la soie a un pouvoir calorifique plus grand que la laine, on éprouve une sensation de froid relative en touchant un tissu de soie; on ne tient pas compte généralement de cette différence, mais c'est un tort; à ce point de vue spécial, la soie vient après la flanelle et semble plus accessible aux variations de température. Mais ces écarts sont faibles.

Nous croyons donc que l'usage de la flanelle doit être recommandé; on aurait tort de ne pas conserver ce vêtement pendant l'été, puisque son rôle principal est précisément de contrebalancer les effets de la transpiration, de régulariser la température et d'éviter les refroidissements. Si la flanelle déplaît trop, on peut recourir à la soie, mais l'une ou l'autre.

A. LEGER.

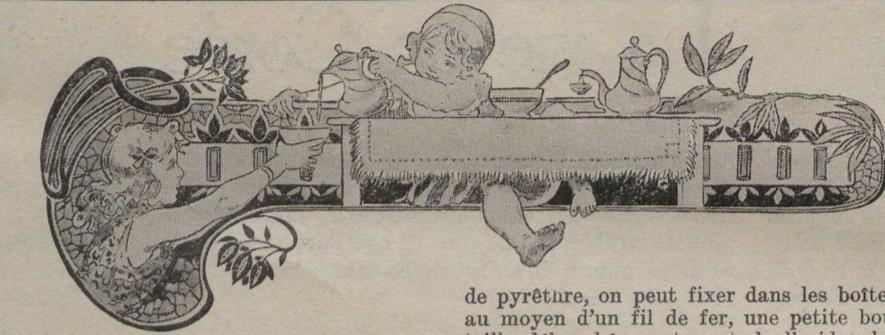
A QUOI PEUT SERVIR LE SEL EN DEHORS DE L'ALIMENTATION ?

A une foule d'usages. En voilà quelques-uns.

Si vous voulez enlever les taches faites par le thé, frottez-les avec un peu de sel. Le résultat est immédiat.

Si vous n'avez pas de pâte dentifrice à votre disposition, avez encore recours au sel en poudre, qui conserve les dents blanches et les gencives fermes et rosées.

Avez-vous mal au cœur? Deux cuille-



du sel, conservent leur couleur et prennent du brillant.

Avec de l'eau salée, on nettoie très bien les mouchoirs et rubans de soie, qu'il faut repasser humides, etc.

Bref, rien n'est plus fâcheux que de manquer de sel.

NOS RECETTES ILLUSTREES

Oeufs à la purée de petits pois. — Notre première vignette illustre un plat de déjeuner très original et facile à confectionner. Il suffit de faire réduire en purée environ trois pintes de petits pois, après avoir passé cette purée au tamis, il faut l'assaisonner de sel, de poivre, d'un peu de beurre et du jus d'un citron. Puis, quand on a fait chauffer le tout jusqu'à degré d'ébullition, on remplit jusqu'au trois quarts des moules à gelée ou de petites casseroles, comme celles que représente notre gravure. On place ces récipients sur un feu pas trop ardent, et l'on casse dans chacun d'eux un oeuf frais qu'on saupoudre, blanc et jaune, de sel fin. Lorsque les oeufs sont "pris", on sert avec des tartines.

Hachis de boeuf salé (corned beef). — Mélangez en égales quantités du boeuf salé haché, et des pommes de terre bouillies, soigneusement écrasées. Dans une poêle à frire, mettez deux ou trois cuillères de graisse de porc fumé, jetez votre mélange dans cette friture, ajoutez environ trois cuillères de bouillon et mettez sur le feu. Agitez assez pour former un tout bien homogène, couvrez la poêle et laissez gratiner jusqu'à ce qu'il se soit formé une croûte dorée sur le dessus. Alors versez sur un plat, comme une omelette. Décorez avec des rondelles de citron et des tranches de betterave rouge au vinaigre. Notre illustration donne une idée de l'apparence appétissante de ce mets, peu coûteux et facile à confectionner.

REponses AUX CORRESPONDANTS

Jeanne des Piles. — Pour détruire les insectes sur les plantes, il faut soit laver les feuilles et les tiges avec une eau où l'on a fait bouillir de la cendre de bois, soit projeter sur la plante de la fumée de tabac en assez grande abondance. — Les taches de moisissure sur le linge ne s'enlève pas par aucun procédé que je sache, je regrette de vous le dire.

Amica. — Pour préserver les fourrures et les étoffes de laine des déprédations causées par les insectes, il faut les battre légèrement, brosser et nettoyer les étoffes avec le plus grand soin, les emballer ensuite dans un linge de toile, qu'on coud après y avoir semé de la poudre insecticide. On range ensuite fourrures ou étoffes dans une caisse fermant bien, et, sur toutes les interstices on colle des bandes de papier. Puis on place la boîte dans un lieu bien aéré et éclairé. Après cela, dans le courant de l'été, on aura soin de visiter une fois ou deux vêtements et fourrures,

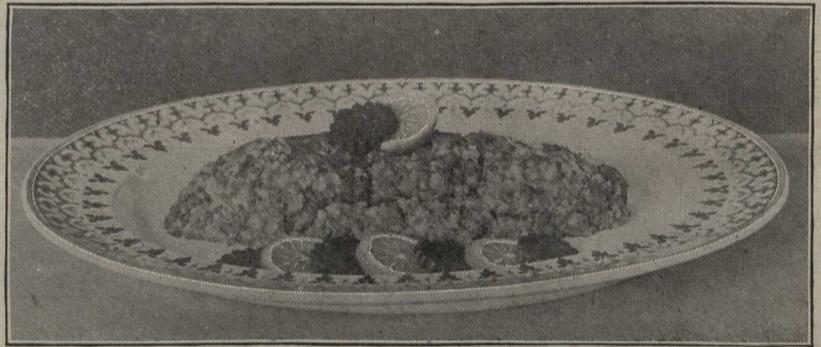
de pyrèthre, on peut fixer dans les boîtes, au moyen d'un fil de fer, une petite bouteille débouchée contenant de l'acide phénique, de la benzine, du phénol ou du pectole, les émanations de toutes ces essences volatiles étant en général contraires à toute vermine.

Menagère. — Pour obtenir l'essence des fleurs, voici comment l'on procède: Prenez les fleurs que vous voudrez: jacinthes, muguet, roses, lilas, oeillets, enfin, celles qui seront le plus parfumées et qui vous plairont le mieux. Stratifiez-les, c'est-à-dire mettez-les lit par lit dans un vase de grès avec du sel ordinaire, en commençant par une couche de fleurs, ensuite par une de sel, et en continuant ainsi jusqu'à ce que le pot soit plein. Alors, il faut le boucher et le mettre à la cave pendant quarante jours, après quoi vous renverserez le tout sur une étamine étendue au-dessus d'un récipient, où coulera l'essence, que vous obtiendrez des fleurs en les pressant. Vous mettez ensuite cette essence dans une bouteille, que vous tiendrez bouchée, pleine seulement jusqu'aux deux-tiers; vous l'exposerez au soleil et au serein pendant vingt-cinq à trente jours, pour purifier l'essence, dont une seule goutte suffira à embaumer une pinte de liqueur.

Pêche et crème. — Très savoureux, votre pseudonyme! Voici la recette que vous demandez pour le pain d'épices économique: Un oeuf battu, deux tasses de mélasse, une tasse d'eau tiède, gros comme un oeuf de beurre fondu, une grande cuillerée de soda-délayée dans une petite quantité de vinaigre; une petite cuillerée de gingembre, une de muscade et une de canelle, de la farine pour épaissir; bien mélanger et bien battre.

Amoureuse. — Comment voulez-vous que je vous dise lequel de vos deux amoureux vous devez choisir, ne les connaissant ni l'un ni l'autre plus que je ne vous connais. Peut-être, dans les dispositions où vous me paraissez être vis-à-vis d'eux, vaudrait-il mieux les congédier tous deux et attendre qu'il s'en présente un troisième. Qu'en dites-vous?

Brentano. — Un remède infailible pour guérir la timidité, dit Madame Emmeine Raymond, c'est de penser uniquement aux autres, en toutes circonstances, et de s'oublier soi-même. Dans votre cas particulier, je crois que le meilleur moyen de parvenir enfin à faire comprendre vos sentiments à celle qui en est l'objet, c'est précisément de continuer à ne rien dire; il n'est pas de jeunes filles assez "jeunes" pour ne pas comprendre la signification de ces silences-là. Je ne vous dis pas, par exemple, que le procédé plaît à toutes, et que les grands parleurs, souvent moins sincères, n'ont pas plus de succès que les silencieux. Hélas! je comprends que je ne suis guère encourageante, mais que voulez-vous? Je vous souhaite tous les bonheurs, et que le coeur de votre petite "blonde" ne soit pas plus longtemps insensible à vos soupirs.



Hachis de boeuf salé.—Peu coûteux et facile à préparer.

Vannette. — Je réponds avec plaisir ici à toutes les questions présentant un intérêt général; la vôtre a un cachet plutôt personnel; si vous vouliez m'envoyer une adresse où je puisse vous écrire, je le préférerais. La plus grande discrétion est de rigueur ici, ai-je besoin de vous le dire?

Jeanne de Thèbes. — Vous aimez bien notre journal, c'est aimable à vous de me le dire. Il faudra faire partager le plaisir de sa lecture à vos amies, qui deviendront à leur tour des lectrices assidues. 1. Il y a un procédé bien simple pour empêcher la transpiration des mains, c'est de les frotter de temps en temps, trois ou quatre fois par jour, avec de l'alcool ou du vinaigre; ce procédé a également l'avantage de rendre les mains très douces. 2. Voyez ce que je dis à Amica au sujet de la conservation des fourrures.

Outaouaise. — Bonjour, l'ancienne, je suis bien heureuse de vous retrouver dans ce nouveau foyer qui sera le nôtre désormais, et où les mêmes forts liens réuniront tous les membres de la grande famille. L'Album Universel vous plaît, tant mieux, et je suis sûre qu'il s'efforcera de mériter de plus en plus votre bonne appréciation. 1. Votre qualité d'institutrice vous donne droit de recevoir notre journal pour deux dollars par année, mais il faut en faire la demande. 2. Vous faites mieux d'annoncer votre visite à votre parente en lui demandant si elle sera disposée à vous recevoir à cette date. Ecrivez-moi encore, vos lettres sont de celles qu'on aime à lire.

Jean Revel. — C'est le poète français Joséphin Soulayr qui a écrit à la fin d'un sonnet intitulé, je crois, "Simple vœu", le vers que vous citez:

"Tout bonheur que la main n'atteint pas n'est qu'un rêve.

Et c'est dans Lamartine que vous trouverez:

"L'homme est un dieu tombé qui se souvient [des dieux.

Je ne sais pas qui a dit: "La mer est une coupe où s'abreuvent les cieux."

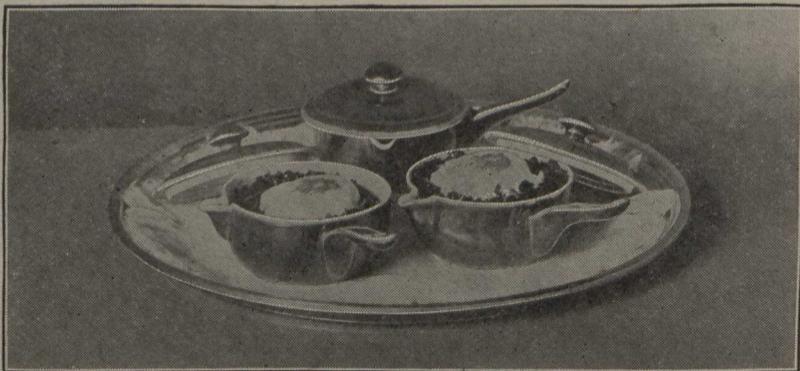
Labor omnia vincit. — Oui, vous pouvez, en laissant votre couvent, pour n'y plus revenir, offrir un cadeau aux religieuses qui ont présidé à votre éducation, puisque votre fortune le permet; cet usage n'est pas généralement établi, mais il n'y a aucune inconvenance à agir à sa guise en cette circonstance. 2. Sans doute, que vous devez une visite et des remerciements à la personne qui a offert une médaille gagnée par vous à la distribution des prix. 3. A dix-sept ans, on porte sa robe à hauteur de la bottine et les cheveux en une natte repliée en arrière et attachée par un ruban.

La franchise. — Mon confrère et moi, nous sommes très flattés des choses gracieuses que vous nous dites. Merci, et que le beau printemps vous apporte tous les bonheurs, aimable poète.

Mlle Minnie B., Montréal. — J'ai fait votre message avec plaisir; votre nom paraîtra dans notre prochain intermédiaire pour l'échange des cartes postales.

Francine. — Il est de mauvais goût d'abuser à un tel point des parfums, que l'on puisse retrouver les traces de votre passage. Une jeune personne doit toujours être modeste, et c'est une manifestation de la modestie que d'être suffisamment imprégnée de parfums pour que l'on soupçonne une certaine recherche de toilette tout en passant pour ainsi dire inaperçue. Les jeunes filles donneront la préférence aux parfums discrets; ce sera la violette, l'iris, le muguet, l'héliotrope, le lilas blanc. Les dames peuvent se permettre des parfums plus pénétrants, sans cependant qu'il y ait excès; nous leur conseillerons le trèfle incarnat, le foin coupé, la bruyère des Alpes. Il est de bon ton d'adopter un parfum que l'on emploie à l'exclusion de tout autre, pour qu'il soit personnel; nombre de personnes raffinées le préparent elles-mêmes en combinant plusieurs essences au goût.

COLETTE.



Oeufs à la purée de petits pois.—Très original.

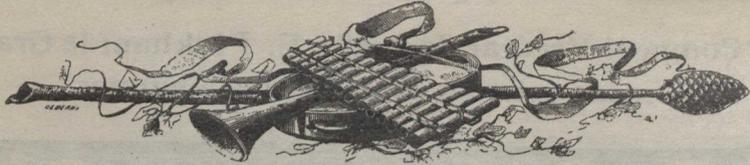
rées à café de sel dans un quart d'eau tiède, constituent un vomitif efficace.

Le sel est un antidote contre l'empoisonnement par le nitrate d'argent. L'eau salée est un excellent remède contre les maux d'yeux.

Les estampes, rincées avec de l'eau et

de les exposer à l'air, de les battre et de les renfermer de nouveau, comme je viens de le dire, après avoir renouvelé la poudre de pyrèthre. Avec ces précautions, vous êtes assurés de retrouver intacts, à l'entrée de l'hiver, tous vos vêtements, parfaitement conservés. A défaut de poudre

Le son dans la Musique



NOUS avons défini la musique: "L'expression de la pensée sentimentale au moyen des sons.

Or, qu'est-ce que le son?

Le son proprement dit, ou son musical, est l'émission de certaines vibrations que l'on peut compter et qui plaisent à l'oreille. C'est un phénomène dû à des vibrations analogues à celles qui produisent la lumière, la chaleur, etc.

Le son proprement dit se distingue du bruit. Celui-ci, en effet, est, ou bien un son trop court pour être classé dans l'échelle musicale, par exemple, le bruit du canon, ou bien un mélange confus de plusieurs sons discordants, comme le bruit des vagues.

Les vibrations sonores, c'est-à-dire perceptibles par l'oreille, varient de 32 à 73.000 par seconde, nous dit Lavignac; celles qui produisent la chaleur, et que les physiciens appellent "vibrations calorifiques", commencent à 134 trillions (134.000.000.000) par seconde, et deviennent lumineuses, c'est-à-dire visibles, perceptibles par l'œil, à partir de 483 trillions de vibrations par seconde.

La gamme mélodique se compose de sept notes résultant des vibrations en nombre divers: c'est la gamme ordinaire des sons. L'arc-en-ciel nous montre aussi sept couleurs produites par les vibrations éthérées. C'est la gamme harmonieuse des couleurs.

En voici le tableau:

Rouge	483.000.000.000.000
Orangé	513.000.000.000.000
Jaune	543.000.000.000.000
Vert	576.000.000.000.000
Bleu	630.000.000.000.000
Indigo	669.000.000.000.000
Violet	708.000.000.000.000

Nous ne parlerons pas ici des vibrations chimiques, bien plus rapides encore, qui ne sont perçues par aucun de nos sens, mais seulement par certains réactifs, tels que les plaques photographiques.

Pour ne point nous éloigner de notre sujet, nous nous bornerons aux modestes et plus lentes vibrations qui affectent nos sens, puisque la limite d'appréciation, par l'oreille, des sons ayant un caractère musical ne s'étend guère au delà du minimum de 32 vibrations et du maximum de 8.276 par seconde, c'est-à-dire le son le plus grave du grand orgue et la note la plus aiguë de la petite flûte.

Examinons donc les phénomènes sonores directement intéressants pour le musicien.

Le premier est la production du son. Le son étant produit par la vibration, il est donc important de saisir bien exactement ce que l'on entend par vibration.

La vibration est le tremblement, la trépidation plus ou moins rapide d'un corps élastique et sonore. La vibration dite "vibration simple", celle dont le mouvement ne comprend qu'un "aller" ou un "retour" des molécules vibrantes; "vibration double ou complète", le mouvement d'"aller" et de "retour".

Prenez un fil de trois pieds de longueur, suspendez un poids à son extrémité inférieure. A l'état de repos, il conserve nécessairement la position verticale; c'est un fil à-plomb. Ecartez-le de cette position, qui lui est naturelle, vous le verrez y revenir par le fait de son poids; c'est une oscillation simple. Mais il ne s'arrête pas là; entraîné par son propre mouvement, il dépasse en sens inverse sa position de repos, puis y revient encore; à ce moment il a accompli une oscillation double.

Les oscillations du pendule ont cela de remarquable, qu'elles sont "isochrones", c'est-à-dire qu'elles ont toutes la même durée; la force de l'élan imprimé au balancier peut bien faire varier leur amplitude, mais jamais leur vitesse.

Or, ces oscillations sont des vibrations. Si elles ne produisent pas de son, c'est uniquement parce que notre pendule n'est pas un corps sonore, et surtout parce qu'elles sont beaucoup trop lentes; cette lenteur même nous a permis de les voir et de les étudier.

Remplaçons le pendule par une corde quelconque faiblement tendue. Si vous la dérangez de sa position d'équilibre, elle y reviendra en vertu de son élasticité; c'est une vibration simple. Mais elle ne s'y arrête pas; dans son élan, elle la dépasse et va accomplir un mouvement semblable dans la direction opposée, puis y revient de nouveau; c'est la vibration double.

Que si vous raccourcissez la corde ou la tendez à 32 vibrations par seconde, de façon à ce que ses mouvements ne puis-

sent être analysés et comptés par l'œil, alors se produit le phénomène sonore, et votre oreille percevra, quoique très sourd et très vague, le son le plus grave de l'échelle musicale; si vous tendez graduellement la corde, vous entendrez le son monter en proportion, en passant par les degrés les plus insensibles, jusqu'au moment où elle fournira 8.448 vibrations par seconde, limite supérieure des sons que l'oreille humaine peut apprécier.

DE L'EDUCATION MUSICALE

L'éducation, a dit Rollin, est une maîtresse douce et insinuante ennemie de la violence et de la contrainte. Ces paroles, écrites au sujet de l'éducation en général, s'appliquent d'une manière toute spéciale à l'éducation musicale.

Comme nous le disions dans une cause précédente, les mères — la plupart, du moins, — aveuglées par leur tendresse maternelle, croient volontiers voir des phénix dans leurs enfants, et s'imaginent aisément qu'ils ont toutes les qualités requises pour devenir tout autre chose qu'un citoyen sensé, — ordinaire peut-être, mais utile à son pays.

Partant de cette idée absolument erronée, que c'est un point essentiel de faire sucer les éléments de toute science, à l'âge où les enfants sont encore dans les bras de leur bonne, on impose à de pauvres petits innocents qui ne demandent qu'à s'amuser, rire, et se développer, des études fort peu en rapport avec leur âge et leur faiblesse. Et voilà comment on voit souvent, non sans surprise, des marmousets de quatre ans, des fillettes pas plus hautes qu'une botte, courbés tristement sur un livre, sur un cahier, ou tapotant à qui mieux mieux sur le clavier, sous les yeux d'une maîtresse, qui leur donne des leçons d'un air plus ou moins pénétré. Aussi, en fait-on de belles. Jugez-en :

— Mon fils n'a pas quatre ans, dit celle-ci, et il sait déjà lire.

— Le mien avait son certificat d'études à neuf ans.

— Et le mien, son baccalauréat à quinze.

Tant pis pour eux si c'est vrai ! Car, pour obtenir ces résultats, il a fallu de deux choses l'une : ou qu'ils aient retenu, en petits perroquets, des leçons toutes faites, n'étant pas assez mûrs d'esprit pour comprendre les choses et se les assimiler, et alors que savent-ils, sinon des mots qu'ils oublieront bientôt ; — ou bien, à force de travail, ils ont, en effet, acquis des connaissances qui leur resteront, mais cet effort exagéré risque d'avoir épuisé leur cerveau et compromis leur développement intellectuel. Ce n'était donc pas la peine de partir si tôt pour s'arrêter si vite. Qui sait même si, en imposant à votre enfant un labeur au-dessus de son âge, vous n'aurez pas provoqué chez lui quelques troubles cérébraux, quelque maladie mentale qui se traduira plus tard par une méningite ou une fièvre muqueuse ?

Il me souvient d'un brave garçon pour qui, dès le berceau, sa mère rêvait Polytechnique. A dix ans, on le mit aux X. L'infortuné n'y mordait guère. Non qu'il manquât d'intelligence, mais, que voulez-vous, il n'avait pas la bosse. On s'obstina, on doubla la dose de leçons, on le bourra de répétitions. A cinq heures, il quittait le lit, et jusqu'au dîner demeurait courbé sur ses formules. Enfin il fut reçu et, sa mère pensa mourir de joie. Mais ce bonheur fut court. Epuisé par ce travail insensé, le malheureux tomba malade, ne se remit jamais, et il traîne des jours sans pensée dans une maison de santé. Je rencontre quelquefois sa pauvre mère : jeune encore, elle a les cheveux tout blancs, et les sillons creusés sous ses yeux disent de quelles larmes amères elle a payé sa vanité maternelle.

N'est-il pas vrai que plus d'une de nos pourtant si bonnes mères de famille, a, plus ou moins, quelque reproche à se faire sur ce point. Sans doute, c'est une sorte de gloire de pouvoir dire de son enfant : Il n'est pas ordinaire. Mais il ne faut pas que ce soit au prix de sa santé, de sa raison, de sa vie.

Non, ne rêvons pas, pour nos enfants, de succès prématurés. Gardons-nous de les mettre trop jeunes au travail. N'attribuons pas leurs jeunes cerveaux par une besogne démesurée, et disons-nous que c'est trop souvent par le gâtisme et l'immobilité que rimissent les petits prodiges.

CECILIA.

Le coucher des enfants



Le sommeil est pour l'enfant une chose essentiellement nécessaire à sa santé; plus un enfant est jeune, plus il dort; aussi les nouveau-nés, dans leurs premières semaines, sont-ils rarement éveillés.

Ce n'est ni sur les genoux, ni dans les bras de sa mère, qu'un enfant doit dormir, mais dans son berceau. Il est mieux dans son berceau que partout ailleurs, et, conséquemment, il ne faut pas céder à ses caprices. Nous disons "ses caprices", car vous devez savoir que, par excès de tendresse ou par faiblesse, beaucoup de mères endorment leur enfant sur leurs genoux ou en le promenant dans la chambre, et que bientôt elles ne peuvent plus le poser tout éveillé dans son berceau sans lui faire pousser des cris. On cède volontiers à cette exigence, les premiers temps, mais, plus tard, on s'aperçoit que ce qu'on considérait au début comme une chose de peu d'importance, comme une fantaisie due peut-être à un léger malaise, est devenu une habitude invétérée. Si l'on n'y veille pas de bonne heure, les enfants deviennent capricieux, volontaires, exigeants, et plus tard ce n'est que par des rigueurs et une sévérité excessive qu'on arrive à les corriger. Mieux vaut former leur caractère dès le début. Aussi, n'est-ce pas sans raison que J.-J. Rousseau a pu dire: "La seule habitude à donner aux enfants est de n'en contracter aucune."

Qui n'a pas vu des mères, pleines de dévouement et de tendresse, s'astreindre à promener leur enfant dans leurs bras, sous prétexte qu'il ne pouvait pas s'endormir dans son berceau, et cela tous les soirs, pendant des années, et même la nuit chaque fois que leur enfant se réveillait? Ces pauvres mères donnent pour excuse de leur faiblesse et de l'esclavage ridicule auquel elles se sont soumises, la crainte qu'elles ont, en luttant contre ces caprices et ces pleurs, de compromettre la santé de leur bébé.

Il ne faut pas craindre de laisser pleurer un peu les bébés quand il s'agit de leur intérêt bien entendu et de leur avenir. Pleurer un peu ne leur fait aucun mal; c'est une erreur de croire que cela les expose à des maladies ou peut produire des hernies. Du reste, il n'y a que les enfants gâtés qui pleurent beaucoup, et la première condition pour ne pas avoir un enfant pleureur est de ne pas le rendre capricieux.

Habituez donc dès le début vos enfants à rester tout éveillés dans leur berceau, jusqu'à ce que le sommeil vienne les trouver. S'ils commencent à s'agiter, à pleurer, regardez s'ils sont mouillés, si quelque chose les incommodé, en un mot si leurs cris sont le fait d'un besoin ou d'une souffrance réels, ou s'ils sont le simple effet d'un caprice. Si c'est souffrance, portez-remède de suite; mais si c'est caprice, résistez à leurs pleurs et ne permettez pas qu'une tendresse aveugle de votre part devienne l'occasion d'habitudes mauvaises et nuisibles à leur santé.

Si la mauvaise habitude est déjà prise, il vous faut avoir le courage de la combattre, et le plus tôt sera le mieux. Rappelez-vous que les enfants sont comme une cire molle, qui prend toutes les empreintes qu'on veut lui donner, et qu'il vous suffit d'avoir la ferme volonté de déraciner une mauvaise habitude ou d'en faire contracter une bonne, pour y réussir. Avez-vous un enfant qui ne veut s'endormir que dans vos bras? Placez-le résolument dans son berceau, avec la ferme volonté de le laisser crier jusqu'à ce qu'il s'endorme. Vous serez tout étonné de voir que son désespoir ne sera pas de bien longue durée et qu'il finira par s'endormir. La première nuit sera peut-être orageuse, mais la seconde sera meilleure et la troisième excellente.

Inconvénients de bercer les enfants et de les endormir avec des chansons.

Nous sommes intimement persuadé que le bercage est nuisible aux enfants, qu'il trouble leur digestion et leur procure moins un vrai sommeil, c'est-à-dire un sommeil calme et tranquille, qu'une sorte d'ivresse et d'engourdissement déterminés par la grande quantité de sang qui se porte au cerveau. Nous ne serions même pas étonné que les enfants qu'on a beaucoup bercés fussent, dans une certaine mesure, plus exposés, soit aux convulsions, soit aux affections cérébrales.

Importance du sommeil chez les enfants.

L'enfant a besoin de sommeil, non seulement pour son repos, mais encore pour son accroissement. Rien ne le fait plus prospérer qu'un sommeil régulier alternant

avec une bonne nourriture. C'est, en effet, pendant le sommeil qu'il utilise les matériaux fournis au sang par le lait, qu'il les digère, les assimile et les transforme en sang, muscles et os. Le sommeil est donc aussi important pour lui qu'une bonne nourriture. Aussi, est-ce une extrême folie que de réveiller un enfant, le prendre pour l'embrasser, le caresser, le dandiner, ou le faire admirer à toutes ses connaissances. Du reste, un nouveau-né n'est jamais plus à son avantage que lorsqu'il dort.

Certains parents ont un singulier préjugé, ils craignent que leur enfant dorme trop longtemps et vont jusqu'à interrompre son sommeil. Un enfant qui dort beaucoup est généralement un enfant prospère; un enfant qui dort peu et crie est, au contraire, un enfant qui souffre et qui présente un trouble du côté de quelqu'une de ses fonctions.

En fait de sommeil, il faut laisser le nouveau-né se satisfaire le plus complètement possible, car rien plus que le sommeil ne contribue à son accroissement et à sa santé. Il est indispensable de l'habituer de bonne heure à dormir d'un seul trait, du soir jusqu'au matin. Cela n'est pas si difficile à obtenir qu'on le pense généralement. Il est à remarquer, en effet, qu'il y a toujours dans les vingt-quatre heures, chez les petits enfants, un moment où ils dorment quatre ou cinq heures de suite. Ce long sommeil se montre pour les uns dans la matinée, pour les autres dans l'après-midi. Eh bien, la mère doit amener peu à peu son bébé à faire ce long sommeil la nuit, en ne le laissant jamais dormir plus de deux ou trois heures de suite pendant la journée. On a remarqué aussi que les petits enfants dorment souvent plus longtemps après leur bain; aussi, peut-on utiliser ce fait en leur donnant de préférence leur bain le soir, au moins pendant les premières semaines.

Des heures de sommeil suivant l'âge des enfants.

Ce n'est guère que vers l'âge de six mois, alors que l'organisme de l'enfant s'est fortifié et que la faculté et le besoin de veiller sont devenus plus prononcés, qu'on doit commencer à régler les heures du sommeil. A cet âge, l'enfant doit continuer à dormir la nuit entière et, en outre, quelques heures tant avant qu'après midi. Plus tard encore, il peut se passer de dormir dans la matinée, mais un sommeil dans le milieu du jour doit lui être conservé, au moins jusqu'à l'âge de deux ans.

Le meilleur moment pour le sommeil du milieu du jour est de onze heures du matin à une heure de l'après-midi, ou de midi à deux heures, de façon à ne pas empêcher la promenade quotidienne, surtout en hiver, où l'on ne peut sortir l'enfant qu'aux moments les moins froids de la journée. Ne craignez pas de poser l'enfant tout éveillé sur son lit — jamais sur un sofa ou sur vos genoux; il pleurera peut-être un peu les premières fois, mais, avec de la persévérance, il s'endormira bientôt sans difficulté à l'heure que vous aurez choisie.

A partir de deux ans et demi, et au plus tard à trois ans, il est sage de ne plus faire dormir l'enfant dans le milieu du jour; ce qui lui convient alors, par-dessus tout, c'est de passer le plus de temps possible dehors, au grand air, et de réserver tout son sommeil pour la nuit.

Jusqu'à l'âge de cinq ou six ans, les enfants doivent encore dormir au moins douze heures par jour. Cette durée du sommeil diminue ensuite d'une heure environ chaque année, et, vers huit ou neuf ans, l'enfant ne dort plus que neuf ou dix heures.

Heures à laquelle il convient de coucher les enfants.

A sept heures, jusqu'à l'âge de trois ou quatre ans, et à huit heures jusqu'à six ou sept ans, les enfants doivent être couchés. Sachez pour cela vous priver de plaisirs et de distractions s'il le faut, car la santé des enfants doit passer avant toute chose. Avant de les mettre au lit, laissez-les courir par la maison et prendre de l'exercice, et même joignez-vous à leurs jeux si c'est nécessaire pour les y engager, car rien comme l'exercice ne procure un bon sommeil. Si c'est en hiver, cette pratique aura de plus l'avantage de leur réchauffer les pieds et de prévenir les engelures.

Enfin, la mère, avant d'aller se coucher, ira elle-même jeter un dernier coup d'œil sur son enfant et le prendra dans ses bras pour le faire prendre ses précautions. C'est là le meilleur moyen de lui donner de bonnes habitudes de propreté. Si cette méthode était plus généralement suivie, on n'entendrait pas autant parler d'enfants qui mouillent leur lit. Nous disons donc qu'une mère, avant de se coucher, doit faire sa ronde; elle doit la faire et voir non pas seulement s'n p'us jeune enfant, mais tous ses enfants, de manière à s'assurer que tous vont bien.

Notre-Dame des Champs

A U mois d'octobre 1894, jeune provincial ébloui par la clarté lointaine de la Capitale, j'abandonnais ma belle ville aux grands toits rouges, mon ciel bleu du Midi, mon soleil clair et chaud.

Ah! qu'elle me parut paisible et tranquille, cette humble pension où j'étais, comme il me semblait avoir trouvé, en plein Paris, le repos, le calme des sens, l'oubli des choses extérieures, l'extase heureuse où l'on peut, à loisir, classer ses souvenirs.

Oh! quelles heures de joie douce et muette, passées dans cette noire étude d'où l'on n'apercevait qu'une cour étroite, sale, humide, gardée par ses quatre murs gris criblés de petites fenêtres éclairant des chambres sordides où de pauvres diables rêvaient sans doute comme moi, l'esprit perdu au loin à travers le feuillage informe des cheminées et des toits noirs...

"Toc! Toc!"... la clef du maître réveille par son bruit les "dormeurs éveillés" — ...Au travail, Messieurs!"... Et les rêves s'envolent aussitôt, et le grand silence n'est plus troublé que par le chant des tirelignes ou par le grondement des voitures qui roulent dans les rues voisines.

Ding! Ding! Dong! c'est l'heure de la classe. On se dirige lentement vers une cellule étroite, basse, humide, éclairée par une large porte vitrée et par un bec de gaz qui projette sur le tableau des ombres fantasmagiques qui s'agitent incessamment. Ma place est dans la montagne, c'est-à-dire sur le banc le plus élevé. De là j'aperçois mes camarades qui se préparent à prendre le cours, le cahier posé sur les genoux, seule façon d'écrire en usage dans la maison, les classes étant sans tables, quelques-unes sans bancs... "Les équations du second degré, Messieurs!"... et le professeur parle avec cette voix monotone que rythme seule l'habitude... et les plumes griffonnent à la hâte, dans un commun frisson. Le dos appuyé au mur, j'écoute attentivement; je suis, non sans quelque intérêt, le développement du carré d'un binôme... quand soudain, un léger bruit vient frapper mon oreille, bruit sourd, comme étouffé, et qui se perd lentement avec le son rauque d'un sanglot. J'écoute... le bruit recommence, et je distingue bientôt, nettement, le vagissement d'un enfant qui pleure, près de moi, tout près de moi, de l'autre côté du mur... "A X 2 + B X + C = 0..." Au diable, la leçon d'algèbre! mon esprit saute dans la cour, rebondit dans les airs et prend son vol effréné dans la direction du Midi, d'Austerive, qu'il a gagné presque aussitôt. Là, autour de la ferme, les poules rôdent en glouissant, les poussins picorent, les coqs chantent gaiement, et tandis que les boeufs boivent calmement à la fontaine et mirent leurs yeux songeurs en la clarté de l'eau, j'aperçois, allant et venant, trottant menu d'un air pressé, une bonne femme qui, de sa main ridée, jette le grain doré aux pigeons qui roucoulent, et, à la vue de ma grand'mère, cette parole dont elle a bercé si souvent mes rêves d'enfant, me revient doucement comme affaiblie par sa propre vieillesse... "Marietto, lé pitchou plouro!"... et mes lèvres murmurent tout bas: "Marietto, lé pitchou plouro!" J'ai dû parler trop fort, sans doute, car mon voisin d'au-dessous se retourne et, avec un subtil sourire, murmure à son tour en me regardant d'un air étonné, presque mystérieux: "Plouro! Plouro!"... et le petit pleure toujours!...

Qu'importe au professeur que l'enfant pleure, les lettres blanches se croisent sans cesse sur le tableau noir, "B2-4 AC est plus grand que zéro..." dit-il d'un air très convaincu, et les plumes gribouillent encore, la danse diabolique des ombres continue... et le petit pleure toujours...

La classe finie, je tends la main à mon voisin et nous sortons ensemble, (c'était un jeune Américain, un Colombien presque exilé dans notre France; il apprenait ici notre langue, mon mot patois l'avait frappé, et dès lors, nous fîmes deux à écouter, chaque matin, dans la classe noire, le petit enfant qui pleurait toujours...

Tout près de la pension, se trouve une bien belle église, simple, gracieuse, d'une délicieuse poésie, mal placée sans doute en ce vilain coin de Paris, d'où l'on n'entend que les bruits des camions et les sifflements des trains de la gare Montparnasse. Cette église s'appelle "Notre-Dame des Champs", nom pur et doux, bien fait pour reconforter le courage d'un jeune méridio-

nal atteint de sombre nostalgie et regrettant déjà les prés fleuris, le maïs roux, les vignes vertes, pleines de piailllements d'oiseaux, et la grande voix de la Garonne qui, grassement, coule des flots d'azur sur ses blancs galets.

—Oh! la jolie petite église! Oh! la belle Notre-Dame des Champs! Avec quelle joie et quelle paix dans l'âme, je me souviens de vous, à cette heure, de vous qui semblez être, dans ce grand Paris, la consolatrice des pauvres exilés, et daignez leur dire: "Je suis la Mère de ceux qui n'en ont plus; venez à moi. Vous trouverez dans ma demeure le repos, la joie intérieure, le calme que vous cherchez tant; venez, mes enfants, dans les bras de la Vierge des Champs; venez prier sur les genoux de votre Mère."

Et tous les dimanches, nous étions assis côte à côte, le Colombien et moi, et, tandis que mon jeune ami priait à genoux, je regardais dans une douce extase la Vierge qui planait sur l'autel et semblait me dire: "Laisse venir à moi le petit enfant."

Mais, le grand garçon qui régissait tout bas mon âme gourmandait sans doute ses pieux souvenirs d'enfance, car nulle prière ne venait se joindre aux Oremus de mon voisin, qui devait demander la grâce de revoir un jour sa patrie.

Or, un lundi, (le professeur faisait au tableau son cours ordinaire), le Colombien se tourna vers moi et, me montrant le mur, me dit: "Petit Bébé ne pleure plus." En disant cela, il avait l'air joyeux; petit Bébé ne pleurait plus, c'est donc qu'il n'était plus malade. Car nous le connaissions, maintenant, cet enfant que nous nommions petit Bébé; il avait à peine six mois. Sa mère, ouvrière au "Bon Marché", logeait dans la maison voisine, et le confiait, chaque matin, avant son départ pour l'atelier, à une vieille femme qui tenait boutique dans l'impasse Montparnasse. La femme veillait peu sur l'enfant, car le biberon était souvent vide à huit heures, et Bébé pleurait régulièrement à neuf. Or, nous savions tous ces détails, et pourtant, ce jour-là étant plus triste que de coutume, le silence de l'enfant me fit peur; aussi, sans savoir pourquoi, je répondais à voix très basse: "Petit Bébé ne pleure plus, petit Bébé n'est plus malade", et le Colombien souriait... et le professeur continuait toujours sa leçon monotone. "La parabole est une courbe..." Bah! les mots s'enfuyaient sans laisser de trace en ma mémoire; seul le mot parabole, en résonnant dans mon cerveau, évoquait des idées mystiques et me ramenait à l'église, dont la cloche sonnait, par hasard, à cette heure, bien tristement.

Soudain, un coup de marteau retentit dans la maison voisine, puis deux, puis trois, on frappe régulièrement, on cloue des planches de l'autre côté du mur... et à travers la cloison qui frissonne, on entend maintenant des sanglots angoissants. Ah! le Colombien ne sourit plus, il est très pâle, car il a compris, comme moi, que près de nous on ferme une bière... Petit Bébé ne pleure plus, petit Bébé n'est plus malade, "notre" petit Bébé est mort. Et la cloche qui tinte, au loin, semble nous dire: "Bébé est mort, Bébé est un ange, il est maintenant dans les cieux..." Pauvre Bébé!... Les pleurs cessent, le cortège s'éloigne, et, dans la salle, règne un froid silence de mort, troublé seulement par la monotone et nasillarde voix du professeur, qui continue à trouver que la parabole est une courbe...

"... Bébé est un ange", disait la cloche. Elle me le dit aussi le dimanche suivant, dans son ineffable sourire, cette douce Notre-Dame des Champs, et cette fois, laissant s'envoler vers elle mon âme de petit enfant, je murmurais cette prière: "Notre-Dame, vous qui semblez appeler à vous les humbles, les malheureux accablés par la grande misère humaine, mettez un baume à leurs souffrances, consolez leur âme, donnez-leur le courage qui fera naître en eux l'Espoir, et vous serez bénie, vous la Mère des Anges, sainte Notre-Dame des Champs!!!"

J. MANDEMENT.

(Jean Carême, du Théâtre des Nouveautés)

LA CREATRICE

Du Composé Végétal de Lydia E. Pinkham le Grand Remède pour les Maladies des Femmes.



Aucun autre remède pour les femmes, par l'univers entier, n'a reçu autant et d'aussi éloquentes témoignages. Aucun autre n'a opéré autant de guérisons de troubles féminins et ne possède autant d'amies reconnaissantes que le

Composé Végétal de Lydia E. Pinkham.

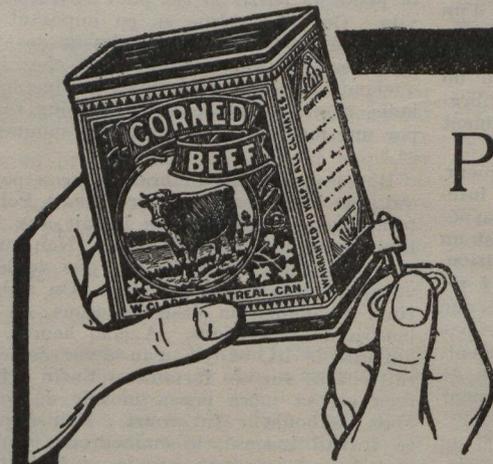
Il guérira les maladies féminines les plus graves, toutes maladies des ovaires, inflammation et ulcération, déplacement de matrice et comme conséquence affaiblissement des reins; il est particulièrement efficace lors d'un changement de vie.

Il a guéri plus de cas de mal de rein et de leucorrhée qu'aucun autre remède connu. Il est presque infailible dans ces cas. Il dissout et expulse les tumeurs de l'utérus à leurs débuts, et prévient toutes tumeurs cancéreuses.

Les menstrues irrégulières ou douloureuses, ou leur suppression, la faiblesse d'estomac, indigestion, gonflement, prostration nerveuse, maux de tête, débilité, cèdent rapidement à ces effets. Par son usage sont instantanément et radicalement guéris les maux de matrice douloureux. En toutes circonstances, il donne de la vigueur au système féminin, et il est aussi inoffensif que de l'eau.

Il fait rapidement disparaître ces sensations d'affaiblissements, de lassitude extrême, d'insouciance, irritabilité, nervosité, lourdeur, flatuosité, maux de tête, "bleus." Ce sont des symptômes certains de faiblesse féminine, ou de quelque dérangement de l'utérus, que ce remède guérit toujours. Les maladies des reins et maux de reins, chez l'un ou l'autre sont toujours guéris par le Composé Végétal.

Les femmes qui refusent tous les autres remèdes sont récompensées largement, car elles obtiennent ce qu'elles désirent—la guérison. Vendus par les pharmaciens partout. Refusez toutes substitutions.



Pas d'os
Pas de
Perte

DANS LE

Bœuf Salé CLARK

Ouvrez la canistre et servez. Pas de cuisson. Pas de trouble. Excellent. Néanmoins le coût, à la livre, n'est guère plus que ce que votre boucher vous fait payer pour la viande fraîche avec os et perte, et que vous devez en plus cuire. ESSAYEZ-LE.

C'est du Bœuf Canadien, préparé au Canada.



L'ALBUM UNIVERSEL

EST EN VENTE PARTOUT

On peut s'y abonner au mois dans tous les dépôts, à raison de 25 cents par mois.

Concours-graphique de L'Album Universel

Très simple en apparence, ce concours. Cependant, il ne faudrait pas trop se hâter de s'armer des ciseaux, car la réussite dépend entièrement de la manière dont chacune des parties sera divisée. Les personnes qui ne veulent pas découper leur journal n'auront qu'à reproduire notre dessin sur une feuille de papier, qu'elles découperont aux endroits voulus.

NOTE AUX CONCURRENTS. — Les enveloppes devront porter les mots: 5e Concours; nous parvenir au plus tard le 10 du courant, et ne pas contenir autre chose que la carte exigée. Conformez-vous exactement à ces conditions, si vous tenez à ne point voir vos réponses tomber à l'eau.



Lisez attentivement

Les deux parties qui constituent ce concours portent chacune deux angles droits près desquels apparaissent les traits d'un personnage politique bien connu de la province de Québec. Divisez chaque figure en deux parties parfaitement, symétriques unissez-les de façon à former un carré parfait, au centre duquel apparaîtra le portrait du personnage dont vous inscrirez le nom — à volonté — sur la carte ci-contre, ainsi que vos noms et votre adresse.

Expédiez cette carte par la poste, à Concours No 5, Album Universel, 1961 rue Sainte-Catherine, Montréal.

La solution de ce concours sera publiée dans un des numéros subséquents de l'Album Universel, ainsi que le nom des 20 concurrents heureux, et celui de tous ceux qui nous auront adressé la réponse exacte. Toute question concernant les concours restera sans réponse.

Autre Concours prochain: L'Aigle intelligent

Formule pour les Solutions

CARTE DU CONCOURS No 5

de l'Album Universel, 1961, rue Ste Catherine, Montréal, Canada.

Noms et adresse

Solution du Concours No 2

MONTCALM, CARTIER, CHAMPLAIN, MAISONNEUVE, LA SALLE, DOLLARD,

Voici les vingt noms des heureux gagnants:

Mme J. Gilbert Chasle, B. P. 137, Valleyfield; Joseph Euclide Richer, B. 313, St Hyacinthe; Alfred Lirette, collège des Frères Maristes, Roberval, Lac St Jean; A. D. de Nantoux, Montréal; Emélie Codère, Sherbrooke; Rose Pigeon, ville St Paul; J. H. O. Collette, 1329 rue Catherine; Marie Poliquin, 295 Fullum; P. Williams, hôpital Notre-Dame; Adélarde Voyer, 226 Richelieu, Q.; R. P. Tremblay, 56 Parc Lafontaine; Jean Massicotte, 161 Courscl, Ste Cécile; Denis St Cyr, 678 Bridge St., Lowell, Mass.; Alice Pelissier, Yamasca-Est; Mlle A. Robin, Bienville, Lévis; Mme W. Laberge, Lotbinière; Annarine Laroche, Sorel; Mme E. Richard, Richard P. O., via Battleford, N. O.; Marie-Jeanne Dionne, Fraserville, B. P. 78; Léa Warrant, 39 Victor Ave, Toronto.

Ont également trouvé la solution juste: Anna Bibeau, Hermine Jasnin, Bernard Martin, Alma, Gosselin, Lucien Garneau, Arthur Monday, Emilia Boileau, Mme Achille Emond, Alice A. Bertrand, Mme J. Edmond Roy, Chs Jules Martin, Edith Dowd, Ulric Bélanger, J. B. Boucher, Alphonsine Bolduc, Angéline Feuiltaut, J. N. Boissinot, Antoinette Milhot, Isabelle Gendreau, E. A. Lafrenière, Irène Boisvert, Julia Laquette, Blanche Basinet, Félix Letailier, George Filiatrault, Armand Fafard, Jos. Raymond, Ernestine Côté, Elvina Margret, Adrien Thibaudeau, Richard Boulé, T. A. Wilson, Mme J. G. Chagnon, Emmeline Prud'homme, Mme Art. G. Matte, Juliette Gauthier, J. O. Mailhot, J. E. Chap-

delaine, A. J. Geoffrion, Mme A. Dion, Yvonne Cordon, Jos. Richard, Arthur Alard, Paul Lemire, Mlles D. Pichette et B. E. Larivée, Francis Plourde, Emile St Pierre, Joseph M. Cauchon, Jeanne Bissonnette, Florentine Payette, Jos. Drouin, O. A. Bériau, Dme J. G. Bock, Henri Piché, Odilon Tardif, Olivier Trudeau, Sara D'Anjou, Blanche Goyer, Augustine Pelissier, Yvonne Champagne, Amanda Pilon, Alphonse Brault, Mme R. A. Forest, Emilia Thibault, Marie-Paule Marquis, Alfred Métayer, Dame Ludger Slight, Benoit Bolduc, J. P. Rivard, B. A. Hubert, O. Deneau.

40 concurrents ont donné le nom de Beaujeu pour celui de La Saite, et 27 le nom de Salaberry; d'autres, d'Argenson ou Argenteuil pour Dollard; quelques-uns, Frontenac; enfin, un, plus avisé, a découvert Papineau, Riel, routré et le curé Labelle.

NOTE A LIRE

Le nombre des lecteurs de l'Album Universel, et par suite des concurrents augmentant dans des proportions extraordinaires — ce dont nous remercions vivement le public — il n'est donc pas étonnant qu'il nous arrive des réponses aux concours donnés, après le délai fixé, puisque nous comptons parmi nos fidèles abonnés des personnes qui vivent loin, très loin du centre où s'imprime notre journal.

Plusieurs de ces concurrents, du fin fond des Etats-Unis, du Nord-Ouest, de l'Europe même, comparant la distance à la date fixée pour la clôture de la réception des réponses, ont tiré la conclusion toute naturelle, que jamais ils ne pourront arriver à temps.

En conséquence, les cartes de Concours qui nous arriveront en retard par suite de la distance, participeront simplement au tirage du concours suivant. De cette manière, il n'y aura pas de jaloux, et tout le monde sera heureux.

Un mari ivrogne guéri.



Une dame qui a sauvé son mari et sa maison, écrit: — J'ai pensé pendant longtemps essayer Samaria pour le guérir de ses habitudes de boire. Un jour il entra au domicile sous l'effet de la boisson après avoir dépensé son salaire de la semaine. J'ai envoyé chercher le remède Samaria et lui ai administré dans son café. Il ne s'est jamais douté de rien, et avant d'avoir employé tout le traitement, il a complètement arrêté de boire. Je crois sincèrement que ce remède peut guérir les cas les plus difficiles.

ECHANTILLON GRATIS et pamphlet envoyés cachetés, vous donnant tous les détails, témoignages aussi que le prix. Correspondance confidentielle. Inclure un timbre pour la réponse. **THE SAMARIA REMEDY CO.,** 23 Rue Jordan, Toronto, Ont.

Toutes les commandes des Etats-Unis remplies de notre Bureau américain. Pas de douane à payer.

1.000.000

de pastilles La Digestive vendues en quatre mois

vous prouvera que, contrairement à ce que vous pensez, IL Y A DU BENEFICE pour vous à lire cette annonce.

La Digestive

guérira votre dyspepsie, (pas toutes sortes de dyspepsie, mais tout simplement votre dyspepsie). Ce n'est pas un remède patenté, et il ne CONTIENT AUCUN POISON. Pourquoi ne pas nous écrire... de suite, avant de tourner cette page... et nous demander un échantillon, que nous vous enverrons gratuitement et avec plaisir.

Laboratoire de Remèdes et Produits Végétaux Laliberté
136 RUE ST-DENIS

CATARRHOL

Est le seul remède qui guérisse positivement le

CATARRHE, RHUME DE CERVEAU, FIEVRE DE FOIN.

C'est un onguent merveilleux, différent de tous les autres car il ne contient ni graisse ni saindoux; il ne rancit jamais.

En vente partout, envoyé tel ou aux Etats-Unis sur réception de 75 cents.

ADRESSEZ: **COMPAGNIE MED. PARIS-CANADA** Ch. 6, Patisse "La Presse", Montréal.



Remède sûr et efficace pour enlever promptement, et sans douleur, les Cors, Verrues et Durillons. Efficace, Inoffensif et Garanti. Envoyé par la poste sur réception du prix, 25c. **A. J. LAURENCE, Pharmacien, Montréal.**

PLUS DE CORS AUX PIEDS!



GRATIS Un livre très sériex sur les maladies des nerfs et une bouteille échantillon de notre remède sont envoyés gratuitement à ceux qui en font la demande, aux pauvres surtout. **KOENIG MED. CO.,** 100 Rue Lake, CHICAGO. En vente chez les pharmaciens: \$1.00 la bouteille, 6 pour \$5.00.



EDMOND J. MASSICOTTE, Artiste-Dessinateur, (soilage) 1430 rue Notre-Dame, Montréal — Illustrations décoratives pour couvertures de livres, catalogues, étiquettes, annonces pour le commerce. Affiches, monogrammes, cachets, etc.

Des aliments et des boissons

La falsification d'une substance consiste dans l'addition volontaire d'un produit étranger ou dans la soustraction des éléments constitutifs de la substance, dans un but de fraude ou de lucre; d'une manière générale, toute manipulation devant diminuer d'une manière ou d'une autre, la valeur intrinsèque de la marchandise et procurer au vendeur un gain illicite, constitue une falsification.

Un produit est dit "altéré" lorsqu'il contient des corps étrangers provenant d'une purification incomplète ou d'une préparation imparfaite, ou bien lorsque sa composition a été modifiée par défaut de conservation.

Les sophisticateurs, dont le flot monte toujours, provoquent de nouveaux travaux de la part des chimistes, qui sont obligés d'opposer leur science et leur sagacité à l'ingéniosité et à l'audace des fraudeurs. Les aliments, les boissons et les liquides, les condiments, offrent aux fraudeurs le plus vaste champ pour soutenir les coupables exploits de ces manipulateurs à la conscience élastique. Faire toucher au public, "à priori" et "de visu" ces exploitations peu honnêtes, c'est travailler pour l'humanité, pour tous, pauvres et riches, c'est notre but.

Les fraudeurs, toujours à l'affût des progrès de la science, ont varié, multiplié, perfectionné leurs procédés, et au lieu des anciennes additions ou substitutions faciles à déceler, ont recours à des corps ou à des mélanges de substances savamment choisis pour dérouter les recherches.

Les industriels, les commerçants, tous nous avons un intérêt puissant à savoir découvrir les fraudes qu'on fait subir aux produits dont nous faisons usage journellement; ce sujet sera traité clairement et simplement par ma science modeste, afin d'intéresser nos aimables lecteurs, et les mettre en garde contre toute substance adultérée néfaste à leur santé.

Nous passerons en revue: l'eau, le lait, le pain, les viandes, les farines, le beurre, les fromages, les pâtes alimentaires, les condiments et épices, l'alcool, la bière, les vins, les eaux-de-vie et liqueurs composées, le thé, le café, le chocolat, le cidre, les huiles à manger, les conserves alimentai-

res, les conserves de légumes, fruits, poissons, confitures, gelées, sirops en général, bonbons, confiseries, extrait de viande, thé de boeuf, poudre de viande et lait concentré, etc., etc.

Eau potable. — Les impuretés causant son insalubrité. — Procédés pratiques pour reconnaître sa pureté. — La stérilisation pour l'usage domestique.

Cette question a été souvent et longuement traitée, car ce liquide, indispensable à la vie et au bien-être de tous, doit être le plus pur possible.

L'eau d'alimentation saine et abondante doit être avant tout potable.

On entend par eau potable, celle qui répond aux caractères suivants :

Elle doit être limpide, incolore, inodore, fraîche, d'une saveur agréable et aérée. — Être privée de matières organiques en putréfaction, elle ne doit pas renfermer de matières pathogènes (bactéries, infusoires, nomades); elle doit contenir une proportion normale de matières salines aptes à l'entretien des tissus et de l'ossature de notre organisme.

Caractères d'une eau potable. — Elle ne doit pas se troubler par la chaleur; dissoudre le savon sans former de grumeaux; bien cuire les légumes; ne pas déposer par le repos; l'oeil ne doit pas découvrir de matières organiques en suspension; couleur et odeur nulles; doit être fraîche et aérée.

Une eau qui se trouble par la chaleur, graduellement, contient un excès de carbonate de chaux. Si la chaux et la magnésie sont en excès, elles coagulent le savon. Enfin, si elle cuit mal les légumes, le sulfate de chaux y prédomine.

Les matières organiques en suspension se reconnaissent avec une petite quantité de permanganate de potasse, qui change de suite de couleur.

Nous ne pouvons nous étendre ici sur l'analyse chimique, micro biologique, bactériologique de l'eau, car d'ici peu de temps nous aurons l'honneur de lire les résultats précis de ceux dont de longs et pénibles travaux scientifiques éclaireront le public et décideront de la valeur de l'eau de Montréal.

Caractères organoleptiques de l'eau

Couleur.....	{ Légèrement bleue sous une grande épaisseur, incolore sous un petit volume.....	Eau ayant le caractère d'une eau potable.	
	{ Toute autre coloration.....	Eau suspecte.	
Odeur.....	{ Nulle.....	Eau ayant le caractère d'une eau potable.	
	{ Odorante.....	Eau suspecte.	
Saveur.....	{ Fraîche et agréable.....	Eau ayant le caractère d'une eau potable.	
	{ Légèrement acide.....	Présence probable d'un excès d'acide carbonique.	
	{ Saumâtre, ou salée.....	{ Présence d'un excès de chlorure de sodium.....	Eau mauvaise.
	{ Amère.....	{ Présence de sels magnésiens en grande quantité.....	
{ Fade.....	{ Absence de sels en solution.....		
Aspect.....	{ Limpide.....	Caractère d'une eau potable.	
	{ Trouble.....	Eau suspecte.	
Température.....	{ Au-dessous de 8° C.....	Eau pouvant fatiguer l'estomac.	
	{ De 8° à 10° C.....	Température optima d'une eau potable.	
	{ De 15° à 20° C.....	Eau désagréable.	

Les nombreux micrococci ou bacilles qui contiennent les eaux contaminées ne peuvent être décrits ici; citons quelques germes Acrobis tels que le Micrococcus ou Bacillus Prodigiosus (dont la forme est sphérique, ovale, en courts bâtonnets).

Le Micrococcus Pyogenes Aureus, Coccus de formes sphériques isolés, ou deplacoques

en chaînes irrégulières, plus souvent en amas, semblables à des grappes de raisins.

Le Bacillus Violaceus, forme bâtonnets courts. Motilité: très peu mobile, immobile. Spores: arrondies ou elliptiques, de même longueur que les bâtonnets.

A. QUEVA,
Chimiste-Expert.
(Montréal)

Filtre à eau, de ménage, pratique et économique

Ce qui précède nous engage à publier la recette suivante, qui, nous le croyons, sera appréciée par toutes les ménagères désireuses d'avoir un bon filtre, indispensable dans toute maison bien tenue.

Pour faire un filtre bon et peu coûteux, on procède de la façon suivante: On prend un vase en grès, en terre cuite ou en tôle galvanisée, muni d'un robinet vers sa base; on place au-dessus de ce robinet une claie d'osier ou un tamis; on met sur cette sorte de support une couche de graviers ou de sable à mortier d'environ un pouce d'épaisseur, que l'on recouvre d'une couche de charbon de bois grossièrement concassé et d'environ un demi-pouce d'épaisseur. A le charbon de bois est recouvert

d'une couche de sable analogue à la première, puis, ces différents corps sont abondamment lavés à l'eau courante, dans le but d'en éliminer toutes les petites particules solides, qui pourraient par la suite passer dans l'eau potable.

Plus l'eau est chargée de matières étrangères, et plus souvent il est nécessaire de renouveler les parties composant l'intérieur de ce filtre. Généralement, cette petite et peu coûteuse opération ménagère est renouvelée tous les trois mois. Il est presque inutile d'ajouter que le récipient du filtre doit être muni d'un couvercle, que l'on ne retire que pour remplir d'eau le filtre en question.



Partie nourriture,
partie boisson,
partie stimulant et tonique

Voilà le CAFÉ DE MADAME HUOT

Il vous fera la plus délicieuse tasse de café que vous ayez jamais goûtée. Il est absolument pur et riche en arôme.

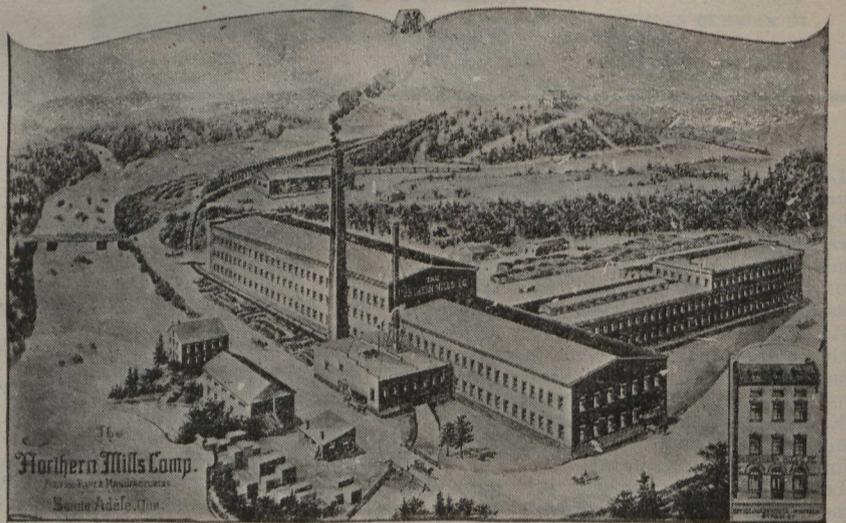
En vente par tous les bons épiciers. En canistres, 1 lb. à 40 cts; 2 lbs, à 75 cts.

En gros chez E. D. MARCEAU, 281 & 285 rue St-Paul, Montréal

DENTS BLANCHES EN EMPLOYANT CHAQUE MATIN LES DENTIFRICES DES RR. PP. BENEDICTINS DE SOULAC

Exigez cette marque Dentifrice hors concours à l'Exposition de Paris 1900.
ELIXIR 50c. POUDRE 35c PÂTE 35c TUBE 25c.
En vente dans toutes les bonnes pharmacies.
Si votre pharmacien ne les tiens pas, écrivez
GASTON VENNAT, 13 rue St-Jean, MONTREAL
BELL TEL. MAIN 4672

La Compagnie des Moulins du Nord



... FABRICANTS DE ...

PAPIERS à IMPRIMER pour LIVRES, BROCHURES, Etc.

PAPIERS à ECRITURE, LITHOGRAPHIE, Etc.

PULPE MECANIQUE

BUREAU ET ENTREPOT :

278 RUE ST-PAUL, MONTREAL

SUCCURSALE :

39 RUE ST-PAUL, QUEBEC

MOULINS :

STE-ADELE STATION, P. Q.

Culture du géranium



Sur la fenêtre ou sur le balcon, il suffit de les planter au soleil, dans une caisse, à moins qu'on ne les conserve en pots; dans ce dernier cas, un pot de six pouces de diamètre est suffisant pour une jeune plante. Dans un pot plus grand, le geranium poussera davantage en feuilles, mais fleurira moins. Pendant tout l'été, on peut arroser abondamment les plantes en pots ou en caisses, mais à partir d'octobre, il faut être plus parcimonieux. Lorsqu'on veut faire des parterres de geraniums, la plantation s'effectue du 1er au 15 juin, sous notre climat. On choisit un carré ou une plate-bande bien ensoleillée, constituée par un sol plutôt maigre. En pleine terre, comme la terre sèche moins vite, il n'est pas nécessaire d'arroser abondamment.

Les seuls soins à donner consistent à supprimer les feuilles jaunes et à enlever les fleurs fanées pour favoriser la florai-

Il est peu de plantes plus populaires et plus accommodantes que le geranium; il pare les parterres des grands parcs, les plates-bandes des jardins privés, les vastes corbeilles des parcs publics; est, par excellence, la plante des fenêtres et des balcons, et, avec quelques soins, devient même une plante d'intérieur.

Cependant, il tend à être supplanté par le bégonia, dont il existe aussi tant de sortes. Et cela est dû moins à une déficience de son tempérament ou à quelque caprice de la mode, qu'aux saisons d'été pluvieuses que nous subissons.

Car le geranium — et c'est là une qualité — est avant tout une plante de soleil qui affectionne la chaleur. Planté à l'ombre, ou arrosé fréquemment, il pousse vigoureusement, mais fleurit peu. Et si cela est considéré par quelques-uns comme un défaut, vous serez de mon avis, chères lectrices, que ce défaut devient pour nous une qualité de premier ordre, puisqu'un tel tempérament lui permet de vivre et de



Plantation de plusieurs boutures dans un même pot

son continue. Les pieds cultivés en pots peuvent fort bien être conservés ainsi l'hiver; mais on ne rentre pas ceux mis en pleine terre; on se contente de couper dessus des boutures qui sont préparées en août.

Chaque bouture est coupée sur une feuille, et celle-ci est supprimée. Le limbe des autres est ensuite raccourci. On plante cinq à six boutures dans un pot de cinq à six pouces de diamètre. Ces pots, placés à bonne exposition, sont modérément arrosés, et les boutures s'enracinent en une quinzaine de jours.

Ces boutures sont rentrées dans la serre froide ou dans une pièce sèche, où il ne gèle pas l'hiver, près de la fenêtre si la chose est possible.

Les forts pieds de geranium hivernés dans les pièces habitées, privées d'eau jusqu'en janvier, rabattus à ce moment, poussent dès lors et fleurissent abondamment dès la fin de février, ce qui est fort agréable.

On peut également obtenir une bonne floraison, l'été, sur de vieux pieds, qui ornent ainsi les serres vides, en les tenant au sec jusqu'en avril-mai, en les rabattant et en les rempotant à ce moment, puis en activant la végétation par une distribution plus fréquente d'arrosages. On peut ainsi les maintenir fleuris jusqu'en décembre.

Ainsi que vous pouvez le constater, chères lectrices, il n'est pas nécessaire de posséder une serre pour conserver et avoir de jolis geraniums, lorsqu'on ne veut pas en acheter tous les ans.

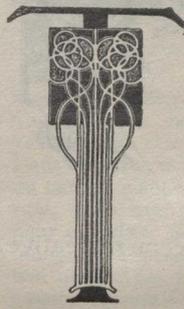
ÇA ET LA A TRAVERS LE MONDE

Une grande compagnie américaine, la Baltimore and Ohio, vient de mettre en service une locomotive pour trains de voyageurs, qui pèse 210 tonnes. Elle porte un réservoir qui contient 6,000 gallons d'eau.

Un étudiant allemand, élève d'une école d'arts-et-métiers, fit le stupide pari qu'il pourrait avaler sans danger quelques milligrammes de strychnine. Il mourut instantanément.

—346,590 mariages, si j'en crois un recensement officiel, ont été célébrés l'an dernier au Japon. Sur le nombre, on ne comptait pas une seule mariée âgée de plus de vingt-deux ans. Quarante-deux n'avaient que quinze ans; 759 autres avaient seize ans; 5,484, dix-sept ans; 17,408, dix-neuf ans, et 26,100 vingt ans.

Eau chaude et Eau froide



OUS les remèdes sont dans la nature. C'est à l'eau froide qu'il faut demander le secret qui vous assurera pendant de longues années la fraîcheur et la fermeté des chairs.

L'eau chaude est aussi défavorable à la peau que les vêtements épais, les fourcures, les écredons et les lits de plume, dans lesquels les corps, profondément enfon-

nés, ne reçoivent pas sa ration d'air et s'asphyxient lentement. L'eau chaude, en portant son action dissolvante sur la fibre musculaire, rend les chairs molles, flasques et ternes; elle exagère la sensibilité de la peau, qui, dès lors, résiste mal à la température ambiante; or, il est indispensable que les parties de votre corps exposées à l'air, c'est-à-dire la tête et les mains, soient endurcies contre l'action du froid et les variations de la température.

C'est le meilleur préventif contre les gerçures, les crevasses, les engelures et ces mille petites lésions, laides ou cuisantes, qui font le désespoir des épidermes par trop choyés, mais qui n'ont jamais terni l'éclat ou le poli d'une peau "entraînée" à supporter la sensation puissante de l'eau froide.

En présence de deux visages, habitués l'un à l'eau chaude, l'autre à l'eau froide, la différence éclate: jamais oeil exercé ne s'y trompera.

Le premier est d'une teinte pâle, quelquefois grisâtre; la peau a perdu sa fermeté pour faire place à une mollesse livide; ou si elle est colorée, c'est d'un rose bouffi; souvent la peau est fendillée, gerçée et se creuse de cavités, de crevasses et de fissures, que la crème, la crème fatale, peut désormais seule combler.

Contemplez maintenant ce visage régulièrement abluitionné et revivifié par l'eau froide: quelle fermeté et quelle fraîcheur! ce sont les roses les plus vives, les roses de la santé et de la beauté!

Sous la peau circule en nappes le courant d'un sang plus rutilant qui, sous l'action du liquide se reflète au dehors même à travers l'épiderme le plus mat des brunes les plus pâles.

Les femmes grecques et romaines, qui excellaient à se conserver toujours belles aussi bien qu'à s'embellir, trouvaient dans l'usage fréquent de l'eau froide le talisman qui leur assurait le poli et l'éclat incomparables de la peau. On se servira donc pour toutes les parties du corps, mais surtout pour la figure et pour les mains, d'eau froide: je ne dis pas d'eau glacée, que l'on doit éviter dans tous les cas, mais l'eau à la température de la chambre. Les ablutions seront pratiquées chaque matin, en hiver comme en été.

Les lotions et les ablutions seront suivies dans tous les cas de douces frictions pratiquées avec une serviette mince, et surtout bien sèche; mais l'éponge, la simple éponge, est encore l'instrument le plus parfait de la toilette quotidienne.

Jamais on ne doit laisser l'eau s'évaporer d'elle-même à la surface de la peau: les inconvénients de cette mauvaise habitude, d'ailleurs assez rare, sont multiples.

"Je suis convaincu, dit à juste raison Fousagrives, que la race anglo-saxonne doit une partie de sa vigueur et de sa beauté à l'usage des ablutions froides. Elles enlèvent les souillures quotidiennes de la peau, raffermissent son tissu, aguerissent contre les vicissitudes atmosphériques, prévenissent par suite contre les maladies qui en sont la conséquence, et vont exercer sur tout l'ensemble une influence salutaire de bien-être et de vigueur accrue.

Le savon ne doit jouer qu'un rôle secondaire dans la toilette journalière du visage; un médecin réputé de Paris a l'habitude de n'en prescrire l'usage qu'une fois par semaine.

Souvent l'on se récrie devant ce conseil, qui est pourtant issu de la plus saine hygiène: "Pas de savon! y pensez-vous? mais je croirais ne m'être point lavé!"

A cela je réponds: Faites usage chaque jour de votre savon, à deux conditions: la première, qu'il sera de qualité supérieure; la seconde, c'est que vous n'en laisserez sur votre serviette ou votre éponge qu'une trace inappréciable, juste suffisante pour débarrasser la peau du visage de l'enduit sébacé des vingt-quatre heures. Et enco e cet enduit est-il nécessaire, puisque c'est à lui que nous devons le poli, le vernis de notre peau.

Est-ce à dire que l'eau chaude doit complètement être proscrite de la toilette? Assurément non. Je conseille l'eau chaude une ou deux fois par mois; ces jours seront ceux du grand savonnage et du lessivage à fond des moindres replis de notre épiderme.

DOCTEUR BERTRAND.

GARDEZ VOTRE ARGENT



Plutôt que de le jeter par les fenêtres en achetant pour le teint des poudres et lotions sans valeur renfermant souvent des ingrédients nuisibles et des poisons. Si votre visage est enlaidi par des boutons, ou s'il a peut-être rougissé, rugueuse, grasse, j'ai une recette qui vous la guérira sûrement et sans danger. Vous pouvez préparer le mélange pour dix sous. La préparation resserre la peau, et en fermant les pores en chasse toutes les impuretés, empêche les rides et laisse la peau saine et en bon état.

Pour le prix, voir ci-dessous.

CHEVEUX GRIS.

Si vous avez les cheveux blancs ou si vous grisonnez, et si vous voulez leur rendre leur nuance primitive, j'ai une formule pour cela. C'est sans danger aucun, pour les cheveux, le cuir chevelu et la santé en général; ne contient pas de soufre, plomb, nitrate d'argent, cuprose, ni poison d'aucune sorte. Ne s'enlève pas au toucher, ne colle, ni salit, ni pousse les cheveux, ne ronge pas le cuir chevelu; fait pousser les cheveux, leur donne une apparence souple et lisse. Pour quelques sous vous pouvez en faire assez.

Pour le prix, voir ci-dessous.

BLANCHEUR DU TEINT.

Je peux vous envoyer la formule pour blanchir le teint; préparez d'avance, elle se vend \$2.00 chez le pharmacien. J'en ai fait usage et je puis vous garantir que cette préparation enlève les tâches de rousseur, dissipe le hâle ou les rougeurs de la peau. Vous la préparez pour le dixième du prix que coûtent les lotions vendues pour le teint.

Pour le prix, voir ci-dessous.

POUR FAIRE POUSSER LES CHEVEUX.

C'est tout ce qu'il y a de plus simple. Je les fais pousser sur le champ, en arrête la chute, prévient les pellicules, tend à faire friser ou à boucler les cheveux, empêche la calvitie et fait pousser les cheveux à profusion. Parfaitement pur et sans danger. Peut-être préparé pour quelques sous seulement.

Pour le prix, voir ci-dessous.

TRANSPIRATION EXCESSIVE.

Des pieds et des aisselles; guérison certaine sans clore l'orifice des pores et sans nuire au corps. Les dames qui transpirent beaucoup des aisselles seront guéries d'une façon permanente. Soulagement immédiat pour les pieds tendres et sensibles. Plus de mauvaise odeur causée par la sueur. Peut se préparer pour quelques sous seulement.

Pour le prix, voir ci-dessous.

RIDES PRÉCOCES.

J'ai une préparation infallible pour faire disparaître les rides. Applications faciles, sans danger et bon marché. Elle comble les parties creuses en nourrissant la peau qui redevient unie, souple et blanche. Guérit les gerçures des mains et des lèvres, et la rugosité causée par le froid et les savons impurs. Facile à préparer et à peu de frais.

Pour le prix, voir ci-dessous.

TROUVAILLE.

Lotion pour le visage; fera disparaître l'apparence grasse et luisante de la peau, la rendant souple et blanche en cinq minutes; en huit jours enlève tous les boutons, dissipe le hâle, blanchit la peau sans l'irriter; sans danger aucun; ne contient pas de poisons. Pour cinq sous vous en ferez assez pour durer six mois.

Pour le prix, voir ci-dessous.

POILS FOLLETS.

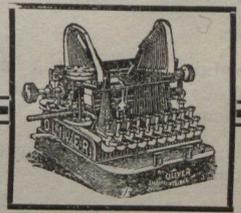
Au visage, cou, bras et autres parties du corps; les détruit vite et les enlève sans douleur, sans décoloration et aucun dommage à la peau. Agit d'une manière efficace en moins de trois minutes. Sans danger et absolument certain.

Prix et Autres Renseignements.

Les Recettes seront envoyées sous enveloppe ordinaire cachetée. Prix: 50 cents pour deux; 75 cents pour quatre; \$1.00 pour toutes. Il faut que le prix en argent mandat ou timbres accompagne la lettre. Ces Recettes sont simples, sans danger et font tout ce qu'elles promettent. Nous avons des centaines de témoignages à l'appui de leur efficacité. Les pharmaciens vendent les ingrédients de mes recettes et vous n'êtes pas obligé de m'écrire pour les avoir. Ecrivez à

MADAME LAJEUNESSE, Dermatologiste, TORONTO, ONT. CANADA.

Achetez la meilleure machine à écrire au monde



FABRIQUÉE AU CANADA.

"Oliver"

(A ÉCRITURE VISIBLE)

On demande des représentants partout où il n'y en a pas

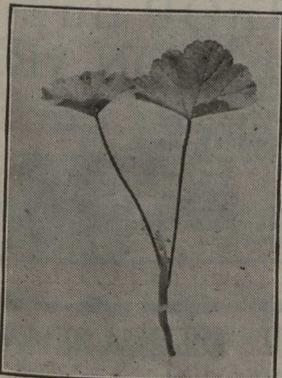
Canadian Oliver Typewriter Company, :: :: Montréal



fleurir abondamment sur les rebords arides de la fenêtre, dans quelques poignées de terre parcimonieusement mesurées. Et, pour montrer sa résistance, ne pousse-t-il pas vigoureusement sur les fenêtres des maisons ouvrières des campagnes, planté dans quelque vieil ustensile de cuisine ou dans une boîte de conserves en fer-blanc? Ses variétés sont innombrables, et chaque année les horticulteurs en mettent de nouvelles au commerce.

Il y en a de toutes couleurs, à fleurs simples et à fleurs doubles; mais je vous engage à donner la préférence à celles à fleurs simples, beaucoup plus florifères. Les variétés à feuilles panachées sont fort jolies, mais à part quelques-unes, toutes sont un peu délicates.

Lorsqu'on ne possède aucun sujet, il n'y a qu'à acheter quelques pieds chez un horticulteur; les boutures de l'année, cultivées en petits pots, déjà ramifiées et en



Bouture taillée de la bonne manière

boutures, sont vendues sur les marchés ou chez les horticulteurs, à un prix minime. Mai est le bon moment de les planter, un mois après, ils auront largement grossi et donneront plusieurs ombelles de fleurs à la fois.

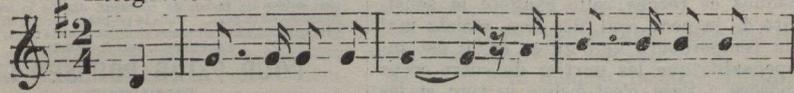
Pour les grands et les petits enfants

Dialogue entre M. Parasol et M. Parapluie de Bon Abri. (Scène récréative)

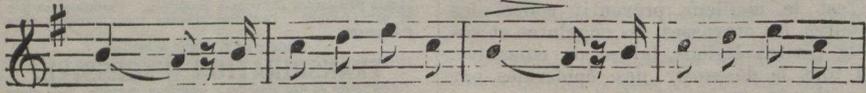
La scène représente un vaste appartement au milieu duquel se trouve une armoire renfermant M. Parasol et M. Parapluie. — Des enfants entourant l'armoire mystérieuse chantent en chœur :

Allegretto.

Auguste Charbonnier.

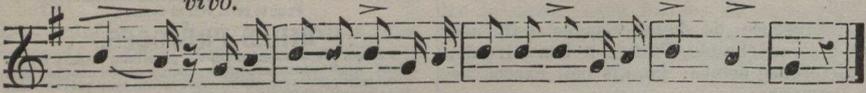


On dit que près d'i - ci... De-meure un Pa - ra -



plui - e Qui don - ne des a - vis..... Bons pour tou - te la

vivo.



vi - e La ri - fla, fla, fla, La ri - fla, fla, fla, La ri - fla, fla, fla.

(On entend du bruit dans l'armoire.)

Eh bien! mon cher ami, Approchons, je vous prie, De l'endroit que voici, Maison du Parapluie. La riflâ, fla, fla (ter).

Chut! il se fait du bruit, Chez M. Bon Abri... Cachons-nous, gens d'esprit, Du Parasol aussi... La riflâ, fla, fla (ter).



M. Parapluie, s'adressant à M. Parasol, chante en ouvrant l'armoire et regardant avec étonnement :

Mais, qu'est-ce que ce bruit Gentillet, mon ami ?

M. Parasol. — C'est la fin de la nuit, Sortons tous deux d'ici." La riflâ, etc. (ter).

M. Parapluie et M. Parasol sortent de l'armoire, tandis que les enfants se cachent pour écouter le dialogue.

M. Parapluie. — Eh! bonjour, cher petit Parasol fringant.

M. Parasol. — Eh! bonjour, père Bon Abri...

—Quel temps fait-il ce matin, cher ami? —Je n'en sais trop rien, mais j'espère qu'il fera beau et que je sortirai de mon fourreau, car je suis étouffé là-dedans, enfoncé jusqu'au col!...

—C'est cela, beau Parasol, vous espérez que moi je resterai dans ce coin d'armoire, ou à la porte d'un salon ou d'une antichambre!

—Vraiment, vous me jugez bien mal, bon père l'Abri; je croyais que vous aimiez le foyer domestique, et, comme je vous voyais rêvant cette nuit, je pensais que vous préfériez rêver le jour aussi!

—Moi rêver! rêver en plein jour? Jamais, jamais, gentillet mon ami, c'est trop nuisible... Les rêves sont des mensonges, et moi Parapluie, autrement dit M. de Bon Abri, je songe aux réalités de la vie, je suis essentiellement pratique et positif.

—A quoi songiez-vous, M. de Bon Abri, et quelle réalité vous préoccupe encore?

M. de Bon Abri. — A quoi je songeais? A quoi je songe chaque jour?

Eh bien! puisque vous désirez le savoir, vous le saurez, gentil Parasol... Je vais vous ouvrir mon cœur, cœur de Parapluie!... (Il s'ouvre tout grand.)

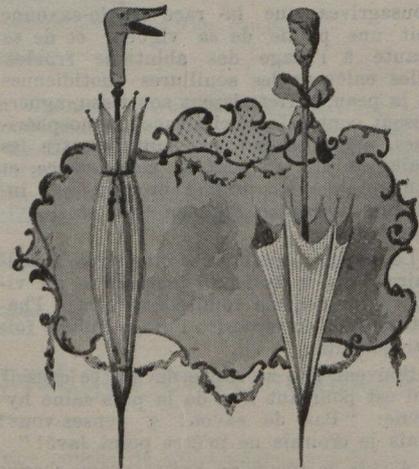
M. Parasol. — Ouvrez-vous, mon pauvre ami, car vous en mourez d'envie, et cela

vous soulagera. De plus, n'ai-je pas droit à votre confiance, ne suis-je pas votre fidèle ami, sinon le jour, au moins la nuit...?

—Eh bien! gentillet mon ami de nuit, car durant les beaux jours vous me fuyez, sans plus tarder, dites-moi, je vous prie, et tâchez de m'expliquer pourquoi, toutes les fois qu'il faut me mettre en route hors du logis, j'ai le désagrément, pour ne pas dire le déchirement, d'avoir remarqué un air boudeur et fort peu gracieux chez quelques grandes et petites demoiselles; et pourtant, ne suis-je pas rempli de dévouement pour elles?

—Bah! M. de Bon Abri, ce sont les rhumatismes, les névralgies, les gastralgies, et tous les soucis, qui sont cause sans doute de ces airs tristes et moroses qui changent les plus jolis minois en vrais repoussoirs...

M. de Bon Abri. — Nenni, gentillet mon ami, car j'ai fait la remarque certaine que lorsque Mlle Rose vous prend, toujours elle sourit. Si votre emploi vous donne quelque peine, le mien, vous l'avouerez, est bien plus fatigant. On me fait la grimace, est-ce de la justice? Moi qui mets chacun à l'abri du vent, de la neige, de la grêle, de la pluie! moi qui empêche de prendre rhumes de cerveau, douleurs et névralgies! moi qui, par tous les temps, qu'il gèle, qu'il tonne, qu'il vente, me dévoue tout entier!... Me faire la grimace est une noire ingratitude qui me blesse, qui me chagrine... Et dire que je m'use pour défendre et prolonger la vie de ces maussades demoiselles!... Ah! gentillet mon ami, c'en est trop pour un parapluie! et pour tant de dévouement jamais je ne reçois un merci!



M. Parasol. — Mais, père Bon Abri, vous m'étonnez, vous me surprenez, vous, si expérimenté; car pas n'est besoin de beaucoup de malice pour voir d'où viennent ces procédés qui paraissent si blessants. Quand Mlle Rose ou Mlle Blanche, Mlle Palmyre ou Perpétue, vont requérir votre office, le ciel est sombre et noir, et les pensées de ces demoiselles sont teintées de mélancolie!... Tout se tient en ce monde, et les personnes et les choses!... Mais si c'est à son ombrelle, couleur de rose, que la petite ou la grande demoiselle a recours, le ciel est pur et beau, le soleil brillant, l'air est embaumé du parfum de fleurs odorantes, et le beau temps amène sur ses lèvres un sourire.

M. Bon Abri. — Votre réplique, ô Parasol, respire la sagesse. Je le reconnais trop tard! Hélas! trop souvent

L'accueil qu'à son prochain l'on fait, Se ressent avant tout de l'humeur dont on [est.

Mais, quoi qu'il en soit, c'est contre la justice, gentillet mon ami; et si j'étais Roi, Gouverneur, Président ou Procureur, au lieu d'être ce que je suis, un respectable Parapluie, je dirais aux grands, aux petits, aux gens de cœur, aux gens d'esprit, à Chicago comme à Montréal: Qu'il pleuve, qu'il vente, qu'il tonne ou qu'il grêle, soyez toujours d'humeur égale et sereine. Louez Dieu de tout, en tout, partout, sans jamais faire la moue à qui vous contrarie, et sachez dire merci voire même à votre parapluie!

M. Parasol, s'approchant aimablement de M. Parapluie, chante joyeusement:

Ah! s'il en est ainsi, O docte Parapluie, Je serai votre ami A la mort, à la vie!... La riflâ, fla, fla (ter).

Les enfants s'avancent alors, entourent M. Parasol et son ami en chantant avec entrain :

Vive le Bon Abri! Le Parasol aussi! Car nous avons compris Leurs très sages avis... La riflâ, fla, fla (ter).

Chassons avec vigueur Les petits airs boudeurs; Disons avec bonheur: Vive la bonne humeur!... La riflâ, fla, fla (ter).

Bénéissons en tous lieux Le soleil du bon Dieu! Surtout, soyons joyeux De la rosée des cieux!... La riflâ, fla, fla (ter).

BONS MOTS

Oh! ces enfants terribles. Hier, chez Mme C..., bébé avait été si sage, si sage, que, vers la fin du repas, sa mère lui demande:

—Que veux-tu que je te donne, en récompense de ta sagesse?

La fillette réfléchit un instant, puis:

—Tu me donneras ta boîte rouge...

—Quelle boîte rouge?

—Celle garnie de satin, où tu mets tes dents tous les soirs.

Tableau!

* * *

Le cœur est bien près de l'estomac!

Une petite fille de cinq ans a reçu en cadeau, à la campagne, un joli petit lapin blanc; aussitôt elle s'est mise à l'aimer, ce n'était plus pour elle un compagnon, c'était un enfant! Quand vint l'hiver, il fallut rentrer à Paris.

Que deviendra le petit lapin? demanda la petite fille.

—Nous ne pouvons pas l'emmener! dirent le père et la maman, fâchés du petit chagrin qu'ils allaient causer à l'enfant.

—On ne peut pas l'emmener, reprend-elle vivement, eh bien! mangeons-le.

Précoce, mais authentique.

* * *

La petite Berthe, d'un air contrit:

—Oui, maman, j'ai pris trois bonbons dans la commode.

—C'est très mal, mon enfant; mais je te pardonne, à cause de ton aveu.

—Alors, redonne-m'en un... je n'en avais pris que deux.

LES MESSAGERS DE BEBE

Le petit frère est mort: il a franchi le seuil De l'auguste séjour. Dans la maison en

[deuil,

Naguère on espérait, tout respirait la joie. Le pauvre enfant, hélas! est devenu la proie

De l'implacable mort. Et l'on pleure à

[présent;

La famille éperdue appelle en vain l'absent, Dont le corps maintenant et pour toujours

[repose

Sous les gazons fleuris, au pied d'un mar-

[bre rose!

Bébé n'a que cinq ans: il demande, anxieux, Si le frère bientôt s'en reviendra des Cieux;

Et voyant l'autre jour sa mère avec tris-

[tesse

Contempler le portrait qu'elle revoit sans

[cesse,

Bébé lui dit: "Maman, sèche tes larmes, va, Je vais écrire au Ciel, mon frère reviendra.

"Ne pleure plus, maman, nous aurons des

[nouvelles."

—"Mais, mon chéri, ta lettre aux sphères

[éternelles,

"Comment l'enverras-tu dans les grands

[Cieux si beaux?

—"Maman, je l'enverrai par les petits oi-

[seaux."

ROMAIN COMPANT.

Gram-o-phone BERLINER



(La voix de son maître)

CETTE Machine réalise, au point de vue du rendement, la perfection la plus absolue.

Le Gram-o-phone Berliner

est l'ami des familles, le musicien que chacun veut entendre.

Notre répertoire de morceaux de chant est des plus complets.

DEMANDEZ NOTRE CATALOGUE

Berliner Gram-o-phone Co. of Canada, Ltd.

2315, Ste-Catherine, MONTREAL

Les principaux médecins du Canada non seulement le recommandent mais en font usage tous les jours.

WILSON'S INVALIDS' PORT

Grosse bouteille, \$1.00
Six bouteilles, \$5.00

Tous les Pharmaciens, partout.

SIROP du Dr LEONARD

Spécifique pour les Coliques des enfants, Diarrhée, Dysenterie, Dentition douloureuse et difficile, Toux, Rhume, et toutes maladies des Pouxmons.

En vente chez tous les pharmaciens.

PRÉPARÉ PAR LA CIE CHIMIQUE "LEONARD," 3141 rue Notre Dame, Montréal.

POILS FOLLETS ENLEVES

"THORENE", le nouveau traitement, enlève les poils follets sûrement, sans danger et sans douleur. Pas d'acides ni autres ingrédients malfaisants. Toute dame ainsi affligée devrait employer le remède souverain, envoyé par la poste, scellé sûrement, \$1.00. Adresse:

The Madam Thora Toilet Co. Toronto, Canada.

Réticules, bourses et sacoches



Il est peu d'accessoires de la toilette féminine qui comportent plus de variété et qui soient plus généralement adoptés que ce petit sac à main, appelé réticule, sacoche ou châteline, selon sa forme et son usage.

Il fut un moment, à l'époque de nos grand'mères, où le réticule eut déjà une grande vogue, vogue moins persistante, cependant, que celle dont, avec sa soeur la sacoche, il jouit de notre temps. Il était considéré plutôt comme une parure, une jolie superfluité, que comme un objet utile, tandis que la mode actuelle, ne permettant plus l'adjonction de poches à nos robes, ces petits sacs sont devenus tout à fait indispensables. En effet, où mettrions-nous mouchoir, parfums, porte-monnaie, boîte à timbres, boîte à pastilles, tous nos mille inséparables bibelots, si nous n'avions ces commodes et élégantes sacoches? L'hiver, passe encore, on pourrait tout glisser dans le manchon, les mains mignonnes n'y tiennent que peu de place, si l'on considère le volume que les susdits ont atteint la saison dernière. Mais le printemps, l'été, avec nos toilettes claires, dont souvent le corsage fermé par en arrière, ce qui enlève au mouchoir son suprême asile, l'ouverture de la ceinture, que ferions-nous, en vérité, si la mode décrétait qu'il est ridicule de porter réticule?



Bourse en sequins.

Rien de tel n'est à craindre, heureusement, le grand luxe qui se déploie dans la fabrication de ces objets est une garantie de la faveur dont ils jouissent.

Le réticule n'est pas connu d'hier, cependant. Les dames romaines de l'antiquité en portaient, paraît-il, et même, il est parlé du réticule dans les poèmes homériques. Il est vrai qu'on appelait de ce même nom, autrefois, de fines résilles en fil de lin très fin, ou en fil d'or, que les femmes mettaient sur leurs cheveux. Encore une mode qui revient de temps en temps, et dont nous saluerons bientôt un nouveau retour, si j'en crois une revue étrangère dont les prédictions à ce sujet ont coutume d'être autorisées.



Bourse en mailles.

Pour en revenir à mon sujet, je disais donc que l'industrie des réticules, sacoches, bourses et châtelines, était des plus prospères. En effet, une maison de commerce de notre ville me déclarait ces jours derniers, lors d'une petite enquête à laquelle je me livrais, qu'à sa part seulement elle vendrait, au cours de la saison présente, pour plusieurs milliers de piastres de ces accessoires.

Bien des femmes qui en ont le temps et le goût, s'occupent elles-mêmes de la confection de ces jolis objets, dont le prix est toujours assez élevé; elles ont ainsi l'avantage d'y mettre une note personnelle et originale, que les plus luxueux des produits commerciaux ne peuvent posséder. On sait qu'il se vend des fermoirs en métal auxquels il est absolument simple d'ajuster le fond de la sacoche, que l'on a travaillé à son gré. Ces fermoirs sont pourvus de petits clous ou de pinces, que l'on n'a qu'à fermer ou à riveter pour les maintenir parfaitement. On peut, par exemple, tailler de la forme qu'on désire, ronde, ovale, carrée ou autrement, et de la grandeur adaptée au fermoir, un morceau de satin de velours,



Sacoche en cuir.

de suède ou de cuir, et sur ce tissu ou cette peau, peindre un joli motif, branche fleurie, paysage ou symbole. Celles qui ont plutôt le talent de broder que celui de peindre, représentent les mêmes motifs en broderie; puis, il y a maintenant une foule de manières de décorer le cuir; l'Album Universel en a déjà enseigné quelques-unes, il se propose de revenir bientôt encore sur le sujet; une sacoche en cuir fin

pyrogravé ou taillé, ou brûlé, est le dernier cri de l'élégance. La soie à crochet fournit aussi une ressource précieuse. Rien n'est plus joli et de meilleur goût, surtout pour une jeune fille, qu'une petite bourse en mailles tricotées, doublée de soie et fermée avec un ruban formant coulisse. Et c'est d'une simplicité enfantine à confectionner. On tricote, au point de chaînette ordinaire, un rectangle de la grandeur voulue, on le replie ensuite, couvrant les côtés au point de surget, on passe par l'ouverture du bout un petit sac en soie de nuance différente du tricot, ou de même nuance, au goût, on le fixe par quelques points au fond, on perce quelques œillets au bord du sac de soie, œillets correspondants aux trous du tricot; dans les deux on passe deux rubans assez étroits, qu'on noue coquettement chacun de son côté. Et le tour est joué.



Sac en cuir avec application de "poulain russe."

Pour fermer la bourse, vous tirez sur les rubans, qui servent aussi à la tenir à la main. Si l'on coud des perles d'or ou d'acier régulièrement sur les mailles du tricot, on obtient un des plus jolis effets qui se puissent rêver.

Ces petites bourses, de même que celles très artistiques qui sont faites de mailles



Sac-nécessaire en cuir de Russie.

ou de sequins de métal, se portent surtout par les jeunes filles pour les sorties du jour, la promenade avec les petites amies, ou avec la maman; pour les sorties du matin, les magasinages sérieux, la sacoche de cuir est préférable. Le réticule se porte surtout le soir et même quelquefois pour les visites, avec la toilette plus élégante; celui-ci étant fait généralement de satin ou de soie de nuance claire, délicatement orné ou brodé, se fanerait trop vite aux poussières de la rue. Le cuir est plus résistant. Du reste, il se fait des sacoches qui sont de purs chefs-d'oeuvre de maroquinerie artistique. Les quelques modèles que représentent nos illustrations et qui ont été gracieusement mis à la disposition de notre photographe par la maison Morgan, de cette ville, sont, comme on peut juger, de toute beauté et de la plus dernière nouveauté. Les fermoirs de métal, de même que les chaînettes qui servent à tenir à la main ces objets, sont plus ou moins artistiques, évidemment. Il en est qui sont de véritables merveilles et qui atteignent des prix exorbitants. Surtout de perles et de pierres précieuses, ces fermoirs représentent parfois une petite fortune.



Le même, ouvert.

Il est moins de mode maintenant de placer ses initiales sur le cuir, le nom en entier se grave sur le fermoir. C'est moins visible et aussi pratique.

A côté de ces sacoches de grand luxe, et dont le prix n'est guère à la portée du plus grand nombre d'entre nous, — je suis de ce nombre, hélas! — il y en a d'autres, évidemment beaucoup plus simples, mais qui sont tout de même bien coquettes; pour deux, trois, quatre ou cinq piastres, on peut acheter un joli sac en vrai cuir doublé de suède ou de soie, à compartiments, et avec fermoir et chaînette nickelés. L'industrie locale a même trouvé

moyen de mettre sur le marché des produits d'assez belle apparence, qui ne se vendent que cinquante sous à une piastre. Dans certains cas, le cuir est remplacé par du carton mâché ou de la toile cirée, c'est vrai, mais que peut-on vouloir de mieux pour ce prix? Je ne suis pas de ceux qui blâment la production des imitations à bon marché des riens élégants, dont la possession resterait sans cela le seul attribut des choyés de la fortune, tandis qu'ainsi, la moins fortunée des petites ouvrières peut de temps en temps se payer la joie d'avoir un colifichet tout neuf. Il est en toc! Ça ne fait rien, les petites amies ne savent guère distinguer, et la joie est toujours meilleure que si l'on n'avait rien du tout. Puis, le toc fait aller les affaires des petits commerçants. Vive le toc!

Maintenant, il me reste, à propos de réticule, à recommander à mes lectrices de bien se garder de prononcer "ridicule", comme je l'ai déjà entendu, car ce "le" serait absolument. Puis souhaitons que dure encore longtemps la mode des sacoches et des réticules, c'en est une des plus jolies et commode aussi, non seulement en ce qu'elle permet de porter constamment avec soi, dans la rue, une foule de petits objets dont nous aurions peine à nous séparer, mais aussi en ce qu'elle est précieuse pour donner "une contenance" à celles que leurs mains embarrassent toujours. Il serait bien dommage, vraiment, que la mode disgracieuse des poches de robe nous soit de nouveau imposée, lorsque nous lui avons trouvé un si coquet et si commode substitut.

JACQUELINE.

QUELS GANTS FAUT-IL METTRE ?

Les fréquentes questions de nos aimables correspondantes nous montrent que ce ne sont pas seulement les parties importantes de leur toilette dont elles se soucient.

Les détails les plus futiles en apparence doivent certainement être soignés, et vous avez raison, mesdames et mesdemoiselles, de vouloir être mises de façon impeccable.

Et qu'en coûte-t-il, bien souvent? Oh! peu de choses, de l'attention, à la condition que l'on sache toutefois ce qu'il est de bon ton de faire.

Ainsi, vous voudriez savoir quels sont les gants que l'on porte.

Tout d'abord, il est bon de dire que les gants doivent être en rapport avec la toilette que l'on a revêtue: des gants clairs d'une élégance raffinée qui s'allient au mieux avec une mise soignée, seraient véritablement déplacés s'ils accompagnaient une robe fanée ou démodée. Il faut, nous ne saurions le répéter trop souvent, une harmonie bien comprise dans l'ensemble de notre toilette.

Mais il y a cependant des nuances à observer; qui de nous n'a déjà remarqué que la même robe semblera quelque peu changée, si on la met avec un joli chapeau frais, des bottines neuves et des gants propres, ou si on lui adjoint un chapeau simple, canotier par exemple, des chaussures qui ont été neuves et des gants dont la fraîcheur a disparu.

Je ne veux cependant pas vous dire d'abandonner ce qui n'est plus neuf; non, vous savez que nous voulons toujours être économes, mais il faut relayer au second plan ce qui ne mérite pas les honneurs de la grande toilette.

Mais je m'aperçois que nous avons quelque peu abandonné notre sujet. Revenons-y donc.

Pour les cérémonies: mariage, baptême, dîners, ainsi que pour les réceptions et le théâtre, chaque fois, en un mot, que la toilette peut être qualifiée de toilette chic, c'est le gant de chevreau blanc que l'on doit porter. Les gants clairs: jaune paille, gris perle, sont aussi salissants que les gants blancs ou crème, ils font moins "mode", et, de plus, ne se nettoient pas aussi aisément.

Le gant de Suède se met peu; le chevreau, en raison du brillant de la peau, plaît beaucoup plus.

Les personnes élégantes, qui ont un budget de toilette leur permettant ce luxe dispendieux, mettent couramment des gants blancs; mais quand ils n'ont plus la fraîcheur primitive, ils sont si laids qu'il faut leur préférer les gants foncés.

Nous conseillons donc, pour l'usage courant et même pour les visites point de cérémonie, les gants de chevreau gris foncé, brun ou noir, c'est bien ce qu'il y a de plus pratique. Il faut avoir soin que la couleur des gants ne heurte pas celle du costume; ainsi, des gants rouges ne s'allient pas avec une robe verte.

Mais ceci est une question de goût, et vous n'en manquez pas, je le sais!



Il nous a toujours semblé que les Canadiens portaient une serge canadienne pourvu qu'elle fût assez bonne. Ce n'est par un appel à leur loyauté; mais, nous voulions une serge qui ferait appel à leur bourse et à leur bon sens. C'est ce que nous offrons dans les serges "Blunoz."

Nos experts en draps ont dû chercher longtemps, avant de trouver un manufacturier canadien capable de faire une serge possédant toutes les qualités correspondant à nos idées.

Nous avons maintenant une fabrique, faisant les serges "Blunoz," exclusivement pour nous. Nous en contrôlons la production, et le secret qui assure aux serges "Blunoz," leurs qualités durables et leur couleur inaltérable.

En habits bleus ou noirs, à parements simples ou croisés.

Prix \$18.00

Semi-ready Tailoring

231 St-Jacques
1551 Ste-Catherine Montreal



Palmer & Son

1745 RUE NOTRE-DAME
TELEPHONE MAIN 391

Coiffeurs - Artistes

Nous faisons et tenons le stock le plus considérable de POSTICHES, TOUPETS, TRANSFORMATIONS, POMPADOURS et ONDULATIONS.

Nous sommes les plus forts importateurs et nous avons le plus bel assortiment de cheveux naturels frisés et droits, les teintes les plus brillantes, les dessins et modèles les plus exclusifs.

Nos salons de coiffure sont les mieux aménagés.

MANICURE, MASSAGE, VI-BRASSAGE.

Catalogue Gratis

Commandes par la poste demandées.

Les étapes du mariage

LA VIE, la vraie vie, commence au jour du mariage, et désormais, d'année en année, d'étape en étape, on célèbre avec joie la date qui rappelle le jour du mariage.

Les cinq premières années. — On a dénommé "noces de coton" le premier anniversaire du mariage. Pourquoi? Peut-être parce que les mariés vivent encore dans la période où les gens "sont dans du coton": une suite tranquille et capitonnée de la lune de miel. Nocces de "papier", de "cuir" et de "bois" se succèdent en quelques années et renforcent l'année initiale.

Voici d'ailleurs le tableau des principaux anniversaires du mariage, avec leur dénomination particulière.

De 5 à 25 ans. — La laine, l'étain, la soie et la porcelaine précèdent dans la série les fameuses "noces d'argent".

De 30 à 60 ans. — Si les "noces de perles" et les "noces de rubis" ne sont pas très rares, les "noces d'or" le sont davantage, et on n'enregistre pas tous les jours la fête récente célébrée dans le Périgord, où trois ménages de la même famille célébraient à la fois le cinquantenaire de leur mariage. Dans les départements, la solennité des nocces d'or est une jolie fête à laquelle prennent part la famille, les autorités et une grande partie des habitants. Dans les communes, la mairie pavoise, l'église prend des airs de fête, les pompiers revêtent leur uniforme, et il y a grand bal sur la place!

Mais qu'est-ce encore que cela à côté des solennelles "noces de diamant", — après 60 ans de mariage!

Comment on célèbre les anniversaires.

On invite généralement la famille et les amis. Service à l'église, petite fête et grand dîner. La table est couverte de fleurs, et les "mariés" se placent comme au jour du mariage. Les parents offrent leurs vœux et des cadeaux; les amis se cotisent pour offrir un présent commun. Un bal clôt souvent la cérémonie, et ce ne sont pas toujours les mariés fêtés qui dansent avec le moins d'entrain!

Dans certaines provinces, on a conservé les vieilles coutumes. A Rouen, par exemple, à l'occasion des nocces d'or, le marié doit porter sa femme sur son dos sur un parcours de 500 verges! A Cincinnati, pour célébrer les nocces d'étain d'un riche propriétaire, tous les invités offrirent des étains d'art, et l'on mangea dans de l'étain fondu et ciselé spécialement. Que serait-ce s'il s'agissait de nocces d'argent ou de nocces d'or! Que de vaisselle plate serait fondue en ces occasions!

Principaux anniversaires

Noces d'un an....	Noces de coton
Noces de 2 ans....	Noces de papier
Noces de 3 ans....	Noces de cuir
Noces de 5 ans....	Noces de bois
Noces de 7 ans....	Noces de laine
Noces de 10 ans....	Noces d'étain
Noces de 12 ans....	Noces de soie
Noces de 15 ans....	Noces de porcelaine
Noces de 20 ans....	Noces de cristal
Noces de 25 ans....	Noces d'argent
Noces de 30 ans....	Noces de perles
Noces de 40 ans....	Noces de rubis
Noces de 50 ans....	Noces d'or
Noces de 60 ans....	Noces de diamant

Au-delà, c'est l'Infini, ou plutôt l'infiniment rare!

L'ANNEAU DU MARIAGE

L'anneau est un cercle qui n'a ni commencement ni fin, symbole de la famille. Il est en même temps la chaîne idéale qui lie et l'emblème de la foi mutuelle, le gage de l'union intime des cœurs. Il a eu, dès la plus haute antiquité, cette signification morale.

L'Eglise a sanctifié cette coutume par la "bénédiction des anneaux", qui accompagne le mariage, et l'anneau du pêcheur" que porte le Pape, comme l'anneau des évêques", comme l'anneau de la religieuse", symbolisant également l'alliance mystique entre le Christ et ses représentants.

L'anneau nuptial s'ouvre et se dédouble; s'il porte encore l'initiale des époux, il ne cèle plus de devise gravée; c'est un anneau d'or, très simple, sans ornement, en général plat et large; le fiancé achète les deux alliances, qui doivent être semblables.

Les anneaux sont bénis au cours de la cérémonie religieuse. Le prêtre en remet un à l'époux; celui-ci passe l'anneau à l'annulaire gauche de l'épousée, en disant: "Je vous donne cet anneau en signe du mariage que nous contractons." (Cette formule n'est du reste pas obligatoire.)

On remplace un anneau perdu par un nouveau qu'on fait bénir; une veuve conserve sa première alliance, la deuxième étant passée au-dessus. Et, si l'on a gardé l'habitude de passer l'anneau au quatrième doigt de la main gauche, c'est parce que les Romains prétendaient qu'une veine unissait directement ce doigt au cœur.

NECROLOGIE

Décès survenus à Montréal, dans la semaine finissant le 20 mai 1905

- Mayer, Vve Jos., née Collard, 58 ans.
 Martinelli, Frank, 33 ans.
 Guilbault, Dme Arthur, née Lecompte, 36 ans.
 Chouinard, J.-Bte, 72 ans.
 Mulcahy, Dme Wm., née Kavanagh, 73 ans.
 Gauthier, Ildège, 22 ans.
 Thoin, Dme Jos., née Boissonnault, 28 ans.
 Bernier, Honorine-Joséphine, 54 ans.
 O'Connor, Dme Pat., née O'Connor, 29 ans.
 Gougeon, Napoléon, 68 ans.
 Lavallée, Vve J. M., née Gauthier, 80 ans.
 Parizeau, Napoléon, 41 ans.
 McCarthy, Florence, 64 ans.
 Verville, Vve Jos., née Auger, 63 ans.
 Slater, Frederick Bradshaw, 34 ans.
 Gagnon, Vve Wilfrid, née Denis, 57 ans.
 Quintal, Vve Jos., née Gervais, 84 ans.
 Gowan, Francis McArthur, 64 ans.
 Andrews, Vve John, née Jordan, 72 ans.
 Desjardins, Joseph, 22 ans.
 Renaud, Vve Onésime, née Derouin, 58 ans.
 Paquin, Dme Raphaël, née Roussin, 53 ans.
 Paquin, Philomène, 66 ans.
 Watier, Geo. Napoléon, 54 ans.
 Lemieux, Dme Arthur, née Turenne, 51 ans.
 Kehoe, Patrick, 58 ans.
 Touzin, Elise, 59 ans.
 Lefevre, Dme Yvanhoe, née Faubert, 23 ans.
 Hanlon, Patrick, 22 ans.
 Guillaume, Hormisdas, 62 ans.
 Cyr, Joseph, 38 ans.
 Carrière, Louis, 71 ans.
 Charlebois, Dme Olivier, née Lacroix, 35 ans.
 Bourque, Léon, 41 ans.
 Lemay, Avila, 27 ans.
 Malo, Vve Stanislas, née Goulet, 26 ans.
 Brault, Alphonse, 34 ans.
 Brennan, Dme Wm., née Cunningham, 28 ans.
 Murphy, Thomas, 25 ans.
 McCarthy, Dme Chs., née Jackson, 25 ans.
 Corbeil, Vve Frs., née Charlebois, 83 ans.
 Terrault, Pierre, 79 ans.
 Masse, Herménégilde, 48 ans.
 Crevier, Joseph-Firmin, 84 ans.
 Kane, Dme Harry, née Levert, 27 ans.
 Théorêt, Camille, 40 ans.
 Falardeau, Alice, fille de Louis, 17 ans.
 Dwyer, Michael, 69 ans.
 O'Neil, John, 50 ans.
 Vaillancourt, André, 86 ans.
 Pepin, Dme Odilon, née Beauchamp, 29 ans.
 Cyr, Dme Jos., née Brunelle, 50 ans.
 Condori, Rodolphe, 35 ans.
 Bolach, Nelson, 19 ans.
 Pepin, Avila-Donat, 31 ans.
 Greene, Eugène, 74 ans.
 Rioux, Dme Phil., née Gagnon, 35 ans.
 Lamoureux, Dme J.-B., née Gamelin, 38 ans.
 Demuy, Blanche-Irène, 21 ans.
 Charbonneau, Joseph, 25 ans.
 Haddley, William, 39 ans.

BON A SAVOIR

On guérit un rhume même opiniâtre en prenant du BAUME RHUMAL. D'autres remèdes ont été employés dans les mêmes cas, et ils n'ont pas donné de résultats satisfaisants. Le BAUME RHUMAL soulage dès la première dose; il guérit toujours.

BONS ROMANS

Voulez-vous occuper agréablement vos heures de loisir? Sur réception d'une plaque j'enverrai franco douze volumes choisis parmi les ouvrages des romanciers les plus célèbres. En voici les titres: Les Fiançailles d'Yvonne — Vengeance de Femme, en 2 volumes — La Capitaine — Le Château de Villebon — Miséricorde — La Cosaque — Les Drames de l'Irlande — Le Missel de la Grand'Mère — La Loi d'Amour — L'ami du Château — La Belle Tiennette — Un Duel à Mort — La Fiancée du Tueur de Lion — Le Mendiant Noir — La Lanterne Rouge — L'Enveloppe Noire — Chagrin d'Amer — Le Sacrifice d'une Femme — La Dame d'Auteuil — La Voleuse d'Enfants — Le Secret du Blessé — Le Compagnon Invisible — Mariage aux Roses — Les Dix-sept ans de Marthe — La Bruyère d'Yvonne — La Langue de Mme Z. — Coeur de Sceptique — Un Mariage de Confiance — La Fille des Vagues — Amour d'Enfant, Amour d'Homme — La Vierge des Maquis — Un numéro spécimen sera expédié franco à toute personne qui m'enverra dix cents. Adresses: Déom Frères, 1877 rue Ste Catherine, Montréal.

LE ROBUR

Janvier 1905. M. BEAUPRÉ. Il y a trois ans j'étais un homme fini, mais quelques flacons de votre incomparable ROBUR m'ont rendu la force et la santé malgré mon âge avancé, et je suis depuis ce temps aussi bien et aussi vigoureux que j'ai jamais été. Quatre médecins m'avaient traité en vain pendant un couple d'années, et sans autre résultat que de me dire qu'il n'y avait plus rien à faire pour moi, et que ma seule ressource était de m'en aller à l'hôpital. Je n'aurais jamais cru qu'un seul remède pût amener un effet aussi prompt et aussi durable que ce ROBUR, auquel je dois la vie, dans mon entière conviction. PIERRE COLLIN, 157 Désery. Le ROBUR est préparé à la PHARMACIE C. BEAUPRÉ, 73 DESERY, HOCHÉLAGA. En vente partout et par la poste, 50c et \$1.00



CORSINE

DEVELOPPANT LA FORME ET LE BUSTE

NOUS ENVERRONS GRATUITEMENT

Notre Livre EN FRANÇAIS sur le Développement de la Forme et du Buste, sous enveloppe ordinaire cachetée, à toute femme qui nous le demandera par lettre contenant trois timbres-poste de 2 cents. LE SYSTEME FRANÇAIS DE DEVELOPPEMENT DU BUSTE inventé par MADAME THORA est un simple traitement chez soi garanti pouvoir augmenter le buste de six pouces. Ce sont des femmes qui répondent à toutes les lettres qui restent secret sacré. Nous ne divulguons jamais aucun nom. Notre livre est admirablement illustré de portraits sur le vif montrant les formes avant et après l'emploi du SYSTEME CORSINE. Nous avons une agence aux Etats-Unis d'où nous faisons parvenir nos traitements à nos clientes américaines afin de leur éviter de payer les droits.

Demandez le LIVRE (GRATIS) et envoyez 6 cts de timbres-poste à

THE MADAME THORA CO. TORONTO, Ont.

LA CIE DE NAVIGATION
RICHELIEU ET ONTARIO

QUEBEC, LE GIBRALTAR DU CANADA

DU NIAGARA A LA MER

Le voyage idéal à travers les merveilles du continent de l'Amérique.

Bateaux-Palais entre ROCHESTER, KINGSTON, CLAYTON, ALEXANDRIA BAY, à travers les MILLES-ISLES (la Venise Américaine) et la descente émouvante de tous les rapides du Saint-Laurent jusqu'à Montréal, d'où l'on prend le bateau pour QUEBEC, la MALBAIE, TADOUSAC, la RIVIERE DU LOUP et autres endroits sur la célèbre rivière du Saguenay dont l'attrait est incomparable de grandeur et de variété. Envoyez 6 cts pour les prospectus illustrés, à THOS. HENRY, gér. du trafic MONTREAL

Mentionnez l'Album Universel, Montréal, Canada.

LE PACIFIQUE CANADIEN

Les trains partent de Montréal, DE LA GARE WINDSOR

BOSTON, LOWELL, †9.00 a.m., *7.45 p.m.
 SPRINGFIELD, HARTFORD, - †7.45 p.m.
 TORONTO, CHICAGO, †9.30 a.m., *10.00 p.m.
 OTTAWA, †8.45 a.m., *9.40 a.m., †10.00 a.m.
 †4.00 p.m., *10.10 p.m.
 SHERBROOKE, †8.30 a.m., †4.30 p.m., †7.35 a.m.
 HALIFAX, ST. JOHN, N. B., - †7.25 p.m.
 ST. PAUL, MINNEAPOLIS, *10.10 p.m.

DE LA GARE VIGER

QUEBEC, †8.45 a.m., †2.00 p.m., †3.30 p.m.
 *11.30 p.m.
 OTTAWA, †8.20 a.m., †5.35 p.m.
 JOLIETTE et ST-GABRIEL, - †8.45 a.m.
 †5.00 p.m.
 ST-AGATHE, †9.00 a.m., †5.20 p.m.
 LABELLE, †9.00 a.m., †5.30 p.m.

*Quotidien † Quotidien, excepté les dimanches, † Mardi et jeudi, † Mardi seulement † Dimanche seulement. † Quotidien excepté le samedi.

A. LA LANCHE agent des passagers pour la ville, Bureau des billets de la ville, 129 rue St-Jacques, voisin du Bureau de Poste, Montréal.

Billets de passage sur steamers sur l'Atlantique et le Pacifique.

New York Central and Hudson River, R. R.

Les Trains quittent la Gare Windsor comme suit :

8.20 A.M. tous les jours Pour tous les points des
 excepté le dimanche. Montagnes Adirondacks, Malone, Utica,
 7.00 P.M. tous les jours. Syracuse, Rochester, Buffalo, Albany, New-York et tous les points au Sud.
 8.20 A.M. excepté le dim.
 10.20 A.M. excepté le dim.
 2.00 P.M. excepté le dim. Train local pour Chautauque, Beauharnois, et Valleyfield.
 5.10 P.M. excepté le dim.
 6.10 P.M. excepté le dim.
 7.00 P.M. tous les jours.
 9.15 A.M. Dim. seulement.

Pour billets, horaires, accommodation de chars Pullman, et toutes informations, adressez-vous au bureau de la ville, 130 rue Saint-Jacques.

H. J. HÉBERT, F. E. BARBOUR,
 Agent local pour la vente des billets Agent général

Art. Laurin & Cie

PEINTRES ARTISTES

Décoration d'Eglise et Tableaux Religieux, Dorure: imitation de tous les marbres et bois. Composition pour Tableaux d'Ecoles (black-boards.) Scènes théâtrales pour Collèges, Couvents, Etc. Dessins fou nis avec nos prix sur demande.

Art. Laurin & Cie

Phones: 73 St-Charles-Borromée
 Main 4564
 Est 2069 Montréal

COFFRES-FORTS DE MEILINK

A L'ÉPREUVE DE L'EAU ET DU FEU
 DE \$16.00 À \$5000

LE FER À CHEVAL NEVERSUP

EST LE MEILLEUR SUR LE MARCHÉ

LUDGER GRAVEL AGENT
 TEL. MAR. 964 MONTREAL
 "BELL MAIN 641"

Ecrivez pour nos prix et catalogues et mentionnez "l'Album Universel"





LE.....

D & A

est un corset élégant et hygiénique par excellence. ❧ ❧ ❧

❑ C'est un moule parfait dans lequel se modèlent les formes de la femme, dont la santé n'est pas compromise. ❧ ❧

❑ Il donne à la taille la sveltesse rêvée, et fait que la femme qui le porte, possède toute la grâce, et la souplesse qui sont les principaux charmes de sa beauté. ❧ ❧ ❧ ❧ ❧ ❧

DOMINION CORSET M'F'G CO.

.....QUEBEC.....

MONTREAL
1802 rue Notre-Dame

TORONTO
78 Bay Street

Bloc Balmoral

UNE VUE DE LA SALLE D'ÉCHANTILLONS



Harnais, Valises, Selles,
Sacs de Voyage, Etc.

H. LAMONTAGNE & CIE

LIMITEE

1902 rue Notre-Dame,

MONTREAL



AGENTS: BOIVIN, WILSON & CIE
No 520, rue Saint-Paul, MONTREAL

LE PIANO LAFFARGUE

Ce que dit le "Piano Purchaser's, Guide", de New-York, édition de 1905 :

"M. LAFFARGUE est un fabricant de pianos pratique, avec 30 années d'expérience acquise dans la célèbre maison Erard, de Paris. Le LAFFARGUE a gagné une réputation bien méritée par la qualité de sa construction et la supériorité de son timbre vraiment artistique. Le LAFFARGUE est représenté dans toute l'Amérique par les marchands de pianos les plus réputés.

LAFFARGUE PIANO COMPANY

134ième Rue et Southern Boulevard

NEW-YORK

Jeunes garçons et jeunes filles

Comment aimeriez-vous à gagner

de jolis livres,
une belle robe,
un bel habit,
un canot,
un automobile,
un voyage à
New-York et mille
objets
utiles et
pratiques,
et cela sans bourse délier ?



Nous vous les offrons dès
aujourd'hui comme primes
de propagande.

Envoyez-nous votre nom et votre
adresse, et nous vous enverrons
toutes les explications néces-
saires pour vous permettre d'avoir

GRATIS

l'objet que vous aurez choisi.

ADRESSEZ VOS LETTRES A

l'Album Universel

DEPARTEMENT DE LA CIRCULATION

1961 rue Ste-Catherine, Montréal